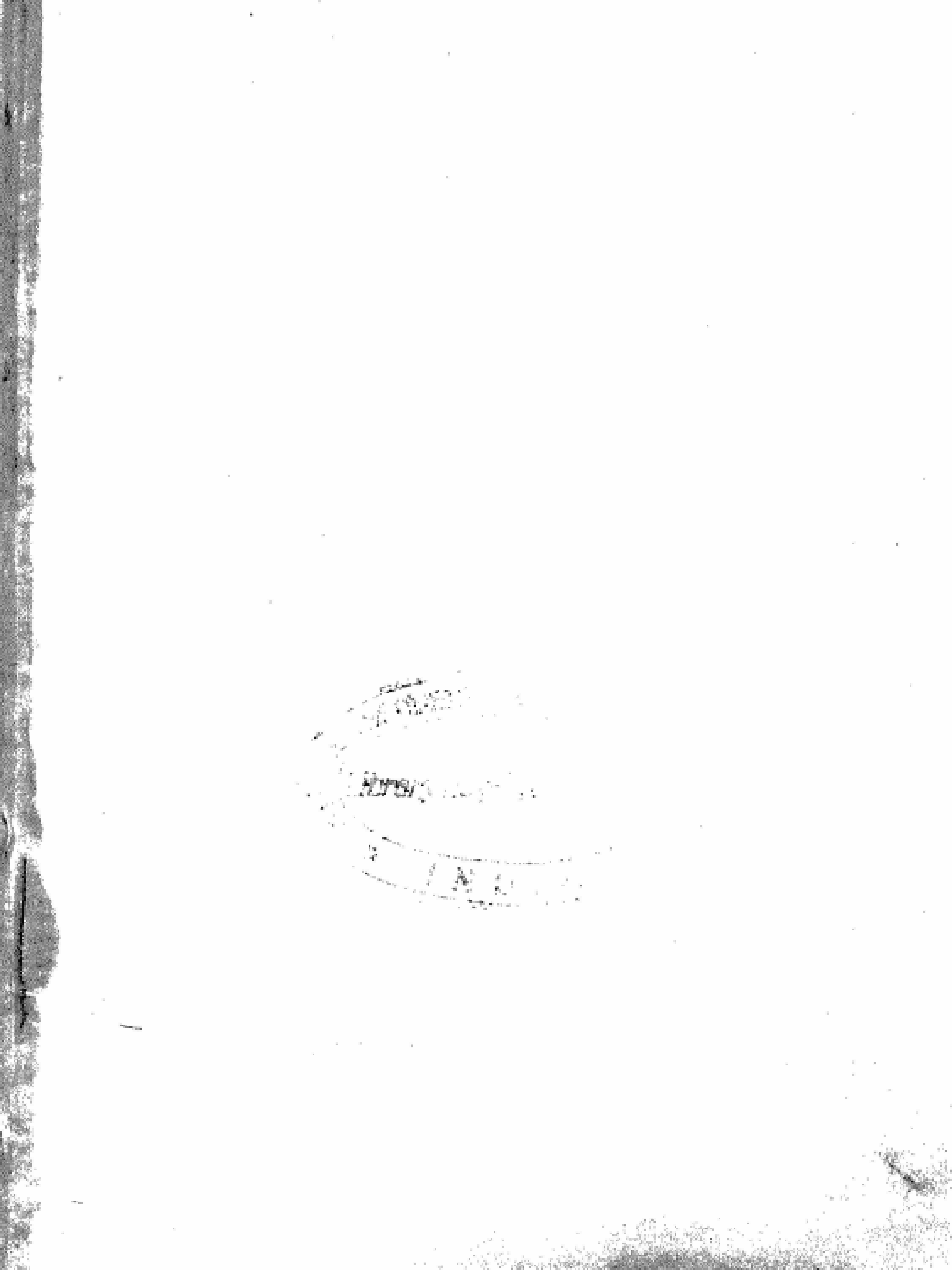

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHAEOLOGY
Library Regr No
INDIA.



BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE ILLUSTRÉE

— 3 —

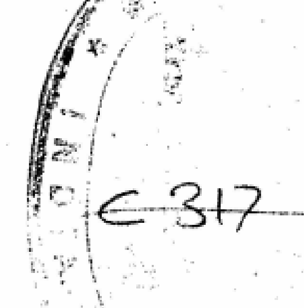
LE MONDE ISLAMIQUE

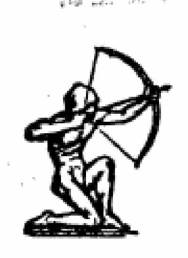
CE VOLUME A ÉTÉ ACHEVÉ EN MAI M. CM XXVI, LA GRAVURE DES PLANCHES PAR LA SOCIÉTÉ DE GRAVURE ET D'IMPRESSION D'ART, A CACHAN (SEINE), LE TEXTE PAR MAURICE DARANTIERE, A DIJON (CÔTE-D'OR).

LE MONDE ISLAMIQUE

par

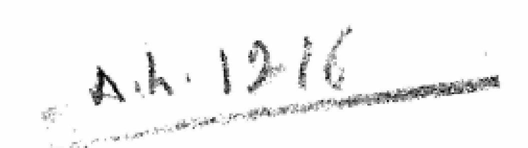
MAX MEYERHOF





F. RIEDER ET CIE, ÉDITEURS, PARIS

7, place Saint-Sulpice, 7


A.h. 1216

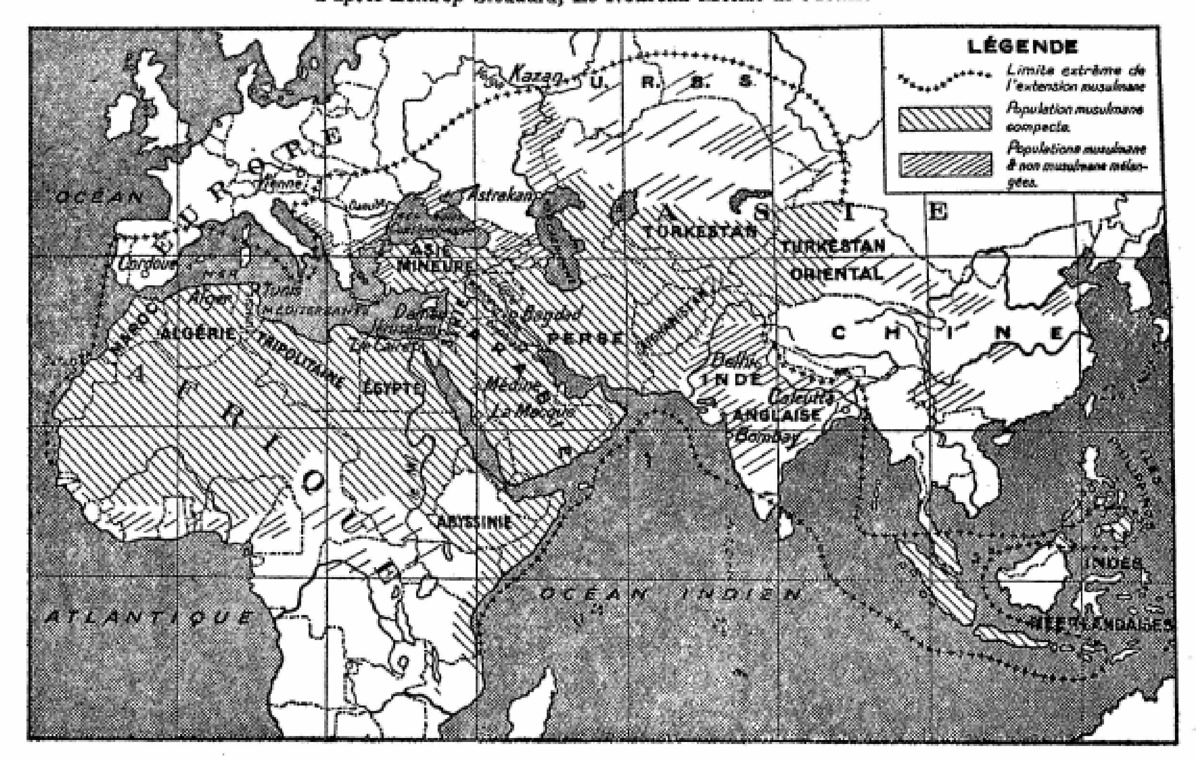


AVANT-PROPOS

Nous constatons, depuis quelque temps, que les peuples de l'Asie et de l'Afrique ont commencé à se révolter contre la domination de l'Europe, que les races de couleur ne veulent plus reconnaître l'absolue supériorité de l'homme blanc. Ce mouvement se développe, depuis le grand carnage des peuples blancs, avec une rapidité inquiétante. Au premier plan de ceux qui luttent pour l'égalité des droits des peuples orientaux et méridionaux, on trouve les fidèles de l'Islam. Ce sont eux qui, autrefois, par une puissante offensive, ont sur divers points menacé l'Occident ; ce sont eux qui, aujourd'hui, sont au cœur même de la résistance encore passive que l'Orient oppose à l'Occident. L'Islam n'est pas seulement une religion, mais une civilisation composée des éléments les plus hétérogènes et qui cependant ne manque pas d'une certaine unité. Nous nous proposons d'exposer à grands traits son origine, ses caractères, et son extension actuelle.

CARTE MONTRANT L'EXTENSION DE L'ISLAMISME

d'après Lothrop Stoddard, Le Nouveau Monde de l'Islam



LE MONDE ISLAMIQUE

L'ARABIE ET LES ARABES

L'Arabie est cette puissante péninsule qui sépare l'Afrique et l'Asie, et qui égale en grandeur le tiers de la superficie de l'Europe. De petites régions seulement de cette immense surface sont fertiles et peuvent être cultivées d'une manière continue. La partie la plus étendue du pays ou bien est formée de landes offrant à peine une modeste nourriture aux troupeaux, ou bien n'est qu'un désert entièrement stérile. Ce pays excessivement pauvre n'a pu à aucune époque abriter plus de trois millions d'hommes ; encore ne donnait-il de quoi subsister qu'à la moitié environ d'entre eux.

Les habitants de ce pays sont appelés aujourd'hui les Bédouins (de l'arabe *badaoui*, c'est-à-dire habitants du désert). Ils ont été de tout temps divisés en tribus nombreuses, dont les rivalités au sujet de l'eau et des pâturages ne finissaient jamais et continuent encore de nos jours. A une époque qui remonte à des milliers d'années avant notre ère, des tribus du sud de l'Arabie avaient atteint, passagèrement au moins, une culture supérieure. Ses vestiges sont encore en partie reconnaissables. Les tribus du nord ont eu à une époque plus rapprochée des relations avec les Grecs, les Romains et les Perses, et grâce à ce trafic qui se faisait le long des frontières, ils se sont assimilé des éléments de leur culture. Dans la partie ouest de l'Arabie centrale, il y avait une vieille route,

nommée « la route de l'encens », allant du sud au nord, qu'on empruntait pour le transport des épices de l'Inde, de l'Arabie du sud, et de l'Afrique orientale jusqu'aux peuples de la Méditerranée. Elle traversait les villes de La Mecque et d'Yathrib, la future Médine, habitées par des gens qui vivaient surtout de leur commerce et de la culture du dattier, mais entourées de tribus bédouines qui s'adonnaient à l'élevage des chameaux et au transport des marchandises.

Au VIe siècle après J.-C., les habitants de cette région, qui s'appelle le Hidjâz, étaient des païens, voués au culte de diverses divinités locales. Le sanctuaire du Dieu Hobal situé dans l'édifice en forme de dé de la Ka'ba à La Mecque était célèbre. Une ou deux fois par an, les Arabes de la péninsule entière venaient là en pèlerinage, pour vénérer par des processions le Dieu et ses enfants. Pour cette raison, on intercalait dans le cours de l'année, par un accord tacite des tribus, une trêve de Dieu, longue de quatre mois pour permettre aux Bédouins habitant à de grandes distances d'atteindre le lieu saint sans dangers. D'après la légende musulmane, la Ka'ba avait été construite sur l'ordre de Dieu par Abraham et son fils Ismaïl. Au VIe siècle environ après J.-C., la famille chargée de veiller sur le sanctuaire était celle des Hâchim, de la tribu de Qoraich. Du sein de cette famille prédestinée devait naître plus tard le prophète de l'Islam.

Les Arabes de cette époque, comme ceux d'aujourd'hui, se distinguaient par leur amour jaloux de la liberté et par leur esprit guerrier. Les chansons héroïques de leur vieux temps, les modèles les plus anciens de la poésie des troubadours du moyen âge, décrivent continuellement leurs combats, leur bravoure, leurs libéralités et célèbrent la vertu de l'hospitalité. La loi sévère de la vendetta les régissait ; ils estimaient se conduire brillamment en courtisant les femmes, mais bien plus en enlevant des femmes et en saisissant dans les combats avec les tribus voisines, biens et troupeaux. La disette forçait beaucoup de tribus arabes, pour éviter le trop grand accroissement des familles, à supprimer une partie des filles nouveau-nées. Cette coutume cruelle se pratique encore

dans quelques tribus sauvages de la Sonde, du cœur de l'Afrique et des Indes Orientales.

Des communautés juives et chrétiennes vivaient disséminées parmi les Arabes païens. On ne sait rien de précis sur l'influence qu'elles pouvaient avoir en Arabie avant l'Islam.

MAHOMET

VERS l'année 570 après J.-C., à l'époque même où, d'après la légende, le général abyssin Abrâha faisait vainement le siège de La Mecque pour détruire le sanctuaire païen, Mahomet (*Mohammad* veut dire : l'exalté) naquit dans cette ville. Son père 'Abdallah, fils d''Abd al Mottalib, fils de Hâchim, mourut prématurément, sa mère Amina également, de sorte que, resté orphelin, il fut élevé par son grand'père et par un oncle. Il entra au service d'une veuve de commerçant, Khadîdja, qui le choisit plus tard comme mari, bien qu'elle eût quinze ans de plus que lui.

Rien dans la vie du paisible commerçant et conducteur de caravanes ne faisait prévoir, jusqu'à sa quarantième année, qu'il était appelé à des destinées très hautes. Vers l'année 610 après J.-C., il devint méditatif et rêveur ; il partit souvent pour le désert, et c'est là sur le mont Hira, près de La Mecque, qu'un jour il eut une vision. Un être divin (l'archange Gabriel) lui apparut, lui montra un livre, et prononça ces paroles, qui sont écrites au commencement du 96e chapitre du Coran :

Lis (ou : Annonce) au nom de ton Seigneur qui a créé,
Créé l'homme de sang coagulé.
Lis car ton Seigneur est le plus généreux,
C'est lui qui a appris à l'homme à se servir du roseau pour écrire.
Il a appris à l'homme ce que celui-ci ne savait pas.

Profondément saisi, Mahomet rentra chez lui, raconta à sa femme ce qui venait de se passer, et attendit d'autres manifestations de la

divinité. Une nouvelle révélation lui fut faite dans sa maison à La Mecque. Lorsqu'il sentit qu'une vision nouvelle était proche, il se fit couvrir d'un manteau, et il entendit ces mots :

O toi qui es couvert d'un manteau,
Lève-toi et avertis,
Ton Seigneur, glorifie-le,
Purifie tes vêtements
Et fuis l'abomination (l'idolâtrie),
Ne donne pas pour gagner,
Attends avec patience ton Seigneur.

(*Coran*, chap. 74, vers 1–7.)

Dès lors, il fut convaincu que la divinité l'avait choisi pour être l'annonciateur d'une doctrine nouvelle, et, de fait, les révélations se succédèrent plus fréquemment. Mahomet désigna le Dieu qui s'était révélé à lui du nom d'Allâh (qui signifie *Le* Dieu) et représenta le livre céleste que l'ange lui avait montré comme étant le Coran (*al Qor'ân* signifie lecture) (1) écrit par Dieu lui-même et qui devait, peu à peu, passage par passage, lui être entièrement révélé. Il se nommait lui même l'envoyé d'Allâh, désigné pour annoncer le premier, en langue arabe, aux Bédouins païens, la doctrine de Dieu, et pour faire de ces tribus divisées par mille querelles, une nation forte et unie par la foi. C'était l'idée du monothéisme jetée au cœur de la sauvage péninsule. Sans doute des communautés juives et chrétiennes y vivaient depuis longtemps, et souvent quelque *Hanife* (pieux) avait essayé de propager l'idée d'un Dieu *unique ;* mais aucun n'avait connu le succès jusque-là, car — ainsi l'expliquait Mahomet — la tradition juive et chrétienne avait été faussée et dénaturée par ses adeptes, *ceux qui possèdent les écritures*, et ne convenait pas au peuple arabe.

On a voulu faire passer Mahomet pour un hystérique et même pour un épileptique. L'histoire de sa vie, qui se perd dans les ténèbres du passé, ne laisse à ces affirmations aucun point d'appui, et son action postérieure de législateur et d'organisateur s'y oppose.

(1) Voir la note de la page 21.

Il a été sans aucun doute influencé par des idées juives, chrétiennes, et mandéennes peut-être ; cela ressort clairement de bien des passages du Coran ; et il a façonné ces idées suivant son tempérament. Les études critiques du Coran qu'on a faites récemment démontrent avec une clarté toujours croissante que ce fut avant tout l'idée du jugement dernier qui eut sur Mahomet l'influence la plus profonde. Il a été en quelque sorte illuminé par l'idée que tout homme devait après sa mort rendre compte de ses actions et dès lors il se sentit poussé impérieusement à prêcher aux Arabes cet évangile de salut. Il faut rejeter l'affirmation qu'il n'a été qu'une sorte de charlatan avisé. Encore de nos jours, nous voyons des prophètes sincères naître sur le sol de l'Orient.

Répandre sa doctrine ne fut pas pour Mahomet une tâche aisée. Il dût faire, à ses frais, l'épreuve de cette parole du Nouveau Testament : « Nul n'est prophète dans son pays ». Combattu et poursuivi par sa propre famille, il lutta douze années durant, à La Mecque, pour qu'on le comprît et qu'on le reconnût. La fortune commença seulement à lui sourire le jour où les habitants d'Yathrib, émigrés de l'Arabie du sud et fortement mêlés de juifs, l'invitèrent à venir leur prêcher la doctrine nouvelle. Le 24 septembre 622 de notre ère, il quitta furtivement La Mecque avec ses disciples, qui étaient alors à peine au nombre de 200, et se rendit à Yathrib, qui fut bientôt appelée Médine (*Madinat an-Nabi,* la ville du prophète). Telle est la célèbre *hégire,* c'est-à-dire l'abandon de sa propre tribu, ce qui était alors un crime puni de mort.

A Médine, après quelques revers, la fortune tourna à l'avantage du prophète. Dans une lutte de huit années, il vainquit les gens de La Mecque, détruisit quelques tribus juives hostiles, et en 630 il entra victorieusement dans sa ville natale, où, entouré de ses disciples anciens et récents, il détruisit les idoles de la Ka'ba, et fit les processions autour du sanctuaire, suivant les coutumes séculaires. Comme on voit, il ne supprima pas radicalement toutes les vieilles coutumes païennes. Outre cette procession de l'*'omra,* il conserva une procession au pas de course, le *haddj,* et l'usage de baiser la vieille pierre noire insérée dans la muraille de la Ka'ba, qui avait, sans aucun doute, joui depuis des siècles d'une adoration

divine (1). Pour lui, il s'agissait avant tout de rallier les Arabes à une discipline nouvelle, sanctionnée par Allâh, et de faire de son peuple un instrument de la volonté divine.

Il connut le plein succès pendant les deux ans qui lui furent accordés encore avant sa mort. Les tribus arabes l'une après l'autre se soumettaient. Des guerriers audacieux devinrent les généraux fidèles de ses successeurs, prêts à répandre par l'épée la doctrine nouvelle. Lorsqu'en juin 632 il ferma les yeux pour le dernier repos, une armée allait franchir, sur son ordre, la frontière de l'empire byzantin. Mahomet ne laissait pas de fils. Après la mort de sa première femme Khadidja, il avait épousé huit femmes encore, parmi lesquelles, pour des raisons politiques, une chrétienne d'Égypte (Copte). Ses filles étaient toutes mariées à des hommes influents de La Mecque, parmi lesquelles se trouvaient 'Othmân et 'Ali, les futurs califes.

LES PREMIERS TEMPS DE L'ISLAM

Mahomet n'avait pas laissé de dispositions au sujet de sa succession. Sa doctrine voulait abolir quelques usages barbares des Arabes, la vendetta et la mise à mort des enfants féminins. Il réussit dans cette dernière entreprise, mais pas dans la première. Les querelles de tribus avaient cessé tant qu'avait vécu le prophète, mais les Bédouins n'étaient guère mûrs pour la doctrine nouvelle.

On réussit pourtant à mettre d'accord les trois partis du jeune Islam, c'est-à-dire les compagnons du prophète fugitif, les habitants de Médine et ceux de La Mecque, sur le choix d'*Abou Bakr*, le beau-père de Mahomet, comme successeur (*khalifa*, veut dire vicaire)

(1) Cette pierre, pense-t-on, est un météorite. La croûte de crasse dont elle est couverte ne permet plus aujourd'hui de reconnaître sa nature.

du prophète. Malgré cela, des révoltes éclatèrent aussitôt dans le Sud et dans l'Est de l'Arabie, et plusieurs anti-prophètes furent proclamés. Au cours de deux années de combat, Abou Bakr vainquit les révoltés, mais il mourut après deux ans de règne, en 634 après J.-C., à l'âge de soixante ans, ayant désigné comme successeur l'énergique et ardent 'Omar.

'Omar se révéla aussitôt comme un puissant organisateur. Il tenait les Arabes sévèrement disciplinés au point de vue religieux comme au point de vue politique. Pour faire de l'Arabie un pays purement musulman — ce qu'elle est restée jusqu'à nos jours —, il en chassa tous les adeptes d'autres religions. Il gouvernait d'après des principes démocratiques; jamais il ne commença une importante action gouvernementale sans consulter la communauté à Médine. Personnellement, il était un modèle de simplicité. A son entrée à Jérusalem en 638, comme il était monté sur un chameau et vêtu du costume de laine grossière des Bédouins, les habitants le prenaient plutôt pour un pauvre pâtre que pour un puissant seigneur. Ils se rappelaient l'empereur byzantin Héraclius, qui, dix ans auparavant, après sa victoire sur les Perses, avait fait son entrée dans la ville sainte, revêtu d'une cuirasse d'or suivi de cavaliers richement parés. 'Omar commença tout de suite à attaquer de toute sa puissance les grands empires voisins, entreprise à peine esquissée par Mahomet et par Abou Bakr.

Il est presque impossible de comprendre comment ces Bédouins divisés en tribus, mal armés et mal équipés, ont pu vaincre en si peu de temps les armées des Byzantins et des Perses, qui les dépassaient de loin par leur nombre et qui étaient rangées en légions. Il est vrai que les peuples de Byzance et de Perse étaient lassés des combats par les guerres qu'ils s'étaient faites pendant des dizaines d'années, et que de plus ils vivaient dans un état de mécontentement continuel causé par l'oppression religieuse et par la mauvaise administration des fonctionnaires. Les Arabes par contre disposaient de trois chefs tout à fait insignes, *Khâlid*, *'Amr* et *Sa'd;* et d'autre part ils étaient mus par leur enthousiasme religieux et leur discipline.

Le fait est qu'en 634 après J.-C. Bosra, ville de Syrie, et en 635 Damas tombèrent aux mains des Arabes, qu'en 636 l'armée princi-

pale des Byzantins fut vaincue près du fleuve Yarmouk, et que par suite Jérusalem, la ville vénérée de Mahomet qu'il avait visitée, disait-on, pendant son nocturne et légendaire voyage céleste, échut en partage aux musulmans, pour rester depuis lors la seconde ville sainte de l'Islam. Entre temps, les Perses aussi furent définitivement battus à Kâzima en 634, à Qâdisîya en 637, et leur capitale Ktésiphon, sur l'Euphrate, tomba ainsi aux mains des Arabes, avec un immense butin. Puis vint la poursuite de l'armée perse vaincue et, jusqu'en 650, la conquête de tout l'Iran oriental jusqu'au fleuve d'Oxus. En même temps, dans l'Ouest, les Arabes avaient soumis l'Égypte de 640 à 642, la Tripolitaine jusqu'à la région de Carthage, avant 644; dans le Nord, ils avaient parcouru l'Arménie jusqu'au Caucase, avant 643. En 650, l'île de Chypre fut attaquée sur mer, puis fut prise; peu de temps après Rhodes fut conquise. En 653, ils essayèrent même audacieusement, mais vainement, d'attaquer Constantinople avec une flotte. A partir de l'année 633, 'Omar fit construire partout des camps fortifiés pour ses troupes; à Basra et à Koufa en Mésopotamie, à Fostât (le Vieux Caire) en Égypte. Il interdit aux Arabes d'acquérir des terres dans les pays conquis; il voulait avoir en eux non des propriétaires sédentaires, mais un instrument de guerre sévèrement discipliné. Il les dédommagea par un butin toujours énorme et par une solde fixe payée par l'État, à laquelle tout *moslim*, quels que fussent son âge et son sexe, avait droit.

Aucun Arabe ne put plus être esclave, personne n'eut le droit de se servir d'une langue autre que la langue arabe dans les relations par écrit. L'administration et les finances du grand empire qui venait d'être créé furent par cela même en peu de temps assimilées à la domination arabe. Les gouverneurs et les juges des provinces conquises devaient être des Arabes, les fonctionnaires toutefois étaient en partie des indigènes. Les sujets se voyaient traiter avec douceur. Ils devaient payer un impôt personnel et un impôt foncier, et rendre les honneurs aux Arabes. Ils étaient libres de pratiquer leur religion dans leurs anciennes églises et de suivre leurs traditions. Mais en passant à l'Islam, ils acquéraient les mêmes droits que les Arabes, leurs maîtres. A l'avis de Mahomet, seuls les adeptes d'une religion révélée, c'est-à-dire les Juifs et les

Chrétiens, devaient jouir d'une pareille clémence. Mais le sage politique 'Omar usa de la même bienveillance envers les Perses et les Berbères païens. En 644, il tomba assassiné, victime du coup vengeur d'un prisonnier de guerre perse.

'Othmân, un autre gendre et compagnon du prophète, lui succéda. Sous son règne, les conquêtes furent continuées. A l'intérieur, 'Othman commit la faute grave d'avantager à tous points de vue les gens de La Mecque et surtout sa propre famille, les 'Omayya, ce qui aigrissait les gens de Médine, qui disaient à bon droit avoir été les auxiliaires les plus fidèles et les plus agissants du prophète vivant, et les troupes des garnisons de Mésopotamie, qui étaient des partisans de 'Ali, le mari de Fâtima, la fille aînée de Mahomet. En 656, une révolte éclata à Médine contre le calife, et 'Othman, fut assommé pendant qu'il lisait le Coran.

'Ali lui succéda. Élu par les gens de Médine, il fut détesté par les gens de La Mecque, parce qu'il leur avait repris les places élevées qu''Othman leur avait généreusement assignées. Son adversaire principal fut le gouverneur de Syrie *Mo'âwya*, de la famille des 'Omayya, soutenu par la femme favorite de Mahomet, 'A'icha, qui jouissait d'une grande estime comme « mère des fidèles ». Désormais les Arabes allaient se massacrer : Mo'awya et les Syriens entrèrent en lutte contre 'Ali et les gens de la Mésopotamie, ce qui eut pour conséquence la fin des conquêtes de l'Islam. Finalement, une scission se produisit dans le camp même d''Ali : son parti *(chî'a)* était formé des légitimistes qui voulaient que le droit exclusif au califat lui fût reconnu, à lui et à ses enfants qui, par Fâtima, étaient du sang du prophète. Ses adversaires étaient les *Khâridjites*, « ceux qui sortent sur le chemin de Dieu », qui défendaient l'éligibilité du calife, et ne le voulaient élu que d'après la dignité religieuse Aujourd'hui encore, les *Chiites* sont la secte dominante en Perse, alors que des descendants des Khâridjites existent encore en Algérie, à 'Omân et à Zanzibar. En 661, 'Ali fut assassiné par un Khâridjite, après un règne court et peu glorieux.

Tels furent les quatre califes, les compagnons et les parents de Mahomet, « les biens guidés », les orthodoxes. Tous les quatre avaient eu pour résidence Médine qui était

depuis Mahomet la capitale de l'Islam. Mais « l'empire » durant leur règne n'avait pas de limites. Il n'existait pas pour les Arabes d'autre précepte politique que celui qui est énoncé dans le Coran (chap. IV, vers. 62) : « O croyants, obéissez à Allah, obéissez à l'apôtre et à ceux d'entre vous qui exercent l'autorité. » Comme ces chefs avaient été choisis parmi eux, ce principe n'était pas en contradiction avec les principes démocratiques de l'Islam primitif. A l'égard des infidèles, ils ne connaissaient d'autre parole que celle de « guerre et soumission », de sorte que les frontières de l'empire des fidèles ne pouvaient jamais être que provisoires. Le calife, ou comme on l'appelait plus tard l'*imâm* (le chef) ou *amîr al mo'minîn* (commandeur des croyants), devait être choisi par la communauté. Il devait appartenir, suivant une disposition valable pour toujours, à la tribu Qoraich, être sans reproche, corporellement et spirituellement intact, instruit dans la religion et courageux. Ce choix eut encore lieu pour les trois successeurs d'Abou Bakr, mais c'était là une action symbolique plutôt qu'une élection réelle.

L'*imâm* avait le devoir de protéger la religion, de défendre l'empire musulman et de répandre l'Islam par la guerre, de juger les actions criminelles, d'administrer le trésor de l'État, les impôts et les paiements et de veiller sur les affaires gouvernementales en général. S'il ne remplissait pas ces devoirs, ou s'il s'affaiblissait corporellement ou intellectuellement, il perdait le droit de régner sur les fidèles. Un nouvel *imâm* devait être élu en ce cas.

A Médine, le calife présidait aussi à cette époque la communauté réunie pour dire les prières dans la cour de la maison de Mahomet d'abord, puis plus tard dans une maison très simple faite de briques, de colonnades, de palmiers, recouverte d'un toit de palmes. Cet endroit était à la fois une église et un lieu de réunion pour la communauté. Les deux expressions encore en usage de nos jours sont : *masdjîd* (lieu où l'on se prosterne, en espagnol *mesquita*, en italien *moschea*, mosquée) et *djâmi*, (lieu de réunion). L'un des murs indique la *qibla*, direction dans laquelle il faut se tourner pour prier : Mahomet avait primitivement indiqué la direction de Jérusalem, mais après ses luttes avec les Israélites, il imposa celle de la Ka'ba de La Mecque. A une époque postérieure, la *qibla* fut

indiquée dans chaque mosquée par des niches *(mihrâb)* pratiquées dans un mur et faites pour la prière. Le prophète fit aussi construire une chaire en bois *(mimbar)* suivant le modèle de celles qui existaient dans les églises de Syrie.

La condition de la femme semble avoir été assez libre à cette époque. L'obligation de se voiler n'a été déduite que plus tard du verset 31 du chapitre 24 du Coran : « Commande aux femmes croyantes de baisser leurs yeux et d'observer la continence, de ne laisser voir de leurs ornements que ce qui est à l'extérieur, de couvrir leurs seins d'un voile... » Les mœurs concernant les harems et les eunuques n'ont été très probablement que des imitations de coutumes de la cour impériale byzantine. La mise à mort des enfants fut abolie. Mais la vengeance sanglante a subsisté dans beaucoup de tribus musulmanes jusqu'à nos jours, bien que le prophète ait eu pour but de mettre à la place de la famille et de la tribu la communauté de tous les adeptes de l'Islam, et par conséquent de ne tolérer que le meurtre d'un infidèle pour venger la mort d'un fidèle.

Il faut mentionner encore l'ère musulmane, introduite en 638 par 'Omar, foncièrement différente de l'ère occidentale et de l'ère perse. Son commencement est fixé à la date de la fuite de Mahomet de La Mecque à Médine, l'*hégire*. Elle compte une année lunaire intégrale de 354 jours avec des mois de 29 et de 30 jours alternativement. Par conséquent, l'année musulmane a 11 jours de moins que l'année chrétienne, et un siècle de l'hégire a 3 années solaires de moins qu'un siècle chrétien. En 1926 commence l'an 1345 de l'hégire.

La démocratie religieuse et militaire qu''Omar avait, suivant les principes du prophète, instituée dans l'empire récemment conquis, n'a pas duré longtemps. Les Grecs, les Syriens, les Perses, les Égyptiens, les Berbères qui avaient passé à l'Islam n'ont pas été longtemps considérés comme des égaux par les Arabes orgueilleux, qui croyaient être le peuple élu de Dieu, et sont vite tombés au rang de clients. Lorsque, vers la fin du VII[e] siècle, les conversions à l'Islam devinrent plus fréquentes et que les rentrées de l'impôt personnel en souffrirent, celui-ci fut maintenu même pour les convertis. L'Islam démocratique des origines était destiné à se transformer profondément.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter l'expansion de l'Islam du VIIe siècle jusqu'à nos jours. Cette histoire, longue et complexe, se confond avec l'histoire générale.

LE CORAN ET LA TRADITION

MAHOMET a laissé aux Arabes la doctrine qu'il avait prêchée sous la forme du Coran, qui, à la mort du prophète, restait une tradition en partie écrite, en partie orale. Le prophète avait seulement de temps en temps fait noter par écrit, par son fidèle serviteur Zaïd, une révélation qui lui paraissait importante. La plupart des sentences du serviteur de Dieu étaient probablement des traditions orales qui se transmettaient des uns aux autres.

Le successeur de Mahomet, le premier calife Abou Ba r, fit recueillir toutes les révélations qu'avait eues le prophète, et les fit conserver dans la forme écrite. Mais c'est le troisième calife seulement, 'Othmân, qui donna au Coran sa forme actuelle, quinze années environ après la mort du fondateur de la religion, en faisant rédiger à nouveau le recueil ancien, et détruire tous les autres textes des paroles divines qui différaient du sien. Comme les adeptes de l'Islam considèrent chaque mot du Coran comme révélé par Dieu lui-même, il est compréhensible qu'ils refusent encore aujourd'hui, comme des blasphèmes, toute critique de ce texte et toute traduction en langue étrangère. Certains orientalistes européens soutiennent cependant la thèse que le Coran sous sa forme actuelle a été le produit d'un remaniement de la part des fidèles du prophète. Telle est l'hypothèse de Paul Casanova, le distingué islamisant, qui soutient qu'Abou Bakr et 'Othmân ont remanié le Coran de fond en comble. Il explique ainsi les contradictions évidentes qu'on rencontre dans le livre sacré (*Mohammed et la fin du monde*, Paris, 1911).

Le Coran se compose de 114 *sourates* (c'est-à-dire chapitres, au sens propre du terme « lignes »), dont la première, la sourate ini-

tiale, est une courte prière, alors que les 113 autres sont simplement rangées suivant leur longueur, de la plus longue à la plus courte. Chaque sourate est composée de vers (*âya*, c'est-à-dire signes merveilleux); le Coran en compte plus de 6000. Il est devenu, à cause de cet ordre purement mécanique, un livre extrêmement difficile à lire, qui ne peut pas être compris sans commentaire et sans introduction historique. L'emploi d'expressions rares et de mots empruntés aux langues grecque et syriaque rend certains vers du Coran incompréhensibles pour l'Arabe lui-même. Néanmoins le Coran passe aux yeux des fidèles pour le modèle d'une langue parfaite et de la diction poétique la meilleure. Il est vrai que Mahomet lui-même se récuse d'être un poète (un *châ'ir*). Dans le Coran (chap. 36, vers. 69) Dieu dit : « Nous ne lui avons pas enseigné la poésie, et elle ne lui sied pas, et ce livre, le Coran, n'est qu'un avertissement et une lecture claire. »

Parmi les sourates, on distingue celles qui ont été revélées à Mahomet à La Mecque, et celles qui lui ont été révélées à Médine. Les premières sont en général écrites dans cette forme poétique qu'on appelle la prose rythmée ; le plus grand nombre des dernières sont en prose. Les sourates d'origine ancienne sont écrites dans une langue riche et oratoire. Elles exhortent les hommes à croire au Dieu unique et à son apôtre, et décrivent en couleurs brillantes les joies du paradis qui attendent les fidèles comme les peines de l'enfer réservées aux infidèles. Le prophète dit par exemple au chapitre 56 du Coran (versets 8, 12 et suivants) :

Les compagnons de droite...
Dans les jardins des délices...
Sur des lits aux étoffes bien arrangées...
Ils y reposeront, les uns en face des autres ;
Autour d'eux des éphèbes toujours jeunes
Avec des coupes, des aiguières et des verres de boisson limpide,
...Encore les fruits de leur choix,
Et la chair des oiseaux qu'ils désirent,
Des houris aux grands yeux noirs, semblable aux vraies perles,
Seront la récompense de leur foi.

Ils n'entendront là ni parole futile, ni langage excitant au péché;
On n'y entendra que ces mots : Paix ! Paix !
...Au milieu des fruitiers sans épines
Et des acacias bien plantés,
Et des ombrages étendus,
Et des eaux courantes,
Des fruits en abondance
Qui ne manqueront pas et qu'on ne refusera pas.
Et (ils se reposeront) sur des lits élevés.

Et plus loin (vers. 40-43 et 50-56).

Et les compagnons de la gauche, oh, les compagnons de la gauche !
Sous un vent brûlant et dans une eau bouillante
Et à l'ombre d'une fumée noire ;
Ni fraicheur ni rien d'agréable...
Alors vous, en vérité, qui êtes dans l'erreur et qui dites que (le Coran)
[est un mensonge,
Vous mangerez de l'arbre de l'enfer *(Zaqqoum)*
Et vous vous en remplirez le ventre,
Et vous boirez là-dessus de l'eau bouillante,
Et vous boirez comme le chameau mourant de soif :
Voilà l'hospitalité (qui les attend) le jour du jugement (1). »

Le jour du Jugement dernier est dépeint dans la sourate 70 (vers. 8 et suivants).

Le jour où le ciel sera comme l'airain fondu,
Où les montagnes seront comme des flocons de laine
Et où l'ami ne questionnera pas son ami,
Bien qu'on les fasse voir les uns les autres ; alors le coupable
...Désirera se racheter du châtiment au prix de ses enfants,
De sa compagne et de son frère,
Au prix des parents chéris,
Au prix de tous les habitants de la terre qui voudraient le sauver :
Rien à faire ! Car le feu de l'enfer, le saisissant par le crâne,
Revendiquera tout homme qui a tourné le dos et abandonné la vraie
[religion.

(1) Traduction d'Ed. Montet légèrement modifiée.

Qui a amassé et s'est montré avare...
Ce jour où s'ils s'élanceront de leurs tombeaux en toute hâte
...Comme s'ils se ralliaient sous les étendards,
Les yeux baissés, couverts d'ignominie : tel est le jour qu'on leur [a promis ! (1).

Mahomet précise dans ces passages et dans d'autres encore le paradis comme un lieu où abonde ce qui a toujours manqué le plus aux Bédouins pauvres, et ce qui leur semble le bien suprême : des jardins arrosés d'eaux limpides, des arbres chargés de fruits, de la fraîcheur, de l'ombre, des lits moëlleux. Pour dépeindre les tourments de l'enfer, il n'avait qu'à se rappeler la soif du voyageur sous la chaleur du désert, qu'à se représenter le voyageur à qui l'on offre de l'eau bouillante au lieu d'une boisson rafraîchissante. Et sans cesse revient la pensée de l'homme responsable de ses actions après sa mort. L'avarice est présentée comme l'un des vices les plus affreux, pendant que la libéralité passe aux yeux des Bédouins anciens pour la suprême vertu.

La prédestination de l'homme est affirmée à plusieurs endroits, au chapitre 6, vers. 17 :

> Si Dieu t'atteint d'un mal, lui seul pourra t'en délivrer ; s'il t'accorde un bien, c'est qu'il est tout puissant.

Mais il y a une étrange contradiction entre ce point de la doctrine et un autre point, qui laisse malgré tout à l'homme la responsabilité de ses actions. Une telle contradiction dans les pensées s'exprime même une fois dans un seul et même vers : sourate 16, vers. 17 :

> Si Dieu avait voulu, il aurait fait de nous un seul peuple ; mais il égare celui qu'il veut et dirige celui qu'il veut : un jour, on vous demandera compte de vos actions.

Les sourates de Médine, c'est-à-dire celles qui ont été révélées après l'hégire, sont d'un ton plus vif. En outre des admonestations, elles contiennent des prescriptions qui vont jusqu'aux moindres

(1) Le mot arabe *qor'ân* vient probablement du syrien *queryân*, c'est-à-dire lecture publique et solennelle.

détails sur la vie de la communauté et de la famille, et qui ont donné lieu à la doctrine et à la loi de l'Islam.

On trouve aussi, disséminées dans le Coran, des histoires de source juive, surtout la légende de Joseph et de ses frères (chap. 12), l'histoire d'Adam, de Noé, d'Abraham et de ses fils, de Moïse, en qui Mahomet reconnaît un grand prophète, de Jonas, d'autres encore. Et il s'y trouve aussi la légende de Jean et de Jésus, lequel est mentionné également comme un grand prophète et comme un précurseur (chap. 19). Ces histoires ont servi à Mahomet, surtout pendant sa période de La Mecque, à démontrer à ses compatriotes que dans les temps passés déjà les récompenses et les punitions dépendaient de la croyance en *un seul* Dieu et de l'observance de ses commandements. Les sources de Mahomet sont en partie apocryphes et, souvent il commet des erreurs, comme par exemple la confusion de Miryam, sœur de Moïse et d'Aaron, avec Marie, mère de Jésus. Quelques légendes d'origine arabe, celle de la destruction des tribus 'Âd et Thamoud par Dieu (chap. 7, 9), des allusions aux combats des Byzantins et des Perses dans les pays voisins (chap. 30, 1-4) et aux événements historiques d'Arabie, par exemple le siège de La Mecque par les Abyssins, au cours duquel ceux-ci se servaient d'éléphants de guerre (chap. 105), se trouvent disséminées çà et là. Et parfois aussi le prophète s'est irrité. A divers endroits il s'élève violemment contre ses adversaires, contre son propre oncle Abou Lahab, qui avait refusé de reconnaître en lui un prophète (chap. 111).

Que les deux mains d'Abou Lahab périssent, et qu'il périsse [lui-même.]
Ses richesses et ses œuvres ne lui serviront de rien.
Il sera brûlé au feu flamboyant.

Les dernières sourates sont consacrées aux moyens de défense contre le mauvais œil, les envieux et les sorciers, et servent encore de nos jours, inscrites sur des amulettes, dans les pratiques superstitieuses des Orientaux. Par exemple, la sourate dernière (114) :

Dis : je cherche refuge auprès du Seigneur des hommes,
Roi des hommes, Dieu des hommes,

Contre la méchanceté du tentateur qui se dérobe,
Qui souffle le mal dans le cœur des hommes,
Contre les Djinn et les hommes !

Les Djinn, génies intermédiaires entre les hommes et les anges, ont été empruntés par le Coran à la superstition des anciens Arabes.

Cette composition disparate du Coran a, de bonne heure, rendu nécessaires des explications et des commentaires. Les contemporains et les successeurs du prophète les tiraient de la connaissance exacte de sa vie et de ses mœurs, qu'il fallait prendre pour modèle, car Dieu avait inspiré cet homme. Tous ceux qui savaient quelque chose de la vie *(sonna)* du prophète, en faisaient une relation orale, ou écrite (au moyen d'un rapport, nommé *hadîth*). Ces *hadîths* furent recueillis un siècle et demi environ après la mort du prophète et durent nécessairement être épurés de certaines des légendes nombreuses qui s'étaient peu à peu amassées, et que des esprits plus ou moins riches en imagination y avaient introduites. Ces recueils contenaient tout ce qu'on disait avoir été dit, fait ou omis volontairement par le prophète, et à cette époque on les considérait comme une source presque de même valeur que le Coran pour connaître les prescriptions divines.

C'est d'après ces recueils que *Malik ibn Anas* (mort en 795) posa le premier les fondements du droit musulman, utilisant en même temps ses connaissances des pratiques juridiques *(id'mâc)* en cours à Médine, la ville du prophète, après la mort de Mahomet. C'est encore d'après ces recueils que *Mohammed ibn Ishâq* (mort en 768 après J.-C.), a composé la première grande biographie du prophète. Les *hadîths* eux-mêmes ont été coordonnés au IXe siècle de notre ère par toute une série de théologiens musulmans, qui ont groupé cet immense matériel suivant le contenu et les sujets traités. Le plus célèbre de ces ouvrages est le *Sahih* de *Bokhârî* (mort en 870 après J.-C.). Il contient pour chaque tradition toute la « chaine de ceux qui l'ont rapportée » *(isnâd)* et les mots du contemporain de Mahomet qui avait le premier rapporté cette tradition *(matn)* Par exemple : « Celui-ci a dit, que celui-là a rapporté, que son père lui avait dit, que Zaïd lui avait raconté avec les mots mêmes du

prophète ... » Il est naturel que de cette manière le contenu des *hadiths* soit devenu extrêmement dogmatique et sec, allant parfois jusqu'à des détails puérils. L'ouvrage de *Bokhâri* commence par les premières révélations faites à Mahomet, puis il parle dans des chapitres dits *bâb*, c'est-à-dire la porte 1° de la foi, 2° de la science, 3 des abl utions religieuses, 4° du bain, 5° des règles de la femme; plus loin, il parle de la prière (chap. 7–13), de l'enterrement (14), de l'aumône (15), des pèlerinages (16), des jeûnes (17), des marchés, loyers et baux (19–25), puis des donations, des testaments, des guerres religieuses, de la création du monde, de l'exégèse du Coran, du mariage et du divorce (43, 44), du ménage, de la nourriture, des boissons, des maladies et des remèdes, de la prédestination (58), du serment, du droit de punir, du droit d'héritage, du droit de vengeance, de l'incrédulité, de l'interprétation des songes, de l'administration etc., et il finit au chapitre 73 par le dogme, par la doctrine de l'unité de Dieu.

A ces ouvrages de pieux savants se sont ajoutés plus tard d'innombrables commentaires et suppléments. C'est tout cet ensemble qui forme le solide édifice de l'orthodoxie musulmane, qui, plus fortement que toutes les autres religions, tient ses fidèles dans son enceinte. Car elle sait à presque toutes les questions qui se présentent dans la vie humaine donner une réponse qui tire sa valeur des paroles ou des actes même du prophète. Le musulman orthodoxe, on peut le dire, est à tout instant de la journée tenu par des prescriptions minutieuses, si bien que des doutes sur la droite conduite de la vie peuvent à peine s'éveiller en lui. L'Islam ne connaît donc pas de prêtres qui soient les médiateurs entre Dieu et l'homme. Mais il y a un très grand nombre d'érudits *(ulêma)* connaissant toutes les prescriptions de la religion et auprès desquels l'humble croyant peut chercher conseil.

LA FOI ET LA LOI

La religion qu'il a créée a été appelée par Mahomet lui-même l'*Islâm*, ce qui veut dire soumission (à la volonté de Dieu) ou dévouement. Celui qui la professe s'appelle un *moslim* (1) ou bien un *mo'min*, c'est-à-dire croyant, entendez par là celui qui croit à Allah, à ses anges, à son apôtre, au Coran, au jugement dernier. Ceci indique déjà les principes essentiels de la foi musulmane. Le *moslim* orthodoxe doit « tenir pour vrais dans son cœur et professer avec sa bouche » ces cinq articles de foi. Alors il possède la connaissance (*ma'rifa*).

L'existence et l'unité de Dieu sont prouvées à l'aide de nombreuses preuves positives et négatives; Dieu a envoyé des prophètes qui ont apporté aux hommes des livres pleins d'enseignements divins : Moïse a apporté la *thora*, David les psaumes, Jésus l'évangile, Mahomet le Coran. Tous ont eu la puissance de faire des miracles, mais Mahomet est le dernier et le plus noble des prophètes, le sceau des prophètes; sa loi ne sera plus abolie. Ses partisans surtout ont été des hommes particulièrement éminents, en première ligne ses quatre successeurs, les quatre califes « bien guidés ».

Au surplus, le pieux *moslim* doit croire à ce qui existe après la mort, à savoir : aux deux anges de la mort, anges terribles, *Monkar* et *Nakîr*, qui réveillent les morts pendant la nuit qui suit l'enterrement et leur demandent quelle est leur foi, quel est leur prophète. C'est pour cela que l'on a coutume de crier au mort dans la fosse encore ouverte la profession de foi : « Il n'y a pas de Dieu en dehors *du* Dieu et Mahomet est l'envoyé du Dieu. » Puis, les actions des hommes sont pesées avec une balance, et malheur à celui dont les actions sont trouvées trop légères! Au-dessus de l'abîme de l'enfer un pont est dressé, plus ténu qu'un cheveu

(1) Le pluriel persan de ce mot, *muslimân*, a donné la forme turque et française : musulman.

et tranchant comme une épée. Les infidèles sont précipités dans le gouffre du haut de ce pont, mais les fidèles le passent avec la rapidité d'un éclair et sans hésitation, guidés par un ange. Cet ange saisit et tient le fidèle par une touffe de ses cheveux, et c'est pour cette raison qu'en Égypte et ailleurs beaucoup d'indigènes des classes inférieures laissent pousser une touffe de cheveux sur le devant de la tête.

Toutefois celui qui professe l'unité d'Allah, après avoir subi la punition de ses mauvaises actions, quittera l'enfer, s'il lui reste dans le cœur un grain de foi seulement. Pour les seuls infidèles la peine de l'enfer est éternelle. Le signe extérieur pour le *moslim* masculin, c'est la circoncision, qu'il subit solennellement vers l'âge de six à neuf ans.

La loi religieuse de l'Islam concerne chaque individu en particulier. Elle lui impose surtout cinq devoirs importants :

1° La *profession de foi,* dont nous avons traduit plus haut l'énoncé : *la ilâha illa' llâh Mohammed rasoul Allâh ;*

2° La *prière*, qui doit être dite cinq fois par jour, à l'heure où le *muezzin (mo'addin)* y invite du haut du minaret de la mosquée. Des ablutions la précèdent. La prière elle-même se compose de treize récitations et flexions du corps différentes, qui sont prescrites jusqu'aux moindres détails, jusqu'à la manière de tenir les différents doigts. En outre, il faut assister à la prière en commun du vendredi. Pour qu'elle puisse être dite, quarante fidèles doivent être présents.

3° Le *jeûne* pendant le mois de *ramadân* est un devoir. Pendant ce mois tout musulman majeur et bien-portant doit s'abstenir de manger, de boire, et d'avoir des relations sexuelles depuis la première aurore jusqu'au coucher du soleil. Il n'est même pas permis d'user de médicaments pour les yeux ou pour les oreilles.

4° Le *pèlerinage (haddj)* aux lieux saints de l'Islam, La Mecque et Médine. Tout Musulman majeur, à qui le permettent sa santé et ses moyens, doit le faire une fois au moins pendant sa vie. Ceux qui remplissent les conditions indiquées, mais redoutent le voyage pénible et non exempt de dangers, doivent envoyer en pèlerinage un homme qui les remplace et qu'ils doivent payer. Les femmes

doivent être accompagnées de leurs maris ou de proches parents. Tous les pélerins doivent autant que possible prendre part entre le premier et le quinzième jour du mois de *Dhou'l-hiddja* aux cérémonies compliquées qui ont lieu à cette époque à La Mecque et dans les environs. Parmi les habitants de La Mecque, il y a de nombreux guides *(tawwâf)* rétribués pour conduire les pélerins étrangers à travers la longue suite des actions religieuses qu'il faut accomplir. Au nombre de celles-ci figurent les sept tours à faire autour de la *Ka'ba* après l'arrivée dans la cour immense de la mosquée de La Mecque, et aussi les coutumes d'embrasser la pierre noire, de courir sept fois de la colline de Safa à celle de Marwa, de prier au pied du mont 'Arafât près de La Mecque, de jeter des pierres et de sacrifier une brebis à Mîna, etc. Pendant ces cérémonies, le pélerin ne doit porter qu'une couverture faite de deux bandes de coton *(ihrâm)*; à la fin, il doit faire couper ses cheveux. Il n'a pas le droit pendant ce temps d'avoir des rapports sexuels, de tuer ou de frapper un animal, d'arracher une plante; en un mot, il doit se trouver en état de pureté religieuse.

5° Le *moslim* doit payer la *taxe des pauvres (zakât)*, qui est souvent remplacée de nos jours par une charité générale.

Dans le droit extrêmement compliqué de l'Islam, c'est surtout la juridiction matrimoniale qui nous intéresse. Comme on sait, une coutume commune à tous les musulmans est que les femmes se voilent et restent dans la partie de la maison destinée seulement aux femmes *(harîm*, c'est-à-dire la partie interdite, ou en persan *enderoun*, c'est-à-dire l'intérieur), à l'exception des femmes des classes inférieures qui accomplissent des travaux pénibles. Le *moslim* libre peut avoir jusqu'à quatre femmes simultanément (et de plus des esclaves pour concubines). Le mariage avec des parentes proches, ou encore avec la sœur de sa femme, ou avec sa sœur de lait, ou avec sa nourrice, ou avec la femme du père ou du fils est interdit (*Coran*, chap. IV, vers. 27). Le mariage est convenu entre les parents ou les tuteurs sans qu'on consulte les intéressées, il est conclu par un représentant et deux témoins. L'homme doit faire un don matrimonial *(mahr)*, qui échoit à la femme en cas de divorce injustifié. Le divorce peut avoir lieu à la suite d'un jugement, ou au gré du

mari seul ou par consentement des deux époux. La séparation très simple que le mari décide tout seul (*talâq* = congé) se fait à l'aide de cette simple formule : « Je t'ai donné congé. » La facilité du divorce cause un grave dommage à la vie de famille musulmane. Elle laisse la femme presque dépourvue de droits ; souvent la formule du divorce est prononçée pour des motifs futiles, dans un mouvement de colère. L'homme peut sans formalité se remarier avec la femme, dont il s'est séparé de cette manière. Mais après le troisième divorce, elle doit avoir été entre temps la femme d'un autre pour que le mari puisse l'épouser pour la quatrième fois. Une femme ne peut se séparer de son mari que par un accord avec ce dernier, en se rachetant à l'aide d'une certaine somme d'argent. Les enfants appartiennent à la femme divorcée jusqu'à leur septième année. A ce moment, ils peuvent choisir s'ils veulent rester auprès du père ou auprès de la mère.

La juridiction concernant l'esclavage a joué un grand rôle dans le passé. Elle est devenue superflue aujourd'hui par l'abolition presque complète de l'esclavage. Les esclaves et leurs enfants ont toujours fait partie de la famille et dans la plupart des pays musulmans on les a traités avec douceur. Des punitions injustes dans des moments de colère étaient naturellement fréquentes.

Il faut mentionner enfin une institution curieuse du droit musulman, la donation (*waqf*, pl. *awqâf* ou en turc *evkâf*). Les biens de ceux qui font de telles donations ou qui meurent sans héritiers sont gérés par l'administration publique, en Égypte et en Turquie par exemple par un ministère particulier, et leur revenu est utilisé pour des fins religieuses ou des œuvres de charité. Il n'est pas permis de vendre ni de détruire des sanctuaires, même chrétiens ou juifs.

Pour beaucoup de détails, des différences d'interprétation du droit existent entre les représentants de quatre rites ou écoles de droit de l'Islam sunnite, à savoir les Malékites, les Chafé'ites, les Hanéfites et les Hanbalites. Ces derniers sont les plus rigoureusement orthodoxes. De leurs doctrines dérivent les conceptions des Sénoussites, des Wahhabites et d'autres sectes puritaines.

La superstition et la sorcellerie ont de tout temps été très répandues dans les pays musulmans. Mais leur origine ne remonte pas à l'Islam lui-même, qui interdit plutôt toute espèce de magie.

LA CIVILISATION ISLAMIQUE

Lorsque les Arabes, après l'an 630 après J.-C., ont jeté à terre par des victoires rapides l'empire byzantin en Afrique et en Asie et l'empire perse dans l'Irân, pays de haute et vieille civilisation, ils n'ont pas, il le faut reconnaître, sévi contre cette culture pour la détruire, comme avaient fait avant eux les barbares de l'Ouest et du Nord, comme ont fait après eux les Mongols, mais ils l'ont épargnée et l'ont fait servir à leurs desseins. Les Arabes n'ont apporté qu'un seul élément de culture, leur *langue*, apparentée à l'hébreu, à l'araméen, à l'éthiopien d'origine sémitique, d'une grande richesse et d'une grande variété d'expression. La langue arabe fut imposée par 'Omar comme langue obligatoire de l'administration. Il fallut naturellement créer dans cette langue, qui n'avait servi jusque-là qu'aux besoins des caravanes, des pasteurs, des guerriers et des troubadours, des expressions techniques nouvelles. L'étude du Coran et des traditions conduisit bientôt à l'étude grammaticale de la langue arabe. Il faut nommer parmi les grammairiens les plus anciens et les plus grands le Persan *Sîbawaihi* (mort en 796). La tradition poétique des Arabes antérieurs à l'Islam a été continuée en même temps dans le peuple et aux cours des Omayyades et des Abbassides. A La Mecque même a vécu le poète le plus remarquable, *'Omar ibn Abî Rabî'a* (643–718), qui a surtout chanté l'amour. Sous le règne des Omayyades se sont distingués les trois poètes *al-Akhtal* (un chrétien), *Djarîr* et *Farazdaq*, sous les Abbassides *Abou'l-'Atâhiya* et *Ibn al Mo'tazz*, ce dernier un prince fils de calife et plus tard calife lui-même sous le nom d'al-Mortadi

(assassiné en 908). *Abou Tammâm* (mort en 845) a fait au IXe siècle quatre grandes anthologies de la poésie arabe ancienne, parmi lesquelles la célèbre *Hamâsa.* A la cour des Hamdanides, à Alep, ont vécu au Xe siècle les poètes très admirés *al-Motanabbi* et *Abou Firâs.* En général, le contenu des poésies arabes n'est pas du goût des gens de l'Occident. Les descriptions souvent pompeuses et exagérées des charmes de la bien-aimée, les fanfaronnades des héros bédouins et autres ne nous conviennent pas. Le rythme, le style, la maîtrise de la langue par contre sont souvent admirables ; il est possible en langue arabe de finir les vers d'un long poème de centaines de strophes par les mêmes lettres et la même rime. Nous aurons à revenir plus tard sur la poésie persane.

A la cour des Ommayades (vers 750), à Damas, et même à La Mecque, régnait une agitation mondaine très mal vue des orthodoxes. Outre les poètes, les chanteurs, les chanteuses et les danseuses étaient nombreux ; on s'adonnait aux plaisirs interdits du vin, et l'on jouissait consciencieusement des richesses fraîchement amassées. A cette époque, on ne remarque encore aucune infiltration de la culture intellectuelle des pays récemment soumis. La tradition que le prince Khâlid, fils du deuxième calife des Omayyades, Yazîd, se serait occupé des sciences alchimiques est à considérer, d'après des preuves récentes, comme une simple légende. La langue arabe à cette époque ne s'était pas encore répandue suffisamment dans les pays conquis pour pouvoir jouer un rôle dans leur vie intellectuelle.

Les arts plastiques ont dû naturellement être enseignés aux Arabes par les peuples soumis : les Grecs, les Syriens, les Perses et les Coptes. Un passage du Coran dit (sourate 5, vers. 92) : « O croyants ! Le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches sont une abomination inventée par Satan. » Mais le mot *ansâb* (statues) indiquait à l'origine les pierres ou les colonnes élevées par les Arabes païens et qui jouissaient d'un culte divin. *Il n'y a pas dans le Coran une véritable interdiction des images peintes ou sculptées.* Mais dans les traditions *(hadîth)*, on trouve dès l'origine de prétendues sentences du prophète, comme par exemple : « Dieu a maudit les portraitistes», ou comme celle-ci : « Celui qui représente quelque chose de vivant, à celui-là il sera ordonné le jour de la

résurrection d'insuffler la vie à son image. » C'est sans doute la vieille interdiction juive qui, par l'intermédiaire chrétien, a influencé l'Islam. Les sunnites postérieurs pour cette raison n'ont représenté que des plantes et des objets inanimés. Mais dans la période du commencement de l'Islam, — les peintures murales des califes Omayyades à *Qosaïr 'Amra* dans le désert syrien en font foi — visiblement on ne s'est pas soucié de cette interdiction faite par la *sonna*, même en dehors des Chiites, comme dans la famille régnante des Fâtimites en Égypte, qui n'ont à aucun moment reconnu cette interdiction religieuse des portraits et statues. Dans les mosquées toutefois, aucune secte de l'Islam ne tolère qu'on fixe des images d'êtres vivants. L'interdiction sévère qui est faite aux sunnites aujourd'hui encore, et qui a eu de si désastreuses conséquences pour la peinture et la sculpture dans l'Islam, apparaît pour la première fois en Espagne et dans l'Afrique du Nord au XIe siècle, en Égypte et dans l'Asie Mineure au XIVe.

Par conséquent, le champ d'action essentiel de l'art musulman a été l'*architecture*. Dans ce domaine aussi, les Arabes n'ont rien apporté avec eux. Nous avons mentionné que la première mosquée, à Médine, n'était qu'une simple cour ouverte avec une galerie en troncs de palmiers et un toit fait de palmes et de terre glaise, construction rudimentaire. Mais dans les pays conquis, les Arabes ont trouvé partout les plus merveilleux édifices des temps païens et chrétiens. Aujourd'hui encore, quelques-unes des arcades du palais des rois sassanides de Ktésiphon (*Tâq-i-Kisra*), des ruines du temple de Baalbek et l'église de Saint-Jean à Damas restent debout. Cette dernière avait été mise par moitié à la disposition des Chrétiens et des Musulmans pour l'exercice de leur religion. C'est le sixième calife omayyade seulement, Walîd Ier, qui s'en est emparé en 705 et en a fait la « grande mosquée » de Damas. Sur la place du temple de Jérusalem, 'Abd al-Malik a fait construire par des architectes et des ouvriers grecs, vers 690 après J.-C., la magnifique Coupole du Rocher d'après le modèle des basiliques chrétiennes. Elle est aujourd'hui encore un des plus beaux monuments du monde musulman. Les églises chrétiennes de Syrie et de Palestine qui ont été confisquées ont dû être transformées et orientées de

l'est au sud, afin d'indiquer l'orientation *(qibla)* de La Mecque aux fidèles. La coupole (1) est devenue de plus en plus une partie caractéristique de l'architecture des mosquées. Puis, le minaret a été ajouté à ces constructions, en Syrie d'abord, sans doute par imitation des clochers chrétiens. Le mot *minâra* veut dire au sens propre « le lieu du fanal », le phare. A-t-il été employé par allusion à la forme connue du célèbre phare d'Alexandrie, ou parce que le minaret dans les nuits du mois de ramadan et les nuits de fête était illuminé et l'est encore ? Nous ne pouvons plus élúcider la question aujourd'hui. Quant aux constructions privées, il nous reste du temps des Omayyades des camps fortifiés et des châteaux de plaisance ou des châteaux de chasse dans le désert. Ces derniers, par exemple celui de *Qosaïr 'Amra* découvert en Transjordanie, il y a quelques vingt-cinq ans, montrent une architecture entièrement hellénistique, avec des décorations nombreuses en style gréco-byzantin, qui a prévalu jusqu'au VIIIe siècle.

Au temps des 'Abbassides (750-1258), la mosquée à cour ouverte est devenue l'édifice caractéristique, dont la mosquée de La Mecque reste de nos jours encore un exemple. Les nombreuses colonnades nécessaires à ces constructions ont été imitées des temples païens et des églises chrétiennes. Les minarets ont eu souvent la forme de tours en spirale. Les galeries édifiées sur des colonnades ou des piliers sont devenues de plus en plus vastes. Des mosquées de l'est, par suite des guerres incessantes, des tremblements de terre et surtout de la fureur destructrice des Mongols, presque rien n'a subsisté. Seules les ruines de *Samarrá* et de *Raqqa* sur l'Euphrate et quelques autres permettent la reconstitution de leur plan. En Égypte, la mosquée d''Amr, le général d''Omar, subsiste encore aujourd'hui, ayant subi, il est vrai, de nombreuses transformations de même que celle du gouverneur 'Ahmed ibn Touloun, achevée en 879 après J.-C. A Qairouan, en Tunisie, la mosquée du conquérant Sidi 'Oqba elle aussi n'a reçu sa forme actuelle qu'au IXe siècle.

(1) Le mot coupole vient de l'Arabe *qoubba*, lequel vient du grec *kype*.
(2) Les Arabes aujourd'hui désignent le plus souvent le minaret du nom de *mâdhna*, c'est-à-dire le lieu de l'appel à la prière.

Elle représente avec la mosquée espagnole de Cordoue, construite du VIIIe au Xe siècle, le type occidental de la mosquée à portiques. La grande mosquée de Tlemcen en Algérie suit également ce type comme au Caire, la très célèbre mosquée et université d'al-Azhar de l'époque des Fâtimites (construite de 970 à 972). En Occident, le minaret est devenu une tour puissante et carrée, dont l'exemple le plus connu est celui de la Giralda à Séville.

Pour le décor de la façade, l'art musulman a de bonne heure fait usage de la niche, que l'art persan connaissait déjà, et du décor des plantes venu d'un art plus ancien, copte, syrien, grec, perse, et peut-être indien, comme l'a montré la première expédition française à Ghazna en Afghanistan.

L'architecture islamique a reçu une impulsion très forte en pays persan, où par imitation des mausolées sont nées des formes particulières de coupoles mortuaires, d'académies *(medreseh)* avec des portiques imposants et des niches et des minarets de forme particulières. Ces formes ont influencé l'art des Seldjouks en Asie Mineure, des Ayyoubides et des Mamelouks en Égypte et des empereurs mogols en Inde.

Le style architectural des Turcs ottomans en Asie Mineure (Brousse) et en Europe (Philippopoli et Andrinople) dès le XIIIe et XIVe siècle était entièrement sous l'influence des Byzantins. C'est seulement après la prise de Constantinople toutefois (en 1453) que le modèle de Sainte-Sophie *Aya (Sophia)* a été imité par les Turcs. En même temps furent édifiées les vastes et imposantes mosquées, qui contribuent beaucoup de nos jours à rehausser le bel aspect de la grande métropole du Bosphore. La première de ces mosquées fut celle de Mehmed le Conquérant, construite de 1463 à 1471 par l'architecte grec Christodoulos. Un siècle plus tard, les Turcs possédaient déjà en *Sinan* leur propre architecte à qui sont dus les plus beaux édifices comme par exemple la mosquée puissante de Sélimiyé à Andrinople. Sinan a créé au total 318 édifices. La tâche des architectes Turcs était légèrement différente de celle des architectes persans et égyptiens. Ces derniers, grâce au climat peu pluvieux de leurs pays, ont pu faire usage de grandes cours comme de lieux de réunion pour les fidèles. Mais les Turcs ont dû créer des lieux cou-

verts, qui pussent abriter des foules nombreuses. Le minaret turc en forme de crayon pointu est caractéristique.

Nous n'avons pas à traiter ici du développement ultérieur bien connu de l'architecture en Espagne. L'Alhambra, le palais des princes Nasrides à Grenade, est un des édifices les plus renommés du monde. Dans l'Afrique du Nord, le style moderne des mosquées a eu son développement propre et gracieux.

La *peinture* fut naturellement dès l'abord bannie de l'art musulman. Elle a pourtant connu une période de floraison sous forme d'*illustration des livres,* vers le XIIIe siècle, dans l'Iraq (Mésopotamie) et plus tard surtout en Perse, parce que les Perses en tant que Chiites ne se sont à aucun moment souciés de l'interdiction du dessin faite par la *sonna*. Un art plastique d'un niveau élevé n'a jamais pu éclore dans l'Islam. Les *arts décoratifs* par contre ont atteint une floraison extraordinaire, et cela dans presque tous les pays et parmi toutes les races du monde musulman. D'abord, les antiques ornements consistant dans des entrelacs de fleurs et de plantes ont été empruntés, avec le développement qu'ils avaient pris, à l'art hellénistique, copte et perse, puis l'écriture arabe y a été ajoutée, comme élément décoratif, et finalement l'ornement géométrique a été poussé à l'extrême perfection. Les figures humaines ou animales n'ont été employées que de manière très restreinte. A partir du temps des Mongols (XIIIe siècle), on remarque de plus en plus des influences de l'Asie Orientale, chinoises surtout, qui s'exercent sur l'art décoratif musulman. L'ornementation architecturale en bois et en pierre semble avoir été la plus ancienne. On peut déterminer souvent son âge d'après le caractère des lettres arabes, dont le style s'est développé depuis le *koufi* maladroit jusqu'à l'élégance de tournure du *naskhi*. Le tissage artistique de la laine et surtout de la soie a été emprunté à l'antiquité et perfectionné. Des étoffes de brocart ont été importées en quantité dans l'Europe occidentale au cours de tout le moyen âge ; elles venaient de l'Orient islamique. Le nouage des tapis est un exercice d'art propre à l'Islam. Les chroniques parlent déjà du grand « tapis du jardin » du roi perse Khosrau Anouchirvân (531-579) à Ktésiphon, mais ce tapis était sans doute tissé. L'art de les nouer n'a été importé en Orient

que vers le IXe et Xe siècle par les tribus nomades turques venues de l'Asie centrale et il a atteint sa plus grande perfection au XVIe siècle, grâce à l'esprit artistique fécond des Persans. La céramique a pu trouver ses modèles dans l'art vieil-égyptien et vieux-babylonien avec leur technique très développée de l'émaillure. L'utilisation des carreaux glaçés dans les constructions, l'art de lustrer ces glaçures (à partir du IXe siècle) sont des pratiques proprement musulmanes. La fabrication de vases admirables en faïence se trouve répandue dans le monde musulman aujourd'hui encore, par exemple dans la Turquie d'Asie. Les mosquées et les coupoles mortuaires des Seldjouks et des Mongols sont en partie revêtues de carreaux multicolores. L'art métallurgique musulman a trouvé ses modèles dans l'art égyptien, grec et persan. La fabrication de vases et d'armes de luxe en métaux précieux massifs avait été interdite par le prophète lui-même. Par suite de cette interdiction est né surtout en Perse, après le Xe siècle, l'art du damasquinage, qui consiste à incruster dans le bronze ou dans l'acier des ornements d'or et d'argent ciselés ou battus. Cet art a donné des produits étonnants et subsiste encore partiellement dans les bazars d'Ispahan, de Damas et du Caire. Il faut mentionner enfin la sculpture de l'ivoire, l'art de tailler les cristaux et l'art de fabriquer des verres émaillés, ainsi que la reliure artistique en cuir des livres. Ces derniers arts ont eu, de même que le tissage de la soie, une influence particulière sur l'Italie, et de là ils ont passé dans les centres industriels des pays de l'Europe.

Parmi les *métiers* que l'Islam a apportés à l'Occident et qu'il a cultivés, il faut citer la fabrication du papier. Elle a été importée de Chine par l'intermédiaire du Turkestan (Samarqand). Vers 794, la première fabrique de papier a été construite à Bagdad, et dès lors le papyrus et le parchemin n'ont plus été utilisés en Orient. En plus, la préparation des parfums et des drogues, et le commerce de ces dernières étaient une spécialité des Arabes.

Les relations écrites à l'intérieur du vaste califat ont été réglées plus tard par un service postal rapide (*barîd*) et en partie par un service de pigeons voyageurs. L'échange des produits manufacturés avec les pays voisins était très actif. Des fourrures, des dents de narval et des

cuirs leur venaient des pays nordiques, ce qui explique la grande quantité de monnaies arabes du XIIe et XIIIe siècles qu'on trouve dans toute la Russie jusqu'à la Mer Baltique et jusqu'en Scandinavie. La navigation a conduit les Arabes de très bonne heure jusqu'à l'Afrique du Sud vers le midi, jusqu'aux îles Açores à l'ouest et jusqu'à l'Inde et la Chine à l'est.

La première des *sciences* qu'ils aient cultivées a été la *théologie* du Coran, dont nous avons parlé plus haut. Le *droit* lui succéda, qui repose entièrement sur le Coran et sur la tradition, mais qui a emprunté des éléments importants au droit justinien. De l'usage d'éléments juridiques étrangers qui fit l'Islam sont sorties trois écoles juridiques : les Hanéfites, les Malekites et les Chaféites, pendant que la quatrième école, celle des Hanbalites, se tient étroitement au Coran et aux paroles du prophète comme étant la seule norme juridique.

Nous avons plus haut (page 29) dit quelques mots de la *linguistique* arabe.

Les Arabes et les autres peuples de l'Islam ont accompli de grandes tâches dans le domaine de l'*histoire*. Les historiens musulmans sont souvent secs, ennuyeux et dépourvus d'esprit critique. Mais ils ont recueilli avec un zèle d'abeilles tous les renseignements qu'ils pouvaient avoir ; ils sont sûrs, la plupart du temps, surtout en ce qui concerne les événements de leur temps et par suite sont une source précieuse pour l'histoire du moyen âge dans l'Afrique du Nord et l'Asie de l'Ouest. Leur activité a commencé au début au VIIIe siècle, sous le règne des Omayyades. D'abord, ils écrivirent tous en langue arabe. Au IXe siècle vécut le Persan *at-Tabari* (mort à Bagdad en 923), qui a mené sa chronique jusqu'à l'an 915 après J.-C. Il traite avant tout l'histoire de l'Islam et de sa traditon. *Al-Mas'oudi* (né à Bagdad, mort en 957 au Caire) a décrit dans son ouvrage, dont le titre se traduit d'habitude par « Les Prairies d'Or », les pays musulmans, qu'il avait en partie parcourus, et leur histoire. Un autre Perse, *Ibn Miskawaih* (mort en 1030) a composé ses « Expériences des Nations » dans un esprit vraiment critique. En Syrie, du temps des croisades, on peut citer comme écrivains : *Ibn al-Athîr* et *Abou 'l-Fidâ ;* en Égypte au XIVe siècle, *al-Maqrizi, Abou*

'l-Mahâsin et *as-Soyouti;* en Algérie, plus tard, *al-Maqqari* (mort en 1631 après J.-C.), à qui nous devons l'histoire de l'Islam en Espagne. Il faut mentionner surtout *Ibn Khaldoun* (mort au Caire en 1406), plus philosophe de l'histoire et sociologue qu'historien. Son « Histoire des Berbères » est un ouvrage classique, unique dans son genre dans la littérature arabe. Il est impossible d'insister ici sur la quantité infinie des ouvrages d'historiens arabes, perses, mongols et turcs, dont les œuvres sont conservées, en partie même non encore éditées, quelquefois traduites en langues européennes. Il y a parmi elles plusieurs mémoires importants de princes, par exemple ceux de Tamerlan et des empereurs mongols Bâber et Djehânguir. Il existe en outre des livres sur la géographie et l'administration de certains pays, par exemple de l'Égypte par *al-Qalqachandi* (mort en 1418) et de l'Inde par *Abou'l-Fazl* (vers 1600 après J.-C.). Tout récemment vivait en Égypte le Syrien chrétien *Gourgi Zaidân,* qui dans son grand ouvrage sur l'histoire de la civilisation musulmane a essayé de joindre la critique occidentale à une connaissance approfondie des sources orientales.

Les autres sciences des Arabes sont fondées entièrement sur des éléments grecs. Nous savons aujourd'hui que l'esprit des sciences grecques a survécu non seulement à Alexandrie et à Byzance à travers une grande partie du moyen âge, mais a été cultivé même en Asie par les Chrétiens de Syrie. Dans les couvents de la Syrie, les ouvrages grecs de philosophie, de médecine et de science naturelle ont été très tôt traduits en syriaque. Lorsque les Nestoriens chrétiens furent poursuivis dans l'empire byzantin comme hérétiques, ils émigrèrent dans le royaume perse des Sassanides, où existait depuis le IX[e] siècle l'académie de *Djondê-Chapour,* et là les sciences grecques furent cultivées en langue syriaque jusqu'au IX[e] siècle. A *Harrân* aussi, en Mésopotamie, l'astronomie et les mathématiques surtout ont trouvé un asile parmi les adeptes de la secte païenne des *Sabiens,* adorateurs des étoiles. Le calife *al-Ma'moun* (813-833) commença à favoriser les traductions arabes, en appellant de nombreux érudits payés par lui et par ses courtisans, qui au cours de leurs voyages achetaient des manuscrits grecs et syriens et les traduisaient en arabe. Il fonda aussi une « École de la Sagesse ». Ses successeurs

continuèrent ces efforts, et ainsi fut traduite en arabe au cours du IXe siècle presque toute la science grecque. Le traducteur le plus éminent fut sans conteste le médecin et philosophie *Honaïn ibn Ishâq* (de 809 à 877, à Bagdad), un chrétien nestorien qui en dehors de sa langue maternelle savait à fond le grec, l'arabe et le persan. Ses élèves poursuivirent son œuvre.

En philosophie, Platon fut négligé et Aristote surtout traduit en arabe, de même que Théophraste et les philosophes moins importants de l'époque hellénistique, comme Apollonius de Tyane, Artémidore, Alexandre d'Aphrodisias, Porphyre, etc. Aristote a été commenté à maintes reprises. Le premier philosophe arabe, *al-Kindi* (mort à Bagdad vers 873) a analysé les catégories d'Aristote, et enseigné les idées néo-platoniciennes. Le Turc *al-Farâbi* (mort vers 950 à Damas), musulman et philosophe néo-platonicien, a commenté longuement les œuvres d'Aristote, surtout son *Organon* en neuf parties, à côté d'autres philosophes et naturalistes grecs. Le troisième grand philosophe médecin en même temps, fut le Persan *Ibn Sina* (Avicenne, de 980 à 1037), qui a, lui aussi, écrit en langue arabe un grand nombre d'ouvrages philosophiques très inspirés d'Aristote. Avec lui commence la véritable scolastique arabe, qui a été développée surtout en Espagne au XIe et XIIe siècle.

Là, le nom le plus célèbre est celui d'*Ibn Rochd* de Cordoue (1126-1197), connu au moyen âge chrétien sous le nom d'Averroës. Comme Avicenne, il était médecin et philosophe. Il a écrit de nombreux commentaires d'Aristote, qui en partie n'existent plus aujourd'hui en arabe, mais seulement dans leurs traductions latines. Ils ont exercé une influence profonde sur la scolastique chrétienne, la philosophie arabe ayant eu pour tâche principale de réconcilier la philosophie grecque avec les idées religieuses de l'Islam. De ce fait les philosophes musulmans ont eu à combattre souvent des attaques violentes de la théologie musulmane, faites par des personnages importants comme le Persan *al-Ghazâli* qui vécut à Bagdad (mort en 1111). En Espagne, le développement de la philosophie est dû en partie à des érudits juifs. Il faut mentionner enfin une société philosophique, celle des « Frères de la Pureté », qui se forma à Basra en Mésopotamie au Xe siècle et qui par un

grand nombre de brochures essaya de joindre les idées aristotéliciennes et néo-platoniciennes en une espèce de libre-pensée au sein de l'Islam.

La *médecine* des peuples musulmans est, de même, dérivée entièrement de l'hellénisme. Les œuvres d'Hippocrate et de Galien, les médecins grecs si célèbres, celles aussi des médecins hellénistiques du temps postérieur à Jésus-Christ, par exemple celles du pharmacologue Dioscoride, ont été traduites en arabe au IXe siècle, surtout à Bagdad, en partie d'après le texte grec original, en partie d'après la traduction syriaque. Dans ce domaine aussi, *Honaïn ibn Ishâq* et ses élèves se sont distingués (à Bagdad), traduisant à eux seuls plus de 130 écrits de Galien, favorisés et entretenus par des Musulmans et des Chrétiens éminents de l'entourage des califes abbassides. Ainsi s'est formé un canon de la médecine grecque, base des études médicales des Arabes. Cette base a été élargie par les médecins musulmans, sans qu'ils aient introduits pour cela d'innovations fondamentales dans la médecine. Le Persan Mohammed ibn Zakarija *ar-Râzi*, connu sous le nom de Razès (850-932), a résumé tout le savoir médical de son temps dans un ouvrage gigantesque, *al Hâwi* (Le contenant) ; il a écrit également un petit livre pour le prince sassanide al-Mansour, qui nous reste en traduction latine. Nous lui devons en plus la première description de la petite vérole et de la rougeole, inconnues des Grecs. La médecine a été méthodiquement mise en ordre par *Ibn Sîna* déjà signalé (Avicenne, 980 à 1037) dans son grand « Canon de l'art de guérir » et par un troisième Persan, Ali *ibn al-Abbas*. En Espagne, *Ibn Rochd (Averroès)* et *Ibn Zohr (Avenzoar)*, médecins, et *Abou'l-Qâsim az-Zahrâoui (Abulcasis)*, chirurgien, ont le plus servi la médecine. On sait quelle immense influence la médecine arabe a eu sur toute l'Europe du moyen âge. La doctrine et l'usage des remèdes surtout ont été développés par les Arabes. Ce n'est que par leur intermédiaire que bien des drogues indiennes et asiatiques ont été connues en Europe. *Ibn al-Baitâr* a décrit dans son livre, le « Traité des Simples », plus de deux mille remèdes. Les médecins arabes ont trouvé enfin leur biographe, *Ibn Abi'Osaibià* (mort en 1270 au Caire), qui a résumé avec un soin peu ordinaire la vie et les œuvres

de quatre cents médecins parmi lesquels de nombreux médecins juifs et chrétiens.

Les mérites personnels des *chimistes* musulmans, parmi lesquels *Djâbir ibn Hayyân* semble être le plus important, dépassent ceux des médecins. Leur histoire n'est pas encore suffisamment étudiée. La connaissance des acides minéraux, de l'ammoniaque liquide et d'autres matières chimiques se rencontre d'abord chez les Arabes. Là, comme en physique, ils se sont servis de l'expérimentation pour découvrir des faits nouveaux.

Dans les *mathématiques*, les Arabes ont dépassé de beaucoup leurs maîtres grecs, Euclide surtout. L'algèbre, dont le nom est arabe, a été résumée vers 820 par *Mohammed ibn Mousa,* la trigonométrie vers l'an 1000 par le Persan *al-Birouni,* penseur éminent, qui vivait à la cour de Mahmoud de Ghazna et qui avait visité l'Inde. La connaissance du sinus, du cosinus et de la tangente est due aux Arabes. Au point de vue pratique, les mathématiques ont servi à la construction de l'astrolabe, très ingénieusement imaginé, avec lequel on a pu faire des mensurations relatives aux astres aussi bien qu'à la terre. Le périmètre de la terre a été déterminé avec assez de précision suivant des méthodes nouvelles. Le Persan *'Omar-i-Khayyâm* (mort en 1123), connu autant comme poète que comme mathématicien, a montré comment on résolvait des équations du 3e et 4e degré. Les nombres indiens ont été importés dans l'Ouest par les Arabes, le zéro *(sifr)* principalement. D'où le nom de « chiffre (1) » et celui de chiffres « arabes ».

L'*astronomie* s'est puissamment développée, et les merveilles du monde des astres ont été expliquées par les Arabes autant que cela était possible sans les instruments d'optique. Les œuvres d'*Al-Battâni* (mort en 929) et d'autres astronomes ont été traduites en latin et les noms d'astres arabes sont encore aujourd'hui d'un usage courant. L'astronomie avait pour les Musulmans un but surtout astrologique et leur servait à déterminer les heures de la

(1) Carra de Vaux (*Les Penseurs de l'Islam*, II, p. 109 à 119) fait dériver le mot chiffre de *sifr* (en hébreu *sepher*) qui veut dire signe graphique.

prière et la direction de La Mecque. Quelques astronomes musulmans ont bien soupçonné le mouvement de la terre autour du soleil, mais ils n'ont pas su le démontrer à l'encontre du Coran et sans la connaissance de la loi de la pesanteur découverte par Galilée. Des observatoires ont été érigés par de nombreux princes musulmans, des catalogues d'étoiles dressés et des éclipses calculées à l'avance avec exactitude. La théorie de l'optique a été exposée en détail par *Ibn al-Haitham* (mort au Caire en 1039) dans son livre (conservé seulement dans le texte latin) intitulé : *Opticæ thesaurus.* Le même grand savant a écrit des ouvrages sur les miroirs creux, sphériques et paraboliques, sur la forme et la lumière lunaires, sur beaucoup d'autres sujets encore. La *mécanique* doit aux Arabes des balances de précision et des montres mécaniques ou des horloges à eau. Des aréomètres pour la détermination des poids spécifiques et une sorte de pycnomètre ont été construits, surtout pour l'examen des métaux précieux et des pierres précieuses. Car d'habiles faussaires ont de tout temps existé en Orient en nombre particulièrement abondant. Les roues hydrauliques et beaucoup d'ouvrages d'art technique ont été décrits dans de nombreux traités du moyen âge musulman.

La détermination exacte des latitudes, l'adoption de la boussole chinoise et la grande extension du monde musulman ont favorisé les voyages des savants et par suite la *géographie.* Partant de la géographie de Ptolémée, les Arabes ont donné, à partir de la fin du VIIIe siècle, une infinité de descriptions de la terre, des traités géographiques et cosmographiques. Les géographes les plus célèbres en Occident ont été *al-Edrisi* (mort en 1166) et *Abou' l-Fidâ* (mort en 1331); parmi les cosmographes, les plus connus sont *al-Qazwini* (mort en 1283) et *ad Dimichqi* (mort en 1327). En outre, de nombreux voyageurs musulmans ont laissé des relations exactes de leurs voyages. Parmi eux se distinguent le pélerin espagnol *Ibn Djobaïr* et le cheikh marocain *Ibn Battouta.* Ce dernier a passé en voyages plus de vingt-neuf années, au XIIIe siècle, qui l'ont conduit de l'Espagne à la Chine et du Volga jusqu'au Niger. *Yâqout,* un grec devenu esclave dans son enfance et élevé en Syrie comme musulman, a achevé en 1224 son formidable « dictionnaire géogra-

phique », qui donne des indications précises sur tous les pays du monde islamique d'alors.

En *minéralogie*, en *botanique*, en *zoologie*, les savants musulmans ont recherché les solutions avant tout pratiques: connaître les métaux et les pierres précieuses, les plantes cultivées et médicinales, les animaux utiles et nuisibles, mais nous ne devons pas oublier que l'Occident doit aux Arabes la connaissance du sucre, du café, de la tomate, de l'artichaut, etc. et de nombreuses fleurs, comme le jasmin, le lilas, la tulipe ; que parmi les animaux domestiques les races chevalines pures lui viennent de l'Arabie, les races caprines de l'Asie mineure, les races ovines du Maroc (Mérinos de la tribu des Benî Merîn).

La plupart des ouvrages scientifiques de l'Islam sont écrits en arabe. L'arabe était la langue des savants de l'Orient, comme le latin était celle des savants de l'Occident. Une série de dictionnaires et d'encyclopédies ont été écrites dans cette langue, résumant tout le savoir du monde musulman. Les énumérer dans leur totalité nous mènerait trop loin. Ne mentionnons que le *mafâtih al 'oloum* (clef des sciences) de *Mohammad al-Khwârizmi*. Des traductions de tous ces ouvrages en turc et en perse ont été faites plus tard.

Il faut noter brièvement une tendance spéciale de l'Islam, qui a provoqué une littérature particulière, artistique et importante : *la mystique*. Pendant que l'Islam orthodoxe veut saisir avec sa raison l'essence divine et l'expliquer par elle, le mysticisme représente une réaction contre le prosaïsme de cette conception, en cherchant l'union de l'âme avec Dieu par le sentiment, la dissolution en Dieu, le sacrifice de soi-même. Les mystiques de l'Islam sont appelés *soufis*, d'après le vêtement de laine *(souf)* qu'ils avaient coutume de porter comme les ascètes chrétiens. *Hasan de Basra* (mort en 728) a été, dit-on, le premier soufi, mais on ne peut prouver chez lui avec certitude des traits mystiques. En général le soufisme connaît des tendances chrétiennes, gnostiques et néo-platoniciennes plutôt qu'islamiques. Mais sa terminologie est purement arabe. Au IXe siècle, le nombre des soufis s'accrut dans le califat, et en 921, sur l'ordre du calife Moqtadir, on mit à mort le prédicateur soufi *Hosain al-Hallâdj*, parce qu'il s'était attribué des qualités divines.

En allant à la mort, il s'écria encore: *ana al-Haqq* (je suis la vérité divine). D'autres soufis subirent le supplice des martyrs; deux grands poètes mystiques parurent vers 1200, *Ibn al-'Arabî* en Espagne (mort en 1240) et *'Omar Ibn al-Fârid* en Égypte (mort en 1235). Tous deux sont difficiles à comprendre, mais incomparables par l'expression et la richesse d'imagination. Vers cette époque, une couronne de légendes s'est tressée autour des pieux soufis des premiers temps, et des mystiques ont formé des groupes, d'où sont sortis les ordres religieux de l'Islam. Ceux-ci ressemblent à maints égards aux ordres monastiques chrétiens. Par exemple ils imposent à leurs membres la pauvreté, l'obéissance et la chasteté. Il en existe encore une foule de nos jours les *Rifâ 'is* et les *'Isâwis* arabes, les *Naqchbendis* persans, les *Mewlewis* et les *Bektachis* turcs. Leurs membres, de même que très souvent de saints pélerins isolés, sont désignés du nom de « pauvres » (en arabe: *faqir*), en persan du nom de « mendiants » (*derviches*) Les poètes mystiques persans, *Ferid ed-Din 'Attâr* (mort en 1230) et *Djelâl ed-Din Roumi* (mort en 1274) ont été eux-mêmes des fondateurs d'ordres de derviches et sont vénérés aujourd'hui comme des saints. *Hâfiz* (mort en 1389), le poète lyrique persan le plus renommé, que Gœthe a pris pour modèle, montre à coté de tendances mystiques des tendances sceptiques, lesquelles sont très prononcées chez l'Arabe *Abou' l 'Alâ al-Ma'arri* et chez le Persan *'Omar-i-Khayyâm* (mort en 1123). L'épopée non mystique a été particulièrement cultivée en Perse; elle a atteint son point culminant dans le livre royal (*Châh-Nameh*) de *Firdousi*. Ce poète, qui a vécu vers l'an 1000 à la cour de Mahmoud de Ghazna, a réuni toutes les anciennes légendes persanes de héros dans un immense poème, le « Livre des Rois ». De nombreux poètes persans l'ont imité. La poésie persane a eu une influence décisive sur la poésie turque.

A des époques récentes, de nouvelles sectes musulmanes se sont fondées, par exemple celle des Bâbis en Perse. Le *Bâb* (« la porte ») *Mirza 'Ali Mohammed* était un mystique persan avec des idées de réformes sociales Il fut mis à mort en 1850 comme dangereux pour la religion d'état chiite à Téhéran. Son disciple *Behâ ollâh* (mort en 1892) poursuivit l'œuvre de son maître en exil à Saint-

Jean-d'Acre et créa une secte pacifiste et panthéiste, les Béhaïstes, qui a des partisans même en Europe et en Amérique.

Nous avons à plusieurs reprises indiqué l'influence qu'a eue la civilisation musulmane sur la civilisation de l'Occident. Elle a agi de la façon la plus immédiate par les traductions latines des ouvrages scientifiques arabes. On ne peut mesurer encore toute sa portée. Tout récemment, un éminent orientaliste espagnol a essayé de montrer, dans un ouvrage étendu, que la Divine Comédie de Dante avait été toute entière inspirée de l'eschatologie musulmane, c'est à dire de la doctrine de la vie après la mort, du Paradis et de l'Enfer. Cette hypothèse est cependant fortement contestée.

Les voies par lesquelles la culture musulmane a pénétré dans le Nord et dans l'Ouest sont multiples. La plus importante naturellement est l'Espagne, lieu de rencontre immédiate de l'Orient et de l'Occident. Puis la Sicile, du temps des princes normands et des princes de Hohenstaufen. La culture musulmane s'est encore infiltrée grâce au commerce méditerranéen des villes maritimes italiennes, Gênes, Venise, Livourne, Pise, et par l'intermédiaire de Byzance et de la mer Noire, enfin par les croisades et les innombrables pèlerinages de chevaliers et de fidèles chrétiens en Palestine. Dans l'art décoratif de l'Occident, on trouve jusqu'à nos jours des vagues périodiques d'influences exercées par les tendances d'art orientales, parmi lesquelles se reconnaissent les tendances d'art musulmanes.

L'ÉTAT ACTUEL DU MONDE ISLAMIQUE

D'APRÈS les statistiques les plus récentes (1923), il existe à l'heure actuelle environ 227 millions de Musulmans dans le monde (1). Parmi eux, 3 millions habitent l'Arabie, 11 millions l'Afrique du Nord, 37 millions l'Afrique centrale, 172 millions la Russie et l'Asie, 3 millions la péninsule européenne des Balkans ; les autres

1) Il y a parmi eux 15 millions de Chiites seulement, dont 7 millions habitent la Perse, 6 millions l'Inde.

(200000) vivent dispersés dans l'Europe occidentale, en Amérique, en Océanie. Nous voulons simplement donner un bref aperçu de l'état actuel des pays musulmans les plus importants, en tenant compte de l'histoire de ces derniers temps.

Nous commençons par les *pays musulmans encore indépendants*, et tout d'abord par l'*Arabie*, dont la situation actuelle présente de grandes ressemblances avec le temps où le prophète Mahomet, il y a 1300 ans, avait étendu sur toute la péninsule sa puissance victorieuse. L'Arabie centrale et 'Omân dans l'Arabie du Sud avaient toujours su garantir leur indépendance contre les Perses, les Turcs, les Portugais, les Anglais. Dans l'Yémen, 'Aden tomba en 1839 sous la domination anglaise, et à partir de 1843 le reste du pays fut reconquis par les Turcs. Ces maîtres durs et souvent brutaux n'étaient naturellement pas aimés. En 1905 un mouvement s'est fait jour, favorisé par le chérif de La Mecque, qui contestait au sultan de Constantinople le droit de se donner le titre de calife, puisqu'il lui manquait pour cela la qualité essentielle, la provenance arabe et la descendance de la tribu de Qoraïch, de laquelle le prophète était originaire. Jusqu'à la grande guerre, l'Arabie est donc restée nominalement un vilayet turc, c'est-à-dire une province, et la possession de la région du Hidjâz, qui comprend les villes saintes de La Mecque et de Médine, assurait au sultan-calife de Constantinople la suprématie spirituelle sur le monde musulman. Le sultan 'Abd-ul-Hamîd II avait donné une marque extérieure de cette puissance, en construisant le chemin de fer du Hidjâz, de Damas à Médine, avec l'argent recueilli dans le monde islamique tout entier. Ce devait être un moyen de transport pour les pélerins et une voie stratégique pour les troupes turques. Aujourd'hui la partie de ce chemin de fer qui parcourait le Sud est abandonnée et en grande partie détruite.

Pendant des dizaines d'années, avant la guerre, les Turcs ont eu continuellement à combattre des révoltes dans les différentes régions de l'Arabie, et à partir de 1905 surtout dans la région du sud (l'Yémen). Lorsqu'en 1909, après la chute du bon musulman 'Abd-ul-Hamîd, les Jeunes Turcs prirent le gouvernement et mirent à la place du panislamisme un panturquisme sans base religieuse,

la défiance des Arabes à l'égard des Turcs ne fit que croître. C'est pour cette raison que les Anglais, à la fin de 1916, pendant la grande guerre, ont réussi à pousser le chérif Husaïn ibn 'Ali de La Mecque à la révolte contre les Turcs. Il fut ensuite reconnu formellement comme « roi du Hidjâz ». Comme il était originaire non seulement de la tribu des Qoraïch, mais de la famille même des Hâchim, parente de celle du prophète, et qu'il était en possession des villes saintes, il réclama pour lui le califat qu'il contestait au sultan turc. Mais il n'était pas aimé dans le monde musulman, parce que c'était une puissance chrétienne qui l'avait investi, et parce que sur son territoire on dépouillait les caravanes de pélerins, et qu'à l'occasion il se laissait aller lui-même à les rançonner. Peu de temps après la guerre, dès 1919, un conflit éclata avec l'Angleterre. Husaïn avait rêvé pour lui et ses enfants d'un royaume grand-arabe. Lorsque fut connu le traité *Sykes-Picot* de mai 1916, par lequel le protectorat de la Syrie était attribué à la France, celui de la Palestine à l'Angleterre ; lorsqu'en 1920 le fils d'Husaïn, Faïsal, se vit chassé de Damas par les Français, les rapports se tendirent entre le roi Husaïn et les Anglais, bien que ceux-ci aient fait de son deuxième fils 'Abdallah un prince de Transjordanie et plus tard de Faïsal le roi de l'Iraq (Mésopotamie).

Entre temps, les Anglais conclurent en 1921 un traité avec le plus puissant des chefs de tribu de l'Arabie centrale, *Ibn Sa'oud* (1), émir de Nedjd. Celui-ci prit le titre de sultan, reçut une subvention annuelle, de 60.000 livres sterling, et sa conquête récente du pays des Bédouins-Chammars amis des Turcs fut reconnue. Les Bédouins du Nedjd, dont la capitale est Riyâd, sont des Wahhabites rigoureux, des puritains de l'Islam. Depuis 1924, Ibn Sa'oud a passé à une attaque méthodique contre les pays du roi Husaïn et de ses enfants. L'attaque contre la Transjordanie et la Mésopotamie a échoué. Mais les Wahhabites ont conquis (de septembre 1924 à la fin de 1925) le Hidjâz avec les villes saintes de La Mecque et de

(1) Il est le 17e chef du nom d'*Ibn Sa'oud* et porte le prénom d''Abd el-'Aziz ; il est un descendant des chefs Wahhabites qui s'étaient rendus maîtres de l'Arabie au début du XIXe siècle.

Médine, et ils ont chassé de leur pays d'origine le roi Husaïn, son fils et son successeur 'Ali. Les Wahhabites victorieux, comme il y a 120 ans, ont sévi contre toute croyance aux saints, détruit les mausolées et les reliques, pour rétablir le vieil et pur Islam d'antan. Le 2 novembre 1925, les Anglais ont conclu avec Ibn Sa'oud, qui menaçait continuellement les fils d'Husaïn, le traité dit le *Hadda Agreement*, par lequel les pays sous mandat britannique, la Transjordanie et l'Irâq, devaient être garantis contre les attaques wahhabites. A l'heure actuelle, Ibn Sa'oud songe a convoquer un congrès panislamique, pour se faire confier la protection des lieux saints. Il ne prétend pas au califat, parce qu'avant sa mort le prophète n'avait pas nommé de calife. Mais il a en ce moment mis sous sa puissance l'Arabie presque entière, chose qui depuis longtemps n'avait plus réussi à aucun chef de tribu. Le vendredi, 8 janvier 1926, Ibn Sa'oud s'est fait solennellement couronner à La Mecque roi du Hidjâz et sultan du Nedjd et des pays environnants. Son influence sur les États de l'est (Kuwaït, Bahraïn) et du sud-ouest de l'Arabie (Assîr, Yemen) est prépondérante.

Si nous observons ici un retour au vieil Islam, l'évolution de la *Turquie* est allée dans un sens exactement opposé. A l'extérieur la Turquie a perdu, au cours du XIXe siècle, successivement un grand nombre de provinces, la Grèce, les États Balkaniques, l'Algérie, l'Égypte et une grande partie de l'Arménie. Le commencement du XXe siècle a vu s'achever le démembrement de son empire, car dès 1911 elle perdit la Tripolitaine et presque toutes ses possessions européennes. En même temps l'administration financière turque au XIXe siècle a été si désastreuse, que la « question d'Orient » ne consistait plus qu'à savoir laquelle des puissances européennes prendrait la succession de la Turquie et hériterait de Constantinople. Seule, la jalousie des puissances entre elles a pu sauvegarder l'existence de la Turquie. A l'intérieur, le mécontentement s'accrut peu à peu sous le régime du despotisme oriental. En 1839, le sultan Mahmoud II, influencé par la civilisation de l'ouest, puis de nouveau en 1856 son fils 'Abd ul-'Aziz, avaient accordé l'égalité à leurs sujets ottomans quelles que fussent leur religion et leur nationalité, premier pas vers une constitution. Mais cette constitution provisoire resta lettre morte, et *'Abd ul-Hamid II*

(1876 à 1909) rétablit plus que jamais le vieux despotisme d'auparavant. C'est contre ce désordre à l'extérieur et à l'intérieur que s'est élevé pendant la seconde moitié du XIXe siècle le nationalisme turc, représenté par les Jeunes-Turcs. Ces hommes, influencés par les idées occidentales, ont créé d'abord une nouvelle littérature nationale, en mettant à la place de la vieille langue littéraire, redondante et parsemée de mille expressions perses et arabes, les dialectes populaires un peu transformés, que le plus simple des Turcs peut comprendre. L'écrivain Ibrahîm Chinazy, dont l'action a commencé en 1859, peut être désigné comme le père incontesté de la littérature turque moderne. L'influence française y apparaît partout, mais il y a en elle un trait de mélancolie et de pessimisme, qui a ses racines sans doute dans les malheurs extérieurs de la Turquie au cours des dernières décades. En même temps s'est éveillé chez ces Jeunes-Turcs l'orgueil de leur unité nationale. Alors qu'autrefois les Turcs se sont appelés *Osmanlis*, ce qui désignait toutes les races et tous les peuples soumis au sultan, maintenant ils s'appellent *Turcs* avec orgueil, terme qui passait presque pour une injure. 'Abd ul-Hamid II, qui avait des tendances panislamiques, voyait avec méfiance ce panturquisme, parce qu'il le savait lié à des idées libérales et surtout à l'idée d'une constitution nouvelle.

Après des décades de persécutions sanglantes, les Jeunes-Turcs, sous la conduite de Kiamil et d'Enver Bey, ont réussi en 1908 à faire sombrer le régime d'absolutisme. Mais lorsqu'en 1909 ils prirent définitivement le gouvernement en main, ils essayèrent de turquiser le royaume encore trop grand, d'imposer la nationalité ottomane et la prépondérance de la religion musulmane. Ils rencontrèrent bien entendu la résistance non seulement des nombreux Grecs et Arméniens chrétiens, mais encore celle du nationalisme arabe grandissant. Les Turcs et les Arabes ne se sont jamais sentis réellement liés. Les Turcs reprochent aux Arabes leur vivacité, leur manque de dignité et de discipline, les Arabes reprochent aux Turcs leur lourdeur, leur brutalité et leur manque de sentiments artistiques. Cependant, à partir de 1911, commença une série de guerres malheureuses pour les Jeunes-Turcs. Après la guerre des Balkans de 1913, lorsque

les possessions turques en Europe furent presque entièrement perdues, les Jeunes-Turcs maîtres du gouvernement s'aperçurent de la force grandissante du « panarabisme », né en 1905. Alors un mouvement se forma, dans les milieux dominants de Constantinople, toujours sous l'influence de l'Occident, qui visait à grouper toutes les races turques, avant tout les Touraniens, habitants de l'Asie centrale, berceau de la race. Au nombre de ceux-ci, en dehors des Turcs ottomans de Constantinople et d'Anatolie, on comptait les Tatares de la Russie et du Caucase et les Turcomans, mais aussi, sans égard pour la scission religieuse, les Mongols de Sibérie et de Chine jusqu'aux Mandchous, les Ougro-Finnois, (les Madjares, les Bulgares, les Finnois et les habitants des pays baltiques). Ce mouvement est le *pantouranisme*, et ses meneurs sont représentés par quelques écrivains turcs (Tekin Alp) et tatares (Yousouf Aktchoura Oghlou et Ahmed Agaïeff) comme avant-garde littéraire. Ces pantouraniens ne sont pas uniquement fiers des héros de l'Islam et du turquisme, mais de leurs ancêtres païens comme les Scythes, Attila et les Huns, Tchingiz Khân et les Mongols, Kubilaï Khân, le conquérant mongol de la Chine.

Lorsqu'en 1917 la Russie sembla s'effondrer et que Constantinople cessa d'être menaçé de ce côté-là, les armées turques avancèrent vers l'Est et vers le Caucase, et le rêve des Pantouraniens commença à prendre forme. Mais l'effondrement du front turc dans le sud, puis celui des pays centraux, mit fin à ce rêve très rapidement. La tentative faite dès 1914 sous l'influence allemande de soulever en faveur de la Turquie le monde musulman tout entier en déclarant la « guerre sainte » (*djihâd*), ce qui eût profité aux alliés des Turcs, n'eut aucun succès. Le clergé musulman ne publia guère cet appel dans les pays anglais, français ou italiens. Le panislamisme est apparu comme une parole morte qui pouvait provoquer des sympathies pour le califat menaçé, mais non pas une action d'aide efficace. Le traité de Sèvres (automne 1920) aurait ramené la Turquie à ses possessions de 1360 à peu près, c'est-à-dire à la seule Anatolie, et en aurait fait un organisme mutilé incapable de mouvement et de vie, livré à l'exploitation économique des puissances occidentales, et à leur protectorat. Alors surgit l'énergique *Mustafa Kemâl*,

qui désavoua rudement la ratification du traité de Sèvres accepté par le faible gouvernement de Constantinople, recruta et arma, avec des secours russes, une armée en Anatolie, attaqua les Français en Cilicie, traita avec les Arabes en faisant appel au sentiment de l'unité musulmane. Après la débâcle de l'armée blanche de Wrangel dans la Russie du sud, à la fin de 1920, le chemin direct de l'Anatolie aux bolcheviks était ouvert et Mustafa Kemâl reprit les relations pantouraniennes avec les Tatares et les Turcomans. L'occupation de Constantinople par les Alliés n'eut pas de succès. C'est pour cette raison qu'ils acceptèrent l'offre grecque de forcer par les armes les Turcs d'Anatolie à reconnaître le traité de Sèvres. Sous le gouvernement de Vénizelos et du roi Constantin rentré en Grèce, les Grecs attaquèrent l'Asie mineure avec des secours anglais. Mustafa Kemâl se retira dans l'intérieur de l'Anatolie, prit une année entière pour organiser son armée, puis en été 1922 fit une contre-attaque et défit les Grecs dans une bataille décisive. Tout l'ouest de l'Anatolie retomba en peu de semaines aux mains des Turcs, et à cette occasion Smyrne fut détruite par les flammes.

Entre temps s'était réunie à Angora, en janvier 1920, la « grande assemblée nationale » et c'est Angora, située au cœur de l'Anatolie, loin des menaces d'une attaque européenne, qui fut choisie pour capitale nouvelle. L'assemblée nationale, en novembre 1922, destitua le sultan Mehmed VI, qui avait pactisé avec les alliés, nomma 'Abd ul-Medjid II calife à pouvoir uniquement spirituel, et, le 24 juillet 1923, ratifia le traité de paix de Lausanne difficilement obtenu, par lequel le traité de Sèvres était annulé. L'indépendance de fait fut rendue à la Turquie (1). Le 29 octobre 1923, la grande assemblée nationale décréta l'abolition du califat, la déchéance de la dynastie d''Osman, et l'institution de la république turque. Il va de soi que Mustafa Kemâl en fut élu président. Ainsi s'accomplit cette chose incroyable, que dix ans auparavant personne n'aurait jugée possible : la Turquie nouvelle rejeta

(1) La Turquie nouvelle avait alors environ 12 millions d'habitants, dont 10 millions Musulmans. Le nombre des Chrétiens, à cause de l'émigration, s'est amoindri depuis.

le califat que Sélim Ier s'était fait remettre, d'après une tradition, quatre siècles plus tôt par le dernier des 'Abassides. Elle craignait que 'Abd ul-Medjid et sa famille n'ambitionnassent une influence temporelle et ne fussent ainsi un péril pour ce petit État reconstruit au-dessus d'un monde de ruines.

Elle n'eut point d'égards pour les sentiments du monde islamique sunnite, dont les sympathies avaient toujours été grandes pour le Calife de Constantinople. Car après la guerre les musulmans de l'Inde par exemple n'avaient pas cessé de protester contre le traitement infligé à la Turquie par les Alliés, surtout par les Anglais ; et d'autre part les Indiens avaient fondé pendant la guerre gréco-turque des organisations de secours qui avaient recueilli des sommes importantes. Au total, cette action de l'assemblée nationale turque est le signe que les milieux supérieurs de la Turquie nouvelle subissent l'influence européenne et surtout celle de l'athéisme. Il est remarquable que les classes de culture européenne dans beaucoup de pays musulmans ont approuvé cette action des chefs turcs, alors que les orthodoxes, surtout le clergé, protestent naturellement contre l'abolition du califat. Le calife banni, qui vit en Suisse, reçoit des secours d'argent indien. En 1925, un juge religieux *(qâdî)* d'Égypte, membre de la mosquée d'Azhar au Caire, l'université musulmane la plus importante, a fait paraître un écrit, dans lequel il tâche de démontrer que le califat n'est pas une partie essentielle de l'Islam. Il a été par la suite relevé de ses fonctions de professeur et de juge par le conseil supérieur de cette université.

Mustafa Kemâl et le gouvernement de la jeune République turque ont poursuivi pendant les deux dernières années, avec une suite très grande et sans égard aucun, la nationalisation et la modernisation de la Turquie. L'échange, conforme aux traités, des populations chrétiennes et musulmanes entre pays turcs et grecs a souvent été pratiqué avec une rigueur brutale, pour faire de l'Anatolie un pays habité uniquement par des Turcs et des musulmans. Même le titre d'*efendi* a été écarté comme étant un mot d'origine grecque ! Les incursions dans la vie privée sont nombreuses et souvent vexatoires : interdiction de l'alcool, obligation du mariage pour les célibataires, pour accroître la population de l'Asie mineure

décimée par la guerre et la famine, arrêtés concernant les vêtements qui ne permettent qu'au clergé de porter le vieux costume turc avec le turban. A la fin de 1925, le port de la coiffure nationale, du fez rouge, a été interdit sous peine de mort et le chapeau occidental imposé (1); le calendrier musulman vient d'être abandonné et remplacé par le calendrier grégorien. Les voiles des femmes tombaient déjà en Turquie dès 1910; maintenant la séparation des femmes d'avec les hommes vient d'être définitivement supprimée. Le jour de l'anniversaire de la République turque, en octobre 1925, on a vu pour la première fois des dames turques musulmanes danser en public avec des hommes. L'octroi du droit d'élection aux femmes est imminent. Depuis 1925, une commission d'études est au travail pour élaborer un code civil suivant le modèle suisse. Ainsi seront écartées des dispositions importantes du droit musulman sur le mariage, le divorce, l'héritage etc, et le vieux droit *chari'a* (chériat), qui comprend la polygamie, sera aboli.

Comme cette législation avait été jusqu'ici partie intégrante de la religion musulmane, la signification de principe de sa suppression est claire. Mustafa Kemâl dans ses discours à insisté continuellement sur ce fait que la Turquie ne pourra pas conserver longtemps son indépendance nationale, si elle ne suit pas à tous égards l'Europe et l'Amérique sur le chemin du progrès. Il s'applique donc à organiser logiquement le régime scolaire, à développer l'armée et l'industrie qui est encore à ses débuts. Des résistances de vieux-croyants ou d'éléments conservateurs se font sentir çà et là, mais sont réprimées avec la plus grande énergie. Ainsi la révolte des Kurdes, à la frontière sud-est de la République turque au début de 1925 a été sévèrement brisée dans le sang; les chefs ont été exécutés en masse. Un coup dur pour la jeune république fut récemment, en décembre 1925, la reconnaissance au royaume de l'Irâq (Mésopotamie), par la Société des Nations, du territoire de Môssoul avec ses sources de pétrole, question débattue depuis le

(1) Remarquons qu'aujourd'hui encore dans l'Afrique du nord et en Syrie c'est une malédiction courante des Musulmans que de dire « Que Dieu te coiffe d'un chapeau » (c'est à dire qu'il fasse de toi un mécréant)!

traité de Lausanne ; l'Irâq est sous mandat britannique et soumis à l'influence britannique. La réponse à cet arrêt a été un traité défensif de la Turquie avec la Russie bolchéviste, du 16 décembre 1925, un éloignement net de la Société des Nations que la Turquie veut défier en compagnie de la Russie. La portée de cette décision dépendra des forces réelles militaires et économiques des parties adverses.

Le troisième état musulman indépendant est la *Perse* (1), qui porte maintenant avec orgueil le nom ancien d'Iran. L'état national perse, avec à sa base la religion d'état de l'Islam chiite, s'est développé peu à peu. En 1908, la révolution a éclaté en Perse comme en Turquie, à la fois pour des raisons nationales extérieures et politiques intérieures, ici comme là. Elle n'a pas été simplement une réaction contre le despotisme du chah Kadjar Mohammed 'Ali, mais une explosion de patriotisme iranien contre l'accord conclu en 1907 entre l'Angleterre et la Russie, par lequel la Perse s'est vue partagée par ces deux pays en deux sphères d'intérêt. Le chah, qui avait annulé la constitution donnée par son grand'père Muzaffer ed-Dîn, a été déclaré déchu en 1909, et son jeune fils Ahmed désigné pour son successeur. Mais le jeune libéralisme perse avait à compter encore avec les interventions des deux puissances occidentales, sous l'influence desquelles le parlement fut suspendu et de nombreux patriotes chassés ou exécutés.

Lors de l'entrée en guerre de la Turquie, à la fin de 1914, les Perses espéraient aussi pouvoir achever leur renaissance nationale, mais des troupes d'occupation russes et anglaises importantes les en empêchèrent. Après la débacle russe de 1917, les troupes moscovites quittèrent le plus rapidement possible la Perse du nord, mais des soldats anglais les remplacèrent. Sous leur pression, le gouvernement perse en 1919 signa un traité qui reconnaissait à l'Angleterre une sorte de protectorat sur la Perse et lui faisait d'immenses concessions au point de vue économique. En même temps, l'Angleterre envoyait des missions militaires à Bakou et dans le Nord-

(1) 9 millions et demi d'habitants environ, dont 7 millions sont Musulmans chiites.

Ouest de la Perse. Ce traité provoqua la plus vive indignation dans le peuple perse, et le sentiment national des masses s'enflamma de nouveau, d'autant plus que l'Angleterre occupait et exploitait grâce aux concessions la partie de la Perse économiquement la plus importante, les champs de pétrole du Sud. Cette situation fut aussitôt mise à profit par le gouvernement bolchéviste russe qui renonça à tous les avantages obtenus de la Perse par le gouvernement tsariste et se montra l'ami de la Perse en venant à son secours contre l'impérialisme des puissances occidentales et surtout de l'Angleterre.

La Russie et la Perse étaient encore séparées par la République tatare-islamique d'Azerbaïdjân née au début de 1918, qui comprenait la partie est de la Transcaucasie russe, et qui, en juillet 1918, avait occupé la ville importante, pétrolifère et industrielle, de Bakou et en avait fait sa capitale. Mais ce nouvel État bientôt entra en guerre avec l'État voisin de l'ouest, la république chrétienne du Caucase, la Géorgie. Ainsi la Russie, après sa victoire sur l'armée blanche de Denikine en avril 1920, put sans peine récupérer Bakou et l'Azerbaïdjân, et peu après faire de la Géorgie une république soviétique. En vain les Anglais cherchèrent-ils à organiser la résistance à Bakou. Les Russes débarquèrent même des troupes sur la côte Sud de la Mer Caspienne, sur le sol perse, et le gouvernement des soviets convoqua en septembre 1920 un « congrès des peuples de l'Orient » à Bakou. Mais lorsque les Bolchévistes y mirent en première ligne leur programme de lutte contre le capitalisme, ils trouvèrent peu d'enthousiasme parmi les représentants des peuples musulmans, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de grands propriétaires. Les musulmans voulaient bien accepter les secours russes contre les puissances occidentales. Mais ils ne comprenaient pas la lutte des classes. Pourtant au début de 1921 un représentant officiel du gouvernement des Soviets fut reçu à Téhéran.

A ce moment-là surgit en Perse un homme énergique d'origine humble, du nom de *Rizâ Khân*, qui avait été jusqu'à la guerre, simple gendarme dans un régiment de cosaques persans, puis s'était élevé au rang de colonel. Il devint ministre de la guerre, renversa le gouvernement en 1922 et prit la présidence du

conseil. Mais lorsqu'il voulut établir la République en Perse, il rencontra la résistance du clergé. Il était populaire et le devint plus encore parce qu'il réussit, grâce à des mesures énergiques, à mettre fin à la corruption des fonctionnaires, au banditisme des grands chemins et à d'autres dérèglements, qui mettaient en péril l'existence de l'État persan. Il était ami des Russes, et sans doute influencé par les bolchévistes dans ses tendances républicaines, mais toujours regardé par eux avec défiance. Dans les derniers temps il paraît avoir incliné davantage du côté des Anglais. En novembre 1925, le parlement perse décida de déclarer déchu le jeune chah Ahmed résidant à l'étranger depuis des années ainsi que la dynastie des Kadjars, « parce qu'elle n'avait pas su garantir la Perse contre les ennemis extérieurs et intérieurs ». En décembre, Riza Khân, à qui on avait donné le surnom de *Pehlewi* (« l'honorable, le digne ») fut nommé chah, couronné solennellement, et son gouvernement a été reconnu par la plupart des puissances occidentales. Le vieux légitimisme, qui a fait des Persans au VIII[e] siècle, des partisans des Abbassides, s'est-il montré dans le choix du roi ? Y eut-il, par derrière des influences anglaises tendant à dresser une barrière contre l'action des Russes ? On ne peut pas encore le dire avec exactitude. Il faut remarquer qu'en Perse aussi le nationalisme s'est acheminé dans des voies racistes. Les Persans de nos jours ne sont plus fiers de leur passé musulman, mais avant tout de leurs ancêtres païens, les Achéménides, les Parthes et les Sassanides, et des héros légendaires Rustem et Isfendiyâr chantés par Firdousi. Pour marquer extérieurement cet esprit nouveau, un *Gebr* (1) éminent de Jezd avait pris place parmi les ministres perses lors du couronnement du nouveau chah.

Le quatrième et dernier état musulman encore indépendant est l'*Afghanistan*. Par sa position, ce pays a été pendant les dernières décades un état-tampon entre la Russie avançant du côté septentrional et le royaume colonial anglais de l'Inde. Il

(1) Les *Gebr* sont, de même que les Parsis de l'Inde, les survivants des partisans de la vieille religion perse de Zoroastre, appelés adorateurs du feu. Les Persans musulmans les avaient jusqu'ici profondément détestés.

alliés, en partie sous des influences pantouraniennes venues de Constantinople. Mais pratiquement ces influences n'ont pas eu de suite, et sur la terre russe la déclaration de la « guerre sainte » en 1915 n'a pas eu non plus d'effet.

Lorsqu'éclata la révolutionrusse de novembre 1917, les bolchévistes décrétèrent que les Musulmans de l'ancien royaume tsariste étaient libres et maîtres de leur destinée. Par suite se formèrent des états musulmans en grand nombre, trente-deux en tout, avec des chefs indigènes ou sous des gouvernements républicains. Mais dans les années qui suivirent, les bolchévistes firent susciter dans tous ces petits états par leurs agents et leurs partisans des révoltes communistes, qui, jusqu'en 1921, ont conduit à l'effondrement de tous ces gouvernements et à la formation de républiques soviétiques confédérées avec Moscou ou alliées avec elle. A la fin de 1923, il y avait ainsi constituées : la république de Crimée, celle des Tatares sur le Volga moyen (Kazan), celles de Kirghizistan, de Bachkirie, de Ciscaucasie, de Géorgie (avec 15 0/0 seulement de Musulmans), d'Arménie, d'Azerbaïdjân, de Turkestan, de Khârezm, de Khîva, de Bokhâra et la Mongolie Septentrionale que se disputent la Russie et la Chine. Le Turkestan a été depuis divisé en plusieurs petites républiques soviétiques comprenant chacune des races aussi homogènes que possible (*le Turkménistan, l'Uzbékistan, le Tadjikistan, etc*), dans les soviets desquels les communistes russes ont la majorité. On y laisse aux Musulmans une grande liberté religieuse. Le nombre des habitants de la Russie et des républiques soviétiques soumises à son influence ayant été réduit par la guerre, la famine et les pertes de territoires de 180 millions à 135 millions, les 19 millions et demi de Musulmans représentent à l'heure actuelle presque 16 0/0 de la population tout entière.

Bien que le gouvernement soviétique ait été d'abord favorable à l'Islam et bien qu'aujourd'hui encore il n'entrave pas l'exercice libre de la religion musulmane, il poursuit actuellement dans les régions islamiques une politique intérieure tendant à dissoudre les congrégations qui inclinent au fanatisme, à combattre le pantouranisme, a morceler naturellement la grande propriété pour la répartir entre les petits propriétaires. A l'extérieur, sa politique a été fixée pour la

première fois par le congrès des peuples orientaux convoqué à Bakou par le gouvernement soviétique en septembre 1920 : « Libérer les peuples orientaux et surtout les musulmans de l'exploitation capitaliste et coloniale par l'Europe occidentale. » Cette politique avait déjà été définie par Lénine en 1919 dans un manifeste aux Turcs : « Musulmans du monde entier, victimes des capitalistes, éveillez-vous ! La Russie a abandonné la politique pernicieuse du tsar à votre égard et elle vous offre de vous débarrasser de la tyrannie anglaise. » A cela l'ambassadeur afghan à Moscou, qui certes était fortement influencé par le gouvernement soviétique, répondit dans une interview d'une remarquable franchise : « Je ne suis ni communiste ni socialiste, mais mon programme politique a pour but d'expulser les Anglais de l'Asie. Je suis l'ennemi irréconciliable du capitalisme européen en Asie, dont les Anglais sont les principaux représentants. Sur ce point je suis d'accord avec les communistes et à cet égard nous sommes vos alliés naturels. » Déjà, lors du congrès de Bakou, le gouvernement soviétique s'était arrangé pour que 1300 sur 1900 des délégués fussent des communistes, mais le succès des bolchévistes parmi les peuples musulmans n'a été que passager. Leur hostilité à l'égard des religions, leur lutte contre les congrégations musulmanes et le vieux droit musulman (le chériat) a éloigné d'eux les fidèles. Dès la fin de 1922, le gouvernement soviétique a fait passer une circulaire à ses agents dans l'Inde qui constate « que les Hindous ne sont pas encore mûrs pour le communisme ». La création d'Etats nationaux musulmans nouveaux et forts, la Turquie, la Perse et l'Afghanistan, est une véritable digue contre la poussée du bolchévisme parmi les peuples de l'Islam. Mon avis personnel est que la possibilité d'une victoire du bolchévisme n'existe que dans ceux des pays musulmans où le désordre et la durée des guerres ont appauvri de larges couches sociales.

Dans l'*Inde Orientale britannique* vivent, au milieu de 320 millions d'habitants, environ 69 millions de musulmans, qui constituent donc les 21 °/₀ de la population. (1)

(1) Dans les provinces du nord-ouest, les Musulmans forment la grande majorité de la population, jusqu'à 93 °/₀ ; dans le Kachmire et le Bengale, ils sont de 50 à 55 °/₀ et plus.

Ils habitent surtout le nord de l'Inde. Parmi eux se trouvent 5 millions environ de Chiites. Il faut mentionner aussi les 3 millions de Sikhs, secte fondée vers 1500 par Nânak (mort en 1539), qui prétend représenter un Hindouisme amélioré par des conceptions islamiques.

Les Empereurs Mogols à partir de 1764 environ n'ont plus eu qu'un gouvernement d'apparence, étant devenus des vassaux de la compagnie indo-britannique et recevant d'elle des subventions. En 1835, la langue persane, jusque-là officielle et langue de cour, à été supprimée, et en 1857, après la révolte des Cipayes, le dernier empereur Mogol, Bahâdor Châh, a été chassé du gouvernement par les Anglais et exilé à Rangoun en Birmanie. Depuis lors, la politique anglaise a consisté à exploiter pour son profit les querelles entre Musulmans et Hindous.

Dans l'Inde aussi, l'influence occidentale s'est exercée sur l'Islam de manière évidente, et cela dès le milieu du XIXe siècle grâce aux écoles anglaises. En 1866, un musulman libéral, Sir Sayyid Ahmed Khân (mort en 1890), originaire de Delhi, a fondé une *British Indian Association* et, en 1875, l'université musulmane d'Aligarh dans l'Inde du nord, où les élèves recevaient une éducation anglaise moderne, mais où on leur enseignait la religion musulmane. Les tendances d'Ahmed et de ses successeurs, de Sayyid Amir 'Ali par exemple, sont libérales et nationalistes. A partir de 1885, plusieurs grandes sociétés religieuses ont été fondées dans l'Inde, pour aménager des écoles et des collèges; elles adoptent un point de vue plus orthodoxe et tiennent des congrès annuels. Mirza Gholâm Ahmed Qâdyâni (1838-1908) a été le représentant d'une troisième tendance ; il s'est montré à partir de 1879 comme une espèce de messie et de mahdi en même temps, mais plus tard il s'est attribué aussi les qualités de l'*avatar* indien. Il expliquait que toutes les religions expriment les mêmes vérités fondamentales, mais de manière différente. Il faut donc le compter au nombre des panthéistes soufis. Sa secte, celle des Ahmadiya, vit surtout dans le Pendjâb. Dans cette région de l'Inde, le fanatisme musulman, entretenu par le voisinage de l'Afghanistan et même parfois par des influences wahhabites, a toujours été très fort. C'est là qu'éclatèrent en 1905 et en 1907 des révoltes vite réprimées contre la domination anglaise.

En général, les Anglais ont réussi à mettre à profit les rivalités politiques des Hindous brahmanistes et des Musulmans. Au commencement du XIXe siècle, fut fondée la *All India Moslem League*, qui avait pour but de réunir tous les Musulmans de l'Inde pour défendre leurs intérêts contre la force grandissante des influences hindoues. Mais entre temps le mouvement nationaliste des Hindous contre la domination coloniale britannique s'était mis en marche, soutenu par l'élite orthodoxe des Brahmanistes, comme par des intellectuels de culture occidentale, dont le chef le plus éminent a été Tilak. Il s'est manifesté de 1905 à 1909 par des révoltes et des meurtres politiques, à quoi ripostèrent naturellement des mesures sévères du gouvernement « impérial ». Depuis 1911, les Musulmans se sont joints en nombre toujours grandissant à ce mouvement nationaliste indien.

Comme les Musulmans de l'Inde étaient très attachés au sultan de Constantinople comme au chef de l'Islam sunnite et qu'ils avaient prêté une oreille favorable à la propagande panislamique, le gouvernement indo-britannique de 1914 s'attendait à une révolte des Musulmans indiens lorsque la Turquie entra en guerre. Il n'en fut rien. Même dans l'Inde la proclamation de la « guerre sainte » resta inefficace. Des troupes indiennes, parmi lesquelles des Musulmans et des Sikhs, se sont bravement battues pendant la guerre, sur tous les fronts, pour la Grande-Bretagne. Déjà avant la guerre, des groupes étendus de Musulmans indiens, qui propageaient les idées du panislamisme et du califat, avaient eu des relations avec les Jeunes-Turcs. Leurs chefs, les frères Mohammed et Chaoukat'Ali, ont été internés pour cette raison pendant toute la durée de la guerre.

Après la guerre, le traitement infligé à la Turquie par les Alliés a poussé les Musulmans indiens dans les bras du mouvement nationaliste de nouveau renaissant. En 1919, des révoltes nombreuses éclatèrent, dont l'une, celle d'Amritsar (dans le Pendjab), ville habitée surtout par des Sikhs et des Musulmans, a conduit à un massacre des révoltés par les troupes anglo-indiennes. Depuis lors, les Musulmans se sont rangés pour la grande majorité aux côtés du nationalisme indien. Par la décision de leur congrès du 1er sep-

tembre 1918, ils ont demandé l'autonomie (*swarâdj*) dans un délai de quinze ans au plus. D'autres formes du nationalisme, par exemple le « *non cooperation movement* » de Ghandi, c'est-à-dire le boycottage de toutes les mesures gouvernementales anglaises, des élections, etc., trouvent l'appui moral des Musulmans. Dans les couches inférieures du peuple, la vieille haine entre Musulmans et Hindous éclate fréquemment encore sous forme de rixes sanglantes.

Dans l'Inde aussi, des tendances plus modernes se font sentir dans l'Islam. La *parda*, le rideau qui sépare la femme du monde des hommes, commence à se lever, et tombera un jour avec la culture croissante des femmes. L'éducation de la femme, tous les Musulmans cultivés l'ont reconnu, est la condition nécessaire au progrès de l'Islam avancé. Les mouvements de boycottage qui dans ces dernières années se sont fait jour contre le commerce anglais aux Indes et l'essor remarquable des industries nationales sont un phénomène d'importance. Ce dernier mouvement peut conduire un jour à l'industrialisation des grandes villes et à la création d'un prolétariat qui offrira à la propagande bolchéviste un champ meilleur que la population agricole encore dominante aujourd'hui.

Dans la *Malaisie Néerlandaise* vivent environ 43 millions de Musulmans sur 50 millions environ d'habitants (83 %), formant l'assemblage le plus compact de Musulmans sur la terre. Ce sont des sunnites chaféïtes guidés, au point de vue religieux, par des Arabes de l'Arabie même. Ils font des pèlerinages fréquents à La Mecque, et reviennent souvent fanatisés de la visite des lieux saints. Dans les derniers temps, le mouvement wahhabite a fait parmi eux quelques progrès. On a pu constater parfois aussi des tendances panislamiques tournées vers Constantinople. Mais la politique prudente et accueillante du gouvernement néerlandais, conseillé par l'éminent islamisant Snouck Hurgronje, a réussi jusqu'ici à éviter un renforcement du nationalisme islamique militant.

Dans la *République Chinoise*, les Musulmans, d'après des évaluations très incertaines, sont une infime minorité, 6 millions sur 314 millions d'habitants (1,9 %) ; ils habitent surtout les provinces de l'ouest. On les appelle les *Hui-Hui* (ou bien les *Hoeï-Hoeï*) ; ils

sont travailleurs et énergiques. Au cours des temps, ils se sont parfois soulevés contre le gouvernement chinois, mais ces révoltes ont toujours été réprimées dans le sang. Le sultan ʻAbd ul-Hâmid vers 1907 a énergiquement poussé auprès d'eux la propagande panislamique. Ils ont été travaillés plus récemment dans le sens pantouranien par les Jeunes-Turcs, dans le sens communiste par les bolchévistes. Dans quelle mesure ces influences se sont manifestées, l'anarchie indicible qui règne actuellement dans l'Empire du milieu ne permet pas de s'en rendre compte.

Nous avons déjà parlé des territoires détachés de l'ancien empire turc et mis sous mandat.

La *Mésopotamie (ʻIrâq)*, sur près de 3 millions d'habitants, comprend 2,7 millions de Musulmans. Pendant la grande guerre, la plus grande partie en a été occupée par les Anglais. En juillet 1920, en liaison avec le mouvement arabe pour l'indépendance, une révolte éclata contre la puissance d'occupation, lorsque les Anglais firent connaître leur dessein de rattacher l'Irâq à l'Inde. Après cela, les Anglais en 1921 ont fait du pays un royaume pour le Hâchimite Faïsal chassé de Damas, et en 1922 ils ont conclu avec lui un traité d'amitié. Faïsal règne donc sur l'ancienne ville du califat, Baghdad, sous la protection de l'Angleterre. Cette protection est indispensable à l'heure actuelle, parce qu'un péril menace du côté des Turcs, furieux de la reconnaissance de Môssoul à la Mésopotamie, un autre du côté des Wahhabites. La Société des Nations elle-même a mis à l'attribution de Môssoul la condition que l'Angleterre devait, pendant 25 années encore, exercer son mandat sur l'Irâq.

En *Palestine*, sur 800 000 habitants, il y a environ 600 000 Musulmans, 125 000 Israëlites, 75 000 Chrétiens. Après que l'Angleterre, par la déclaration de Balfour, eut consenti à créer en Palestine un foyer national juif, une forte immigration de Juifs s'est produite. Grâce au sionisme a eu lieu une acquisition de terrains et une grande activité commerciale et agricole. Par là, le mouvement national arabe, englobant les Musulmans et les Chrétiens, a été fortement attisé. Il est en même temps antisioniste et antianglais. Jusqu'ici la puissance mandataire a suivi le principe de louvoyer entre les partis.

La *Transjordanie,* à l'est de la Palestine, est habitée surtout par des tribus musulmanes de Bédouins nomades ; elle est depuis 1920 une principauté sous mandat britannique. Le prince régnant *(amir)* est 'Abdallah, le deuxième fils de l'ex-roi du Hidjâz, Husaîn. Il reçoit une subvention anglaise annuelle, son ministère est conseillé par un « adviser » anglais. Sans la protection de l'Angleterre, dès 1924, la Transjordanie aurait été conquise par Ibn Sa'oud, l'irréconciliable ennemi des Hâchimites, et par ses Wahhabites guerriers, et elle aurait été incorporée à leur nouveau royaume arabe. Provisoirement elle est protégée par le traité de Hadda, dont nous avons parlé.

La *Syrie* a une population en majorité musulmane ; ses frontières actuelles comprennent 2 millions de Musulmans sur 2,6 millions d'habitants, contre 500 000 Chrétiens. Dans le Mont Liban, les Chrétiens toutefois forment les 52 0/0 de la population. En 1860, eut lieu une persécution sanglante des Chrétiens par les Druses musulmans des montagnes, du voisinage du Liban et du Haurân (Djebel Druse). Comme le gouvernement turc n'intervenait pas énergiquement, la France en tant que vieille puissance protectrice des chrétiens de Turquie envoya un corps d'expédition et rétablit l'ordre. De là date l'influence dominante de la France en Syrie. Par le statut du 9 juin 1861, le Liban, jusqu'en 1914, a été administré par un vassal chrétien de la Porte, sous la surveillance des grandes puissances. Depuis 1860 s'est ainsi développé dans toute la Syrie un nationalisme arabe lentement grandissant, tourné essentiellement vers La Mecque et tendant à se débarraser de la domination turque. Après chaque défaite de la Turquie, par exemple après la guerre russo-turque de 1877-78, ce mouvement panarabe a levé la tête. Mais le prudent 'Abd-ul-Hamîd a toujours su calmer les esprits, en inclinant au panislamisme et en honorant les notables syriens.

En 1895, les Syriens ont créé à Paris le Comité National Arabe, auquel se joignirent aussi des Arabes du Hidjâz. Ce comité a travaillé fortement, mais en secret, les territoires arabes de Turquie, et contribué grandement à faire éclater la révolte de 1905 en Arabie. Le livre du Syrien Neguib 'Azoury, *Le réveil de la Nation Arabe* (Paris, 1905), qui interprétait les désirs de liberté et d'indépendance

des Arabes, a trouvé un écho très grand dans l'Europe occidentale. Nous avons mentionné plus haut déjà qu'après la chute de 'Abd ul-Hamid en 1908 les Syriens ont opposé à l' « ottomanisme » et au « pantouranisme » des Jeunes Turcs un « panarabisme », qui avait pour but d'unir tous les pays parlant l'arabe depuis le Maroc jusqu'au Golfe Persique. En 1913, un congrès national arabe eut lieu à Paris, et, après qu'eût éclatée la guerre mondiale les Syriens ont profité de toutes les occasions pour se soulever contre les Turcs. Mais le commandant en chef Djemal Pacha sévit contre eux avec une cruelle sévérité. A mesure que grandissaient les succès des Anglais en Mésopotamie et en Palestine, les secours militaires des Arabes eurent de l'importance et contribuèrent fortement à la défaite des Turcs.

Lorsqu'après la guerre on connut l'accord Sykes-Picot, une violente polémique éclata en Europe entre les Anglais, qui tenaient encore la Syrie occupée, et les Français à tendances impérialistes. Par ailleurs, le plus violent mécontentement se manifesta parmi les Syriens au sujet du partage des territoires arabes, malgré les promesses d'indépendance faites par les Alliés pendant la guerre. En mars 1920, un congrès pansyrien se réunit à Damas, proclama la Syrie état indépendant et choisit pour roi Faïsal, le troisième fils de Husaïn, roi du Hidjâz. Dans la région côtière de la Syrie occupée par les Français et dans la Palestine éclatèrent des soulèvements à tendance xénophobe. Par la suite le général Gouraud occupa Damas en 1920, destitua Faïsal et établit le mandat français confirmé par la décision de la Société des Nations du 24 juillet 1922. Depuis le calme n'a plus été rétabli. Tous les Syriens, Musulmans comme Chrétiens, se révoltent contre la tutelle de l'Europe et exigent impétueusement que le mandat français prenne fin et que l'entière indépendance soit donnée à l'État syrien. Dans l'été de 1925, l'attitude maladroite d'un gouverneur français du Liban a donné lieu à la révolte des Druses, au bombardement de Damas et à des luttes prolongées. Il faut remarquer qu'à cette occasion les Maronites du Liban ont oublié leurs vieilles haines contre les Druses et qu'ils ont assisté à leur révolte en gardant au moins une neutralité bienveillante.

L'Égypte (1) a toujours eu dans l'Islam une importance spéciale, grâce à sa situation centrale, au voisinage des lieux saints, à la grande université, la mosquée d'Azhar, au Caire. Depuis que Sélim 1er l'eût conquise (en 1517), elle resta une province turque et durement souffrit sous l'administration mauvaise du pacha *(wali)* envoyé de Constantinople et des 24 beys mamelouks, des Turcs eux aussi, restés dans le pays comme survivants des dernières dynasties. Lorsque Bonaparte en 1798 au cours de son expédition aventureuse en Égypte battit les Mamelouks, il promit aux Égyptiens de les délivrer de l'oppression des Turcs et des beys. Mais les sentiments religieux des musulmans étaient bien plus forts que leur désir d'un gouvernement juste. Les révoltes du peuple contre les Français, au Caire et dans l'Égypte du Nord et du Sud, ne laissaient aucun doute sur ce fait que les musulmans égyptiens ne voulaient pas êtres gouvernés par des infidèles. La conduite religieuse de ces soulèvements avait été aux mains des professeurs *('uléma)* de la mosquée d'Azhar. A partir de 1805, le chef albanais *Mehmed 'Ali* commença à se distinguer : il s'éleva au rang de vice-roi, se défit des Mamelouks en 1811 et réforma l'Égypte avec l'aide d'Européens, de Français surtout. Il posa les fondements de la prospérité actuelle d'un pays qui vers 1800 était dépeuplé et miséreux, en créant des industries, en favorisant l'agriculture, en faisant cultiver le coton etc. A l'extérieur, il fit la guerre au sultan lui-même et se rendit maitre de la Syrie et de la Palestine, de sorte qu'en 1840 les puissances européennes durent intervenir en faveur du sultan pour mettre fin au péril qu'encourait Constantinople de par les menaces de ce vassal insubordonné. A sa mort, en 1848, 'Ali laissa un pays en plein développement, et sa dynastie règne aujourd'hui encore.

Son petit fils *Isma'il Pacha*, qui prit le titre de *Khédive* (qui veut dire prince en persan) endetta l'Égypte par ses dépenses excessives, de sorte qu'en 1876 les grandes puissances européennes y ont établi un contrôle financier. Contre cette tutelle de l'Europe, qui eut pour conséquence de fortes impositions, un premier mouvement national

(1) 14 millions d'habitants environ, dont 13 millions Musulmans, 800 000 Coptes (Chrétiens).

égyptien éclata en 1881 sous le commandement d'*'Arabi Pacha*, avec pour mot d'ordre : « L'Égypte aux Égyptiens ». Il aboutit au soulèvement d'Alexandrie de 1882, suivi de l'occupation du pays par les Anglais, contre laquelle les Égyptiens n'ont jamais cessé de protester. Dans leur résistance contre le mandat que les Anglais s'étaient donné eux-mêmes, les Égyptiens ont été soutenus, non officiellement il est vrai, par les Français.

Cet appui cessa en avril 1904, l'Entente Cordiale une fois conclue, et c'est alors que commença un nouveau mouvement égyptien national conduit par le jeune et ardent *Mustafa Kâmil Pacha*. Après sa mort prématurée (1908), le mouvement, qui était avant tout musulman et ressemblait au panislamisme propagé par le suzerain nominal de l'Égypte, 'Abd ul Hamid, n'eut plus de chef remarquable. Ceux qui n'étaient pas encore convaincus de l'éveil nouveau du mouvement national égyptien, purent s'en convaincre au cours de l'enterrement de Moustafa Kâmil au Caire. Des centaines de milliers d'hommes bordaient silencieusement la route très longue jusqu'au cimetière, des dizaines de milliers se poussaient pour porter le cercueil pendant quelques instants, suivant la coutume musulmane, ou pour toucher de leur turban, en sanglotant, le drap qui recouvrait le cercueil. Ce fut le plus saisissant spectacle d'un mouvement populaire grand et profond, que beaucoup d'Européens tenaient alors encore pour artificiel et éphémère. Jusqu'à la guerre, une vive animosité divisa les Musulmans des Coptes chrétiens qu'ils accusaient de flatter la puissance occupante pour des raisons religieuses. En 1910, le président du conseil, un copte, Botros Ghâli Pacha, fut assassiné par un jeune fanatique musulman. Coptes et Musulmans en 1911 dans les congrès se parlaient en adversaires.

En novembre 1914, lorsque la Turquie entra dans la guerre aux côtés de l'Allemagne, le gouvernement britannique déclara déchu le Khédive Abbas II pour complicité avec l'ennemi. Le 14 décembre 1914, il mit l'Égypte sous le protectorat anglais, et en fit plus tard la base des opérations contre la Palestine et les Dardanelles. Sous la pression des troupes nombreuses qui dès lors occupaient l'Égypte continuellement, le pays resta calme. Mais le recrutement, d'abord volontaire puis obligatoire, d'ouvriers pour les

bataillons de l'armée britannique mécontenta les fellahs. Les Égyptiens vivant en exil dans l'Europe centrale ont sans cesse et violemment protesté contre le protectorat anglais. Deux jours après l'armistice, le 13 novembre 1918, une délégation égyptienne conduite par le vénéré Sa'd Zaghloul Pacha se présenta chez le Haut Commissaire britannique au Caire et lui demanda, en vertu du droit proclamé par Wilson de libre disposition d'eux-mêmes pour les petits peuples, de pouvoir aller à Londres et d'y présenter un programme pour l'indépendance de l'Égypte. Cette demande fut repoussée par le Foreign Office. Alors les Égyptiens formèrent la première délégation nationale, nommée *Wafd*, sous la présidence de Zaghloul Pacha. Elle comprenait aussi des Coptes. En mars 1919, Zaghloul et trois membres du Wafd furent arrêtés par les Anglais, comme fauteurs de troubles et déportés à Malte. Aussitôt un soulèvement éclata dans l'Égypte du Sud et dans certaines régions du Nord. Il fut réprimé dès le milieu d'avril 1919. Le nouveau Haut-Commissaire, le maréchal Lord Allenby, usa d'abord de plus de douceur, fit revenir Zaghloul de Malte, mais après quelque temps le fit déporter de nouveau à cause de ses agissements continus, d'abord aux îles Seychelles, puis à Gibraltar. A de nouveaux soulèvements nationalistes en mai 1920 et à des attentats continuels au moyen de bombes contre des sujets anglais, il répondit par une application rigoureuse de la loi martiale. Des notables musulmans et coptes furent condamnés à des peines rigoureuses et jetés en prison.

Finalement, le gouvernement britannique, sur la proposition de Lord Allenby, fit un essai pour se réconcilier les Égyptiens, en leur donnant, par une déclaration du 28 février 1922, l'indépendance nominale et en faisant de l'Égypte un royaume. Le sultan Fouâd, qui régnait depuis 1917 et qui était le fils cadet d'Isma'il Pacha, fut couronné roi. Cette déclaration de l'indépendance ne fit pas grande impression sur les nationalistes, car elle était liée à des clauses restrictives. Le gouvernement britannique se réservait le droit de discuter les quatre points suivants : 1) la sûreté du canal de Suez ; 2) la défense de l'Égypte contre des puissances étrangères et leur intervention ; 3) la protection des minorités et des intérêts des étrangers en Égypte ; 4) la possession du Soudan égyptien. Cela signifiait donc une con-

tinuation de l'occupation anglaise et une indépendance simplement nominale de l'Égypte. Les attentats nationalistes continuèrent jusqu'à ce que Lord Allenby se fût décidé à recommander à Londres la libération des prisonniers politiques, surtout de Zaghloul Pacha. En même temps, le roi Fouâd Ier, le 9 mars 1923, publia un décret prévoyant une constitution parlementaire et des élections générales. Ces élections eurent lieu en automne. En septembre le chef bien-aimé Zaghloul Pacha était rentré en Égypte au milieu d'un enthousiasme indescriptible de la population. Il forma un ministère avec les membres du Wafd, des hommes qui pour la plupart avaient souffert en prison pour leurs convictions politiques. Parmi eux plusieurs Coptes. Le ministre des Affaires Étrangères, le Copte Wâsif Ghâli Pacha était le fils de ce Botros Pacha qui en 1910 avait été assassiné par un nationaliste musulman. Les élections au Parlement donnèrent une majorité écrasante au parti nationaliste, près de 95 0/0. Ce Parlement fut inauguré le 15 mars 1924 et siégea jusqu'en été. En juillet, Zaghloul Pacha fit un voyage à Londres, pour traiter avec le ministère travailliste au pouvoir en Angleterre. Ces négociations échouèrent, parce que Zaghloul Pacha demandait en premier lieu l'évacuation de l'Égypte, sans condition, y compris la région de Suez et du Soudan, et n'offrait qu'un traité d'amitié et la neutralisation de la région du canal sous la garantie de la Société des Nations.

Pendant ce temps, l'agitation pour la libération du Soudan allait grandissante en Égypte, et gagna le Soudan lui-même. Le Soudan égyptien, avait été, depuis la révolte du Mahdi en 1884, sous la domination des Mahdistes ; reconquis par Lord Kitchener, de 1897 à 98, avec une armée composée d'Anglais et d'Égyptiens, il fut placé par un traité du 19 janvier 1899, sous une administration mixte anglo-égyptienne *(Condominium)*. Le gouverneur général, obligatoirement Anglais, était en même temps le chef *(sirdâr)* de l'armée anglaise et égyptienne en Égypte et au Soudan. Les Égyptiens considérèrent ce traité comme nul et non avenu, parce qu'il avait été signé par l'ancien Khédive Abbas II sous la pression de l'occupation britannique. Ils craignaient en outre que l'irrigation abondante du Soudan et la construction de barrages sur

le Nil Supérieur n'eussent pour conséquence un approvisionnement en eau moins considérable pour l'Égypte et ne nuisissent aux intérêts économiques les plus importants du pays. L'agitation très violente menée surtout parmi la jeunesse égyptienne eut pour suite l'assassinat du sirdâr anglais Stack Pacha en novembre 1924. Ce crime fut suivi aussitôt d'un ultimatum du Haut-Commissaire anglais, qui exigeait, en plus d'une indemnité, l'évacuation du Soudan par les troupes égyptiennes. Zaghloul Pacha démissionna, les Anglais éloignèrent par la force les troupes égyptiennes du Soudan, et, lorsque des élections nouvelles amenèrent de nouveau un parlement zaghlouliste, il fut encore dissous en mars 1925.

Depuis lors le pays se retrouve comme autrefois sous le poids de l'influence britannique, et les protestations de la population ne peuvent se manifester que par la presse. Comme on le voit, le patriotisme territorial, le nationalisme, a pris, en Égypte aussi, la place de l'idée d'union islamique et panislamique. Les Égyptiens, comme les Persans et les Turcs, ne sont plus fiers surtout de leurs héros arabes et musulmans comme 'Amrou, Saladin et Baïbars, mais de la puissance et de la haute civilisation du temps des pharaons païens. Les Coptes chrétiens aiment maintenant appeler leurs enfants Sésostris et Ramsès, les Musulmans s'intéressent plus que par le passé aux recherches des égyptologues, et la surveillance par l'État des fouilles dans les trésors de la tombe du pharaon Tout-Ankh-Amon à Thèbes a provoqué en 1924 un violent conflit entre M. Carter qui l'a découverte et le ministre du travail égyptien. Le spectateur impartial trouve regrettable qu'on inculque l'esprit politique aux tout jeunes écoliers; ceux-ci par exemple se sont mis en grève, parce que le ministère égyptien a reconnu à l'Italie la suzeraineté sur l'oasis libyenne de Djaghboub. L'hostilité violente des partis en Égypte est un autre inconvénient. Les Égyptiens ont trop tendance à s'accuser réciproquement de manquer de patriotisme, bien que, du roi au dernier des fellahs, il n'y ait plus aujourd'hui un seul Égyptien qui ne souhaite l'indépendance de son pays; les opinions ne diffèrent que sur les moyens d'atteindre ce but.

La *Libye* fut pendant les siècles derniers une assez pauvre province turque et l'un des derniers refuges de la traite des es-

claves, depuis que tous les pays avoisinants avaient été mis sous le contrôle européen. Par l'attaque italienne de 1911, ce dernier vilayet africain fut arraché à la Turquie et cédé à l'Italie par le traité d'Ouchy (18 octobre 1912). Depuis 1919, il est divisé en deux gouvernements : la Tripolitaine et la Cyrénaïque. La première compte 91 0/0, la dernière 99 0/0 de Musulmans, nomades pour moitié ; les Arabes et les Berbères y sont très mêlés. On sait que ces tribus guerrières ne se sont pas soumises à la domination coloniale italienne sans combats. Aujourd'hui encore se produisent des soulèvements de temps en temps, soutenus par le fanatisme religieux de Sénoussites, cette secte puritaine qui a toujours eu son siège dans les profondeurs de la Tripolitaine. Mais l'influence des Sénoussites s'étend sur toute l'Afrique du Nord où ils ont toujours été les défenseurs d'un panislamisme rigoureusement orthodoxe. D'ailleurs un décret royal italien du 25 octobre 1920 a créé un émirat des Senoussites, formé de quatre oasis avec 20.000 habitants, qui économiquement et politiquement dépend entièrement de la colonie libyenne.

Sous le terme de *Maghreb*, c'est-à-dire en arabe « l'Ouest », on comprend l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, qui aujourd'hui, forment l'Afrique du nord, non pas seulement au point de vue politique mais par leur histoire antérieure, qui les avait vues réunies à l'Espagne islamique (Andalousie). Cette unité est due au mélange arabe-berbère de la population, à sa civilisation, à son dialecte et même au caractère spécial de l'écriture arabe qu'elle emploie. Des 13 millions qui habitent le Maghreb 90 0/0 environ sont des Musulmans. Parmi eux, il y a de 30 à 40 0/0 de Berbères, en majorité en Kabylie (1). Les tribus guerrières des Kabyles montagnards ont toujours été l'élément essentiel de la résistance à la domination étrangère. On sait que la France, en entreprenant en 1830 la conquête et la colonisation de l'Algérie, a eu à combattre pendant des dizaines d'années la résistance des indigènes, conduits au début par 'Abd al-Qâdir (*Abd el-Kader*). Dans la Tunisie, qui depuis 1837 est devenue indépendante de la Turquie et qui, en 1881, a eté placée sous le protectorat français, cette résistance a été

(1) Le mot *qabîla* (arabe) signifie tribu.

moins violente. Le Maroc, par la convention de 1912, a été divisé en zônes d'influence, dont la plus grande a été attribuée à la France ; la plus petite avec Tanger (*Tandja*) a été internationalisée, pendant que l'Espagne a reçu la côte nord de la Méditerranée (*le Rif*). Là s'est formé un mouvement pour l'indépendance conduit par 'Abd-al-Karîm (*Abd el Krim*), qui a infligé aux Espagnols des pertes considérables et qui, en 1925, a menacé aussi la zône française. Par une action commune des deux puissances, 'Abd al-Kârim a été rejeté sur le territoire du Rif. Mais la guerre a duré longtemps et 'Abd al-Karîm, dans tous les pays de langue arabe et au delà, a été considéré comme le champion des Arabes et de l'Islam contre l'impérialisme colonial européen. Il va de soi qu'il y a en Algérie et en Tunisie aussi des mouvements nationaux, sous la conduite des « Jeunes-Algériens » et des « Jeunes-Tunisiens ». Mais ils visent, outre l'indépendance locale, l'indépendance de toute l'Afrique du nord, y compris la Libye. Il faut mentionner que parmi la population malékite et sunnite de l'Algérie vivent encore dans la région de Mzab des Khâridjites, nommés 'Ibadites, dernier reste d'une secte fondée dès les premiers temps de l'Islam.

La population de l'Algérie est environ de 5,8 millions, dont 5 millions (82 0/0) de Musulmans ; celle de la Tunisie de 2,1 millions dont 1,9 millions de Musulmans (93 0/0) ; celle du Maroc est évaluée à 5,4 millions, dont 97 0/0 de Musulmans.

Dans l'*Afrique Occidentale Française*, les 38 0/0 environ des habitants sont des Musulmans ; dans la région du Tchad environ 72 0/0 ; en *Nigérie Britannique* entre 60 et 25 0/0. L'appui le plus solide de l'Islam, au milieu de cette population surtout nègre, est formé par les Haoussa, travailleurs habiles et intelligents, et commerçants qui voyagent au loin et qui propagent l'Islam parmi les nègres païens (animistes) de l'Afrique centrale. Aujourd'hui, des nègres chrétiens de l'Amérique du nord leur disputent l'âme des peuplades noires, et prenant le chemin de Libéria ils portent dans l'Afrique occidentale le mouvement panafricain, qui a pour devise : « L'Afrique aux Africains ». Il va de soi que l'Islam comme le panafricanisme sont xénophobes, et veulent l'autonomie des nègres. Ces mouvements qui commencent seulement ne doivent pas être estimés de peu d'im-

portance dans l'ensemble de la grande réaction des races de couleur contre les Blancs.

Dans le reste de l'*Afrique du Centre et du Sud*, les Musulmans sont en petite minorité, sauf à Zanzibar, qui a été islamisée au XVIII[e] siècle, du côté d'"Oman, en Arabie du Sud, et dans le pays des Somalis, dont la population presque toute entière compte au nombre des partisans de l'Islam, dans les zônes britanniques et italiennes autant que dans la zône française. On sait que les tribus guerrières nomades de ces régions se révoltent à tout instant contre la domination européenne.

Dans l'*Afrique centrale et l'Afrique du Sud*, l'Islam, propagé d'abord par des commerçants et des marchands d'esclaves arabes, progresse continuellement, et prend le pas presque partout sur le christianisme représenté par un nombre considérable de missions. « Où qu'aille l'Européen, s'écriait plaintivement en 1910 un inspecteur des missions protestantes, l'Islam le suit. Il n'y a pas de poste militaire sans soldats musulmans, pas un service gouvernemental sans employés et sans domestiques musulmans, pas une plantation où le marchand musulman n'établisse aussitôt sa boutique. »

D'ailleurs les pélerins qui vont à La Mecque et dans de longs voyages à pied parcourent des régions étendues de l'Afrique ont souvent une action de missionnaires non organisés. On sait que les frontières de Bornou dans l'Afrique centrale par exemple sont franchies chaque année par environ 5000 de ces pélerins. Il en est de même pour les pays malais, et pour quelques régions de l'Inde et de la Chine, où l'Islam fait des progrès continuels, pendant qu'il abandonne l'Europe de plus en plus. Partout où les indigènes luttent pour leurs droits contre les Européens, les adeptes de l'Islam sont au premier rang : ainsi dans l'Afrique du sud où un docteur, Abdurrahmân est le leader des Indiens qui revendiquent le droit de libre immigration.

La religion de l'Islam est plus facilement compréhensible pour les peuples d'une culture peu avancée que ne l'est le christianisme. Ses pratiques se déroulent d'après des règles fixes, qui ne demandent pas beaucoup de réflexion; elle permet de posséder plusieurs femmes et des esclaves, fait de la lutte contre les mécréants une œuvre méritoire et promet aux croyants un paradis d'un dessin

tout matériel. Les missions en pays déjà islamisé ont très peu de succès. La conversion de musulmans au christianisme est extrêmement rare. Car les punitions profanes et spirituelles que l'Islam inflige aux renégats ont autant d'efficacité que la proscription sociale presque prohibitive qui en est la suite.

CONCLUSION

Nous avons vu comment l'Islam est né de la conception religieuse d'un seul homme, Mahomet, comment il a été le point de départ d'une migration de peuples, la migration arabe, dont l'action politique et économique en se poursuivant a conduit rapidement à la fondation du califat.

Un érudit italien, le prince Caetani, croit devoir attribuer les migrations, répétées depuis des millénaires, des Sémites venant d'Arabie à un dessèchement continu du climat de ce pays. Je ne suis pas de cet avis. Comme dans l'Égypte voisine le climat n'a pas varié sensiblement dans les six ou huit mille ans passés, il ne peut pas y avoir eu non plus de changement marqué pour l'Arabie. Mais, comme je l'ai remarqué au début de cette étude, l'Arabie n'a jamais pu nourrir qu'un nombre limité d'habitants. Aujourd'hui encore les habitants des lieux saints vivent en partie du blé que leur donnent l'Égypte et la Syrie; lorsque, pendant la récente guerre des Wahhabites, ces fournitures ont cessé, la disette s'est fait sentir. Il est probable que, dans le passé, toute recrudescence de la population a provoqué des disettes pareilles et rendu nécessaire l'émigration.

Le califat a été une domination partielle du monde par les Arabes. L'Islam s'est propagé moins à cause de sa mission qu'à cause des avantages économiques accordés aux peuples soumis dès qu'ils acceptaient la nouvelle religion, mais une civilisation nouvelle s'est créée, parce que les Arabes ont apporté leur langue, pris aux Byzantins et aux Perses leur appareil administratif, subi volontiers les influences de l'architecture de ces deux peuples, de la philosophie

et des sciences naturelles des Grecs, de l'esprit intellectuel des Persans. La jurisprudence, il est vrai, était avant tout arabe et se conformait au Coran. Sous le règne des 'Abbâssides, le califat a été soumis à un véritable despotisme asiatique. Nous ne pouvons mieux faire que de reprendre les mots du remarquable islamisant C. H. Becker : « La civilisation du califat n'est donc pas arabe, mais purement araméenne et persane ; son unité est complète cependant, établie sur la base d'un État uni : comme cet État était l'État islamique, on a parfaitement raison de parler d'une civilisation islamique. » Elle se fonde sur ce que Becker appelle « l'hellénisme asiatisé », tel qu'il s'était développé à l'époque chrétienne, et qui remonte à l'influence hellénique de l'époque d'Alexandre le Grand et de ses lieutenants en Asie Occidentale. Successivement les Arabes, les Coptes, les Syriens, les Berbères, les Persans, les Turcs, les Mongols, les Hindous, les Chinois et récemment les Malais et les Nègres ont contribué à la répandre.

Après les succès fabuleux du début de l'Islam, nous assistons, depuis l'établissement, au XIe siècle, d'un dogmatisme figé, à son recul lent en Europe pendant qu'il progresse continuellement en Asie et en Afrique. Lorsque, au cours du XIXe siècle, les pays musulmans les plus étendus et les plus peuplés eurent été soumis à la domination européenne, que la puissance politique de l'Islam eut atteint son point le plus bas, le sentiment de l'unité religieuse de tous les Musulmans se manifesta plus fortement qu'auparavant au cours de l'histoire. Ce panislamisme n'a pas eu certes de conséquences pratiques, mais il a préparé efficacement l'évolution ultérieure vers le nationalisme, à laquelle nous assistons aujourd'hui. Cependant, dans leurs luttes très dures contre des gouvernements despotiques et contre des fonctionnaires corrompus, les habitants des pays islamiques n'avaient pas incliné beaucoup vers la pensée politique. Mais aux peuples de civilisation peu avancée, l'Islam apporte, en même temps, une religion facilement compréhensible, une civilisation, un sentiment d'unité qui forme des États, et même un sentiment de supériorité sur les peuples non encore islamisés.

Il serait téméraire de vouloir parler d'une façon nette de l'avenir de l'Islam. Autant il est certain qu'en Arabie même et chez les peu-

ples peu civilisés il gardera longtemps encore sa forme ancienne, autant il est sûr qu'il subira des changements importants chez les peuples qui ont avec l'Occident des relations immédiates augmentant chaque année en intensité et en étendue. Non pas toujours avec l'allure précipitée que les gouvernants actuels de la Turquie donnent à leurs réformes radicales, mais infailliblement et sans répit. La position de la femme surtout, dans tous ces pays, s'améliorera rapidement : cela est nécessaire pour que les générations futures des peuples de l'Islam soient élevées par des mères, qui en fassent dès leur jeunesse des hommes égaux aux Occidentaux en droits et en valeur.

Chez les Musulmans cultivés des pays du proche Orient, on constate souvent un athéisme, inclinant au scepticisme, lorsqu'ils reviennent des universités d'Europe ou d'Amérique. Cela a conduit Lord Cromer, dans son livre *Modern Egypt* à penser que la culture supérieure dans l'Islam professait l'athéisme. Je n'en crois rien. La libre pensée dans les milieux supérieurs est aussi inévitable en Orient qu'en Occident. Mais, dans la grande masse des pays musulmans, la religion est ancrée plus profondément que ne l'est le christianisme au cœur des Occidentaux. Il est probable que la conception éclairée du socialisme progressera beaucoup plus lentement dans le proche Orient qu'en Occident. Mais nous pouvons prévoir une évolution continue dans le sens libéral au sein de l'Islam.

BIBLIOGRAPHIE

GUIDI (Ign.), *L'Arabie Antéislamique* (Paris, 1921). — LAMMENS (H.), *Le Berceau de l'Islam*, vol. I (Rome, 1914). — WELLHAUSEN (J.), *Reste arabischen Heidentums* (Berlin, 1897). — JACOB (G.), *Das Leben der vorislamischen Beduinen* (Berlin, 1897). — BELL (R.), *The Origin of Islam and its christian environment* (London, 1926). — SPRENGER (A.), *Das Leben und die Lehre des Mohammed* (Berlin, 1861-65). — GRIMME (H.), *Mohammed* (Münster, 1892-95). — MARGOLIOUTH (D. S.), *Mohammed and the Rise of Islam* (London, 1905). — RECKENDORF, *Mohammed und die Seinen* (Leipzig, 1907). — CAETANI (Leone), *Annali dell'Islam* (Milan, 1905). — GOLDZIHER (J.), *Vorlesungen über den Islam* (Heidelberg, 1910) ; trad. franç. par Félix ARIN, *Le Dogme et la loi de l'Islam* (Paris, 1920). — *Muhammedanische studien*. — KASIMIRSKI, *Le Coran*, traduction française complète (Paris, 1840, réed. nombreuses). — MONTET (E.), *Le Coran* (Paris, 1925, traduction de quelques chapitres avec excellente introduction et commentaire). — RADWELL (J. W.), *The Koran*, traduction anglaise (Londres et Édimbourg, 1861). — PALMER (E. H.), *The Qur'ân*, traduction anglaise (Oxford, 2 vol., 1880). — MARDRUS (J. C.), *Le Koran*, traduction française (Paris, 1926). — FRACASSI (A.), *Il Corano*, texte arabe et traduction italienne (Milan, 1914). — NOLDEKE (Th.) *Geschichte der Qorâns* (2e édition, 2 vol., 1909-1919) — EL-BOKHARI, *Les Traditions islamiques*, traduites de l'arabe par O. HOUDAS et H. MARÇAIS (Paris, 14 vol., 1903). — CHEIKH MOHAMMED ABDOU, *Rissalat al Tawhid Exposé de la religion musulmane* (Paris, 1925). — MULLER (August), *Der Islam in Morgend—und Abendland* (Berlin, 2 vol., 1885-87). — MUIR (William), *The Caliphate, its Rise, Decline and Fall* (dernière édition, Édimbourg, 1924). — HUART (Cl.), *Histoire des Arabes* (Paris, 1912-13). — BECKER (C. H.), *Islamstudien*, vol. I (Leipzig, 1924). — LE BON (Gustave), *La Civilisation des Arabes* (Paris, 1884). — HELL (Joseph), *Die Kultur der Araber* (2e édition, Leipzig, 1919). — CARRA DE VAUX, *Les Penseurs de l'Islam* (Paris, 4 vol., 1921-23). — SALADIN (H.) et MIGEON (G.), *Manuel de l'art musulman* (Paris, 2 vol., 1907). — MONTET (E.), *De l'état présent et de l'avenir de l'Islam* (Paris, 1911). — LOTHROP STODDART, *Le nouveau monde de l'Islam*, traduit de l'anglais (Paris, 1923). — DE LACY O'LEARY, *Islam at the Cross-Roads* (Londres 1923). — MASSIGNON (L.), *Annuaire du Monde musulman*, première année, 1923 (Paris, 1925).

TABLE DES PLANCHES

LA VIE NOMADE

PL. I. 1, Bédouin de l'Arabie septentrionale ; 2, Bédouin de Palestine, 3, Bédouine de Moab filant la laine ; 4, Bedouine de Moab avec son enfant.

PL. II. 1, Bédouin devant sa tente ; 2, Campement gardé par un vieillard et un enfant pendant que la tribu est à la razzia (environs de Bagdad).
Photo A. Godard.

PL. III. 1, La vie sous la tente. (Algérie, environs de Laghouat) ; 2, Femmes bédouines moulant le blé (Palestine, environs de Bersabée). Leur voile qui cache le nez et la bouche est orné de pièces de monnaie.

PL. IV. 1, Chasseur bédouin avec son faucon (Palestine) ; 2, Jeune bédouin lançant la fronde (Palestine) ; 3, Amazone bédouine (Palestine) ; 4, Jeune bédouin à cheval (Palestine).
Photos de la colonie américaine, Jérusalem.

PL. V. 1, Bédouins se saluant (Palestine) ; 2, Rencontre près de Jéricho (Palestine) ; 3, 4, Bergers bédouins (Palestine).
Photos de la colonie américaine, Jérusalem.

PL. VI. 1, Bédouins en route (environs de Bethléem) ; 2, Femmes bédouines en route (Delta du Nil).

LA VIE AGRICOLE

PL. VII. 1, Paysan pétrissant le pain (Biskra, Algérie) ; 2, Paysan Arabe ramenant une charge d'herbes (Delta du Nil).

PL. VIII. 1, Labourage dans la plaine de Saron (Palestine) ; 2, Battage du beurre ; 3, Préparation de la farine ; 4, Cuisson du pain.
Photos de la Colonie américaine Jérusalem.

LES VILLAGES ET LES VILLES

PL. IX. 1, Douar de Ben Guerir (Maroc).
Photo A. Kahn.
2, Village nubien (Première cataracte du Nil, Égypte).

PL. X. 1, Murailles de Fez (Maroc).
Photo A. Kahn.
2, Murailles de Gazna (Afghanistan).
Photo A. Godard.

PL. XI. 1, Rue à Marrakech (Maroc).
Photo Éditions A. Lévy.
2, Bazar à Balkh (Afghanistan).
Photo J. Hackin.

PL. XII. 1, Rue à Jérusalem (Palestine) ; 2, Ancienne porte au Caire (Égypte) ; 3, Porte d'un caravansérail à Gazna (Afghanistan).
Photo A. Godard.

PL. XIII. 1, Fez (Maroc) ; 2. Médine (Arabie).

PL. XIV. 1, Jérusalem (Palestine). Au centre, la Mosquée d'Omar ; au fond, le mont des Oliviers, marqué par une tour. 2, Naplouse (Sichem) en Samarie (Palestine).

PL. XV. 1, Ruelle à Kaboul (Afghanistan) ;
Photo A. Godard.
2, Le puits de Jacob près de Naplouse (Palestine) ; 3, La fontaine de la Vierge à Jérusalem (Palestine).

L'HABITATION

PL. XVI. 1, Maison de paysan (Palestine) ; 2, Maison avec balcon clos (Égypte) ; 3, Maison d'un riche habitant de La Mecque (Arabie).
Photo du Musée arabe du Caire.

PL. XVII. 1, Maison du Chérif de Tameslouht près de Marrakech (Maroc) ; 2, Palais de la Bahia, Marrakech (Maroc).
Photos Éditions A. Lévy.

LES MÉTIERS

PL. XVIII. 1, Marchand de tapis (Bagdad); 2, Ciseleur de cachets (Bagdad).
Photos A. Godard.
3, Femmes brodant une robe (Ramallah, Palestine) ; 4, Fabricant d'outres (Hébron, Palestine).

PL. XIX. 1, Selliers (Tunis) ; 2, Restaurant à Jérusalem (Palestine) ; 3, Épicier (Le Caire, Égypte) ; 4, Marchand d'étoffes (Le Caire, Égypte).

PL. XX. 1, Cafetier ambulant (Égypte) ; 2, Marchand de chapelets (Constantinople, Turquie).

PL. XXI. 1, Barbier (Égypte) ; 2, Écrivain public (Bagdad).
Photo A. Godard.

LES TRANSPORTS ET LES ÉCHANGES

PL. XXII. 1, Bac à Jelalabad (Afghanistan) ; 2, Bateau au large de Djédda sur la Mer Rouge.
Photos A. Godard.

PL. XXIII. 1, Bateau sur l'Euphrate à Bagdad ; 2, Arrivage de pastèques à Bagdad.

PL. XXIV. 1, Foire dans un faubourg du Caire ; 2, Transport à chameaux (Égypte).

LES COUTUMES

PL. XXV. 1, Procession de mariage dans une ville égyptienne ; 2, Voiture pour la promenade des femmes musulmanes (Jaïpur, Inde).
Photo A. Kahn.

PL. XXVI. 1, Procession de mariage dans un village de Palestine.
2, Cérémonie religieuse dans un cimetière à Blidah (Algérie) ; 3, Sacrifice du mouton ; 4, Le salut après le sacrifice.
1, 3, 4, *Photos de la colonie américaine, Jérusalem.*

LA RELIGION

LE PÈLERINAGE.

PL. XXVII. 1, La Mosquée de la Mecque et la Ka'ba représentées sur une brique de faïence syrienne du XVII[e] siècle. *Musée arabe du Caire.*

PL. XXVIII. La Mosquée de la Mecque.
Photo du Musée arabe du Caire.

PL. XXIX. 1, Toit et arcades de la Mosquée de la Mecque ; 2, Vue générale de la Mecque.
Photos du Musée arabe du Caire.

LA PRIÈRE.

PL. XXX. 1, Prière dans la Mosquée ; 2. Prière à la maison ; 3, Prière au désert,

PL. XXXI. 1, Paysans attendant l'heure de la prière devant les mosquées près de la citadelle du Caire ; 3, La grande prière terminant le Ramadan (Algérie).

PL. XXXII. La prière devant la grande mosquée de Delhi (Inde).
Photos A. Kahn.

LA MOSQUÉE.

PL. XXXIII. 1, Mosquée d'Omar à Jérusalem ; 2, Grande mosquée de Kaboul (Afghanistan).
Photo A. Godard.

PL. XXXIV. 1, Mosquée d'Ajmir (Inde) ; 2, Mosquée de Méhémet Ali, au Caire (Égypte).

PL. XXXV. Ruines de la Mosquée verte de Balk (Afghanistan). XV[e] siècle.
Photo Foucher.

PL. XXXVI. 1, Porte de Mosquée au Caire (Égypte) ; 2, Entrée de la mosquée des femmes à Delhi (Inde).
Photos A. Kahn.
3, Mosquée de Djenné (Soudan français).

PL. XXXVII. 1, Cour de mosquée à Rabat (Maroc).
Photo Éditions A. Léry.
2, Intérieur de la Mosquée El Azhar au Caire (Égypte).

PL. XXXVIII. 1, Intérieur de mosquée avec chaire (*mimbar*) (Le Caire, Égypte) ; 2, Intérieur de mosquée avec tribune (Mosquée d'Ibn Touloun, Le Caire, Égypte)
Photos A. Kahn.

PL. XXXIX. Intérieur de Mosquée avec le *mihrab* Mosquée Kaïd-Bey, Le Caire (Égypte).

PL. XL. 1, Intérieur de Mosquée avec tribune. Mosquée du Sultan Hasan. XIVe siècle (Le Caire, Égypte).
Photo A. Kahn.
2, Intérieur de la Mosquée d'Omar à Jérusalem ; 3, Intérieur de la mosquée de Gazna (Afghanistan).
Photo A. Godard.

PL. XLI. 1, Minaret de la Mosquée Ibu Touloun, Le Caire (Égypte) ; 2, Minaret de la Mosquée de Chellah, Rabat (Maroc) ; 3, Minaret de Kutab à Delhi (Inde).
2, 3, *Photos A. Kahn.*

L'ÉCOLE

PL. XLII. 1, École enfantine en Égypte. Le professeur est aveugle ; 2, Université Al Azhar (Le Caire, Égypte).

PL. XLIII. 1, Instructeurs religieux (*Mollah*) au Caire (Égypte) ; 2, Derviche tourneur à Brousse (Turquie).
Photos A. Kahn.
3, Discussion religieuse à la porte d'une mosquée. Le Caire (Égypte).

LE TOMBEAU

PL. XLIV. 1, Cimetière bédouin près des Pyramides de Ghizeh (Égypte) ; 2, Trois tombes dans un cimetière à Brousse (Turquie).

PL. XLV. 1, Tombeau de Khadidja, première épouse du Prophète, à la Mecque.
Photo du Musée arabe du Caire.
2, Tombeau d'Abbas, oncle du Prophète, près de la Mecque ; 3, Tombe de Subuktegin à Gazna (Afghanistan).
Photo A. Godard.

PL. XLVI. 1, Le Taj Mahal à Agra.
Photo A. Kahn.
2, Tombeau des Khalifes au Caire (Égypte) ; 3, Marabout à Marrakech (Maroc).
Photo A. Kahn.

PL. XLVII. 1, Tombeau de saint sur le Nil près d'Assouan (Égypte) ; 2, Tombeau de saint dans une rue du Caire.

LES SCIENCES ET LES ARTS

PL. XLVIII. 1, Astrolabe arabe (*Collection de l'auteur*) ; 2, Observatoire de Jaïpur (Inde).
Photo A. Godard.

PL. XLIX. Manuscrit arabe du Xe siècle représentant le schéma des muscles de l'œil (Honen ibn Ishâq, d'après Galien).

PL. L. 1, Manuscrit de l'École de Bagdad (1222 après J. C.) : chien enragé mordant un homme, extrait de la traduction arabe de la Matière Médicale de Dioscoride *Constantinople* ; 2, Faïence égyptienne du XIIIe siècle avec représentation d'oiseaux.

PL. LI. Miniature arabe du XIIe siècle représentant le sultan Saladin.

PL. LII. 1, Inscription coufique primitive Gazna (Afghanistan) ; 2, Inscription coufique postérieure (Tombe de Mahmoud le Gaznavide) à Gazna (Afghanistan).
Photos A. Godard.

PL. LIII. Niche de prière égyptienne. Bois sculpté de l'époque fatimite (XIe siècle).
Photo du Musée arabe du Caire.

PL. LIV. Mihrab du tombeau d'Altamsh à Delhi (Inde).
Photo A. Godard.

PL. LV. Chapiteau en marbre du Mausolée des Saadiens à Marrakech (Maroc).
Photo Éditions A. Lévy.

PL. LVI. Panneau de marbre ajouré. Mosquée de la Perle à Agra (Inde).
Photo A. Godard.

PL. LVII. Grille de fenêtre en fer forgé. Fez (Maroc).
Photo Editions A. Lévy.

PL. LVIII. Détails de la Mosquée d'Omar à Jérusalem, 1: Vitraux ; 2, Mosaïque ; 3, Intérieur du dôme.
Photos de la colonie américaine, Jérusalem.

PL. LIX. Volet en bois peint. Marrakech (Maroc).
Photos Éditions A. Lévy.

DIJON — DARANTIERE



1. BÉDOUIN D'ARABIE. — 2. BÉDOUIN DE PALESTINE
3. BÉDOUINE FILANT LA LAINE
4. BÉDOUINE AVEC SON ENFANT

1 

2 

1. BÉDOUIN DEVANT SA TENTE
2. CAMPEMENT GARDÉ PAR UN VIEILLARD ET UN ENFANT



1



2

1. LA VIE SOUS LA TENTE
2. FEMME BÉDOUINE MOULANT LE BLÉ



1. CHASSEUR BÉDOUIN AVEC SON FAUCON
2. JEUNE BÉDOUIN LANÇANT LA FRONDE
3. AMAZONE BÉDOUINE. — 4. JEUNE BÉDOUIN A CHEVAL



1. BÉDOUINS SE SALUANT
2. RENCONTRE PRÈS DE JÉRICHO (PALESTINE)
3. 4. BERGERS BÉDOUINS





1. BÉDOUINS EN ROUTE (ENVIRONS DE BETHLÉEM)
2. FEMMES BÉDOUINES EN ROUTE (DELTA DU NIL)


1


2

1. PAYSAN PÉTRISSANT LE PAIN
2. PAYSAN ARABE RAMENANT UNE CHARGE D'HERBE



1. LABOURAGE. — 2. BATTAGE DU BEURRE
3. PRÉPARATION DE LA FARINE. — 4. CUISSON DU PAIN


1

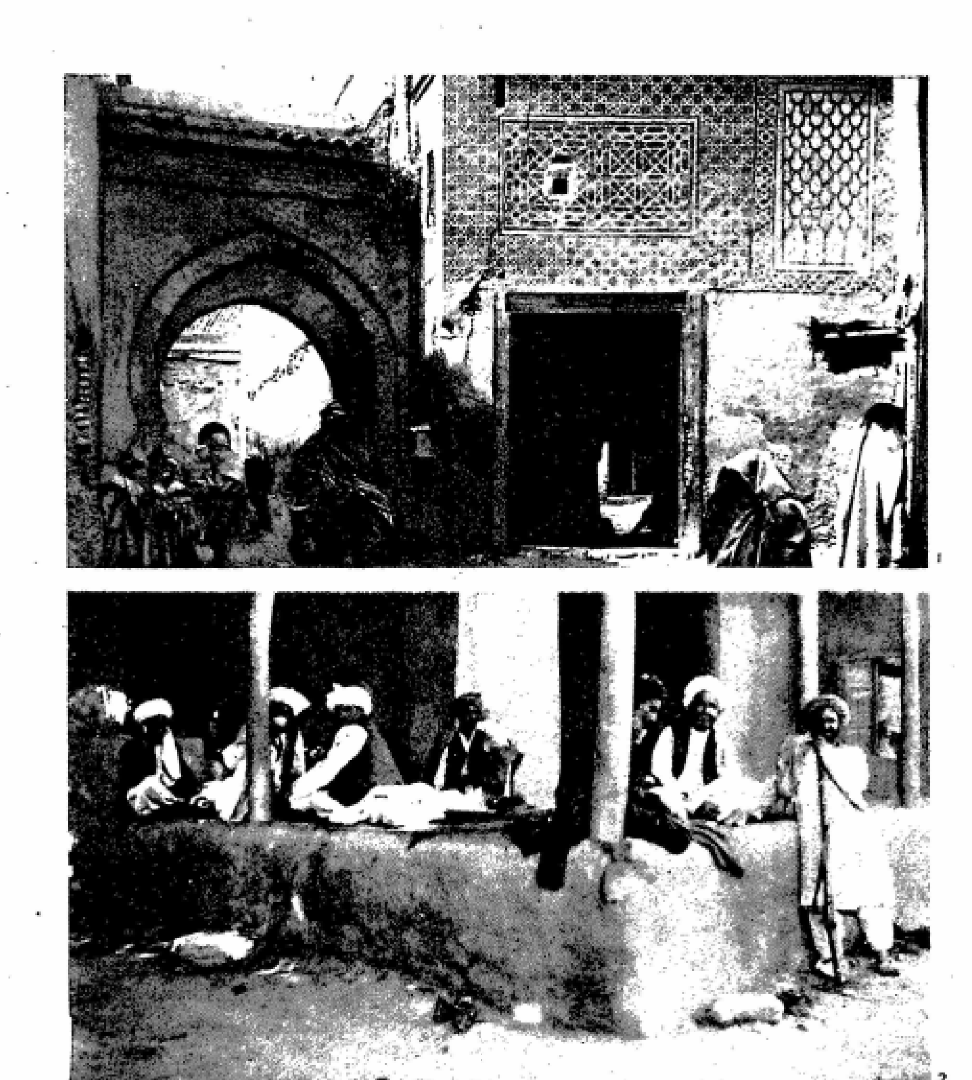

2

1. DOUAR DE BEN GUERIR (MAROC)
2. VILLAGE NUBIEN

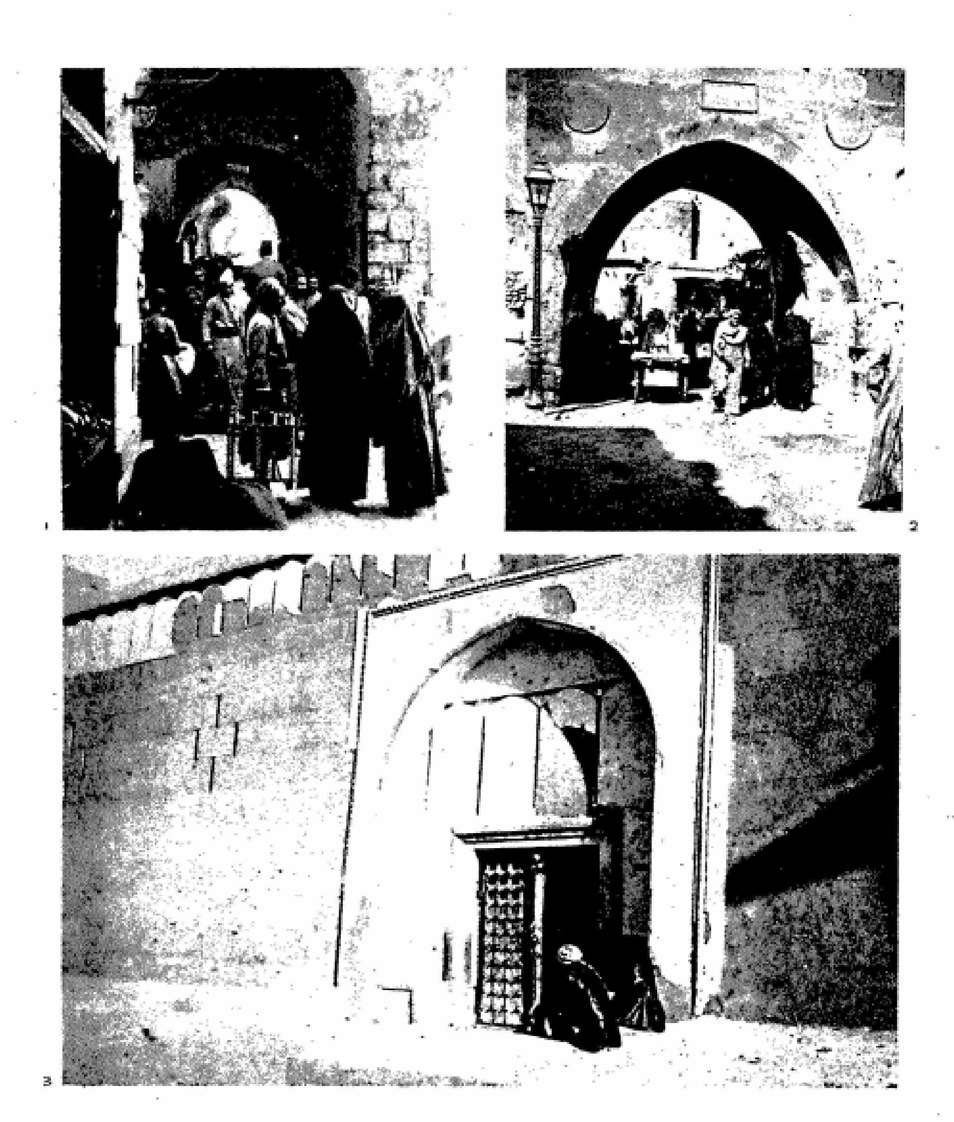
2



1. MURAILLES DE FEZ (MAROC)
2. MURAILLES DE GAZNA (AFGHANISTAN)



1. RUE A MARRAKECH (MAROC
2. BAZAR A BALKH (AFGHANISTAN)



1. RUE A JÉRUSALEM. — 2. ANCIENNE PORTE AU CAIRE
3. PORTE D'UN CARAVANSÉRAIL A GAZNA (AFGHANISTAN)



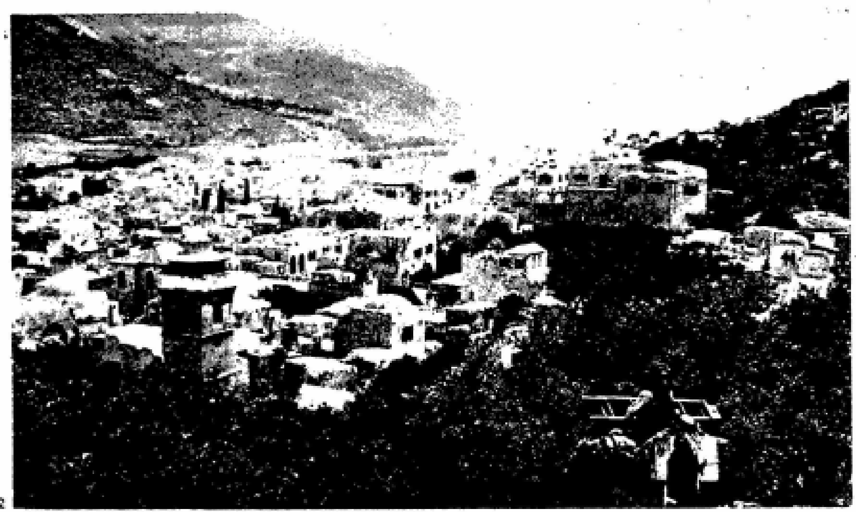
1



2

1. FEZ (MAROC). — 2. MÉDINE (ARABIE)

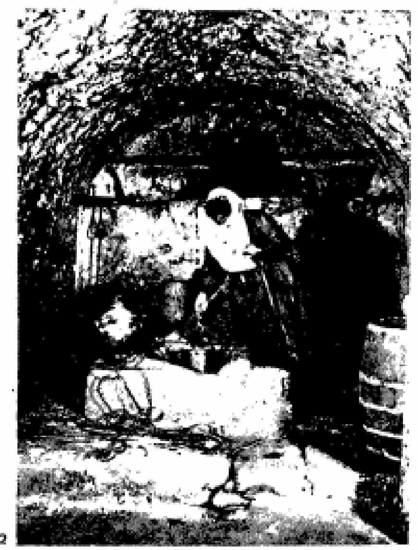
1


2


1. JÉRUSALEM (PALESTINE). — 2. NAPLOUSE (PALESTINE)



1



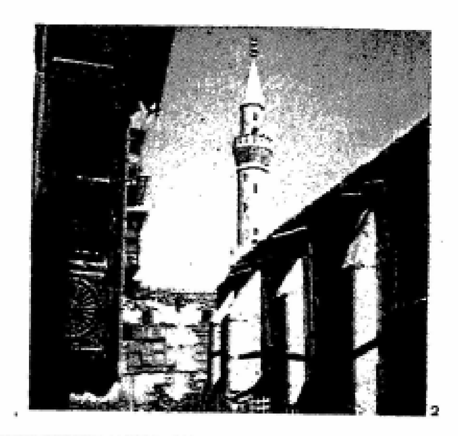
2



3

1. RUELLE A KABOUL (AFGHANISTAN)
2. LE PUITS DE JACOB PRÈS DE NAPLOUSE (PALESTINE)
3. LA FONTAINE DE LA VIERGE A JÉRUSALEM


1


2

3

1. MAISON DE PAYSAN (PALESTINE)
2. MAISON AVEC BALCON CLOS (ÉGYPTE)
3. MAISON D'UN RICHE HABITANT DE LA MECQUE



1



2

1. MAISON D'UN CHÉRIF PRÈS DE MARRAKECH (MAROC)
2. PALAIS DE LA BAHIA A MARRAKECH



1



2

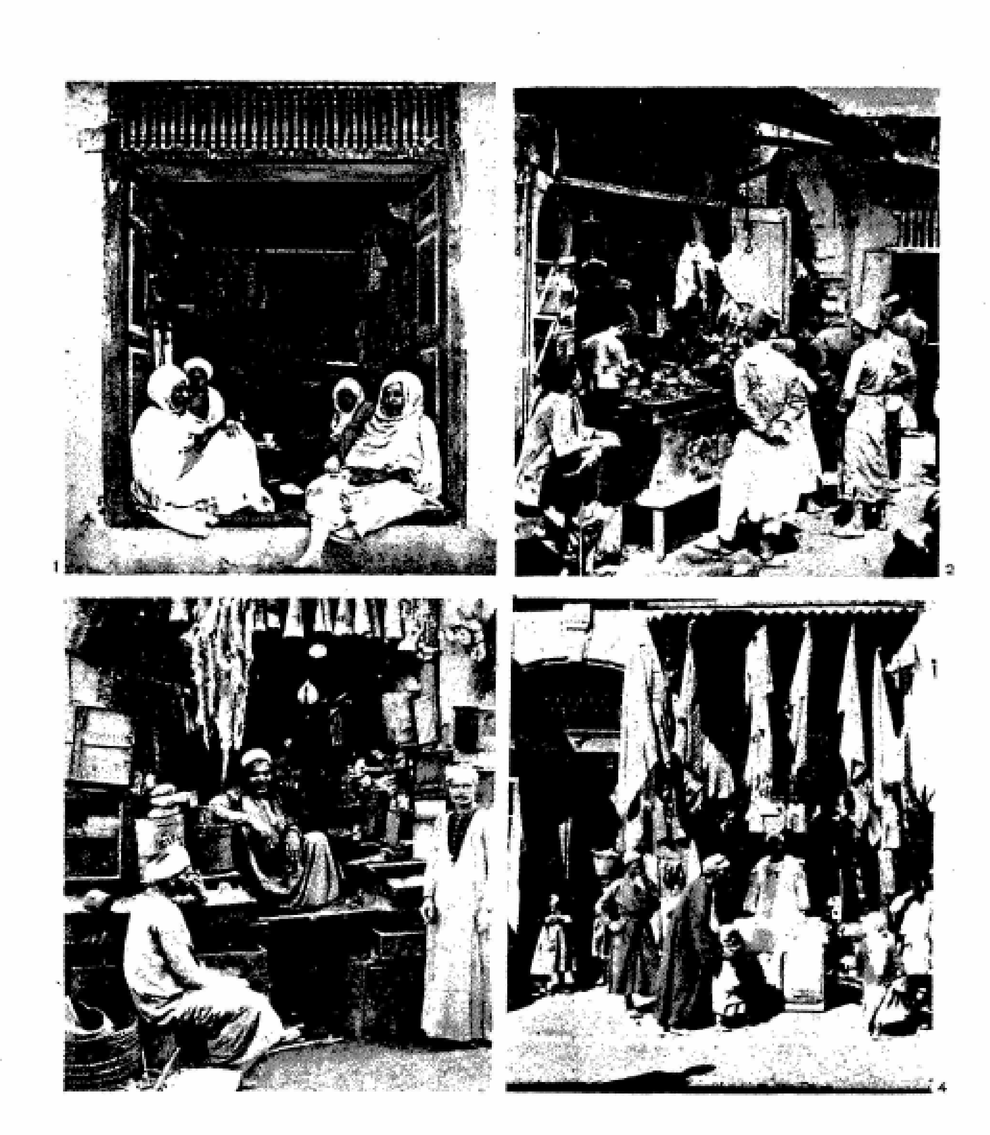


3



4

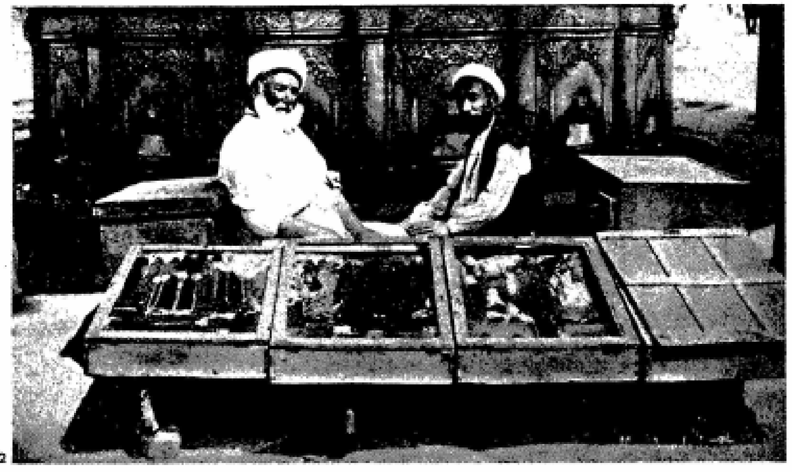
1. MARCHAND DE TAPIS (BAGDAD)
2. CISELEUR DE CACHETS (BAGDAD)
3. FEMMES BRODANT UNE ROBE (PALESTINE)
4. FABRICANT D'OUTRES (PALESTINE)



1\. SELLIERS (TUNIS). — 2. RESTAURANT (JÉRUSALEM)
3\. ÉPICIER (LE CAIRE). — 4. MARCHAND D'ÉTOFFES (LE CAIRE)



1



2

1. CAFETIER AMBULANT (ÉGYPTE)
'2. MARCHAND DE CHAPELETS (CONSTANTINOPLE



1. BARBIER (ÉGYPTE)
2. ÉCRIVAIN PUBLIC (BAGDAD)



2


1. BAC A JELALABAD (AFGHANISTAN)
2. BATEAU SUR LA MER ROUGE AU LARGE DE DJEDDA



1. BATEAU SUR L'EUPHRATE (BAGDAD)
2. ARRIVAGE DE PASTÈQUES (BAGDAD)



1



2

1. FOIRE DANS UN FAUBOURG DU CAIRE
2. TRANSPORT A CHAMEAUX (ÉGYPTE)



1



2

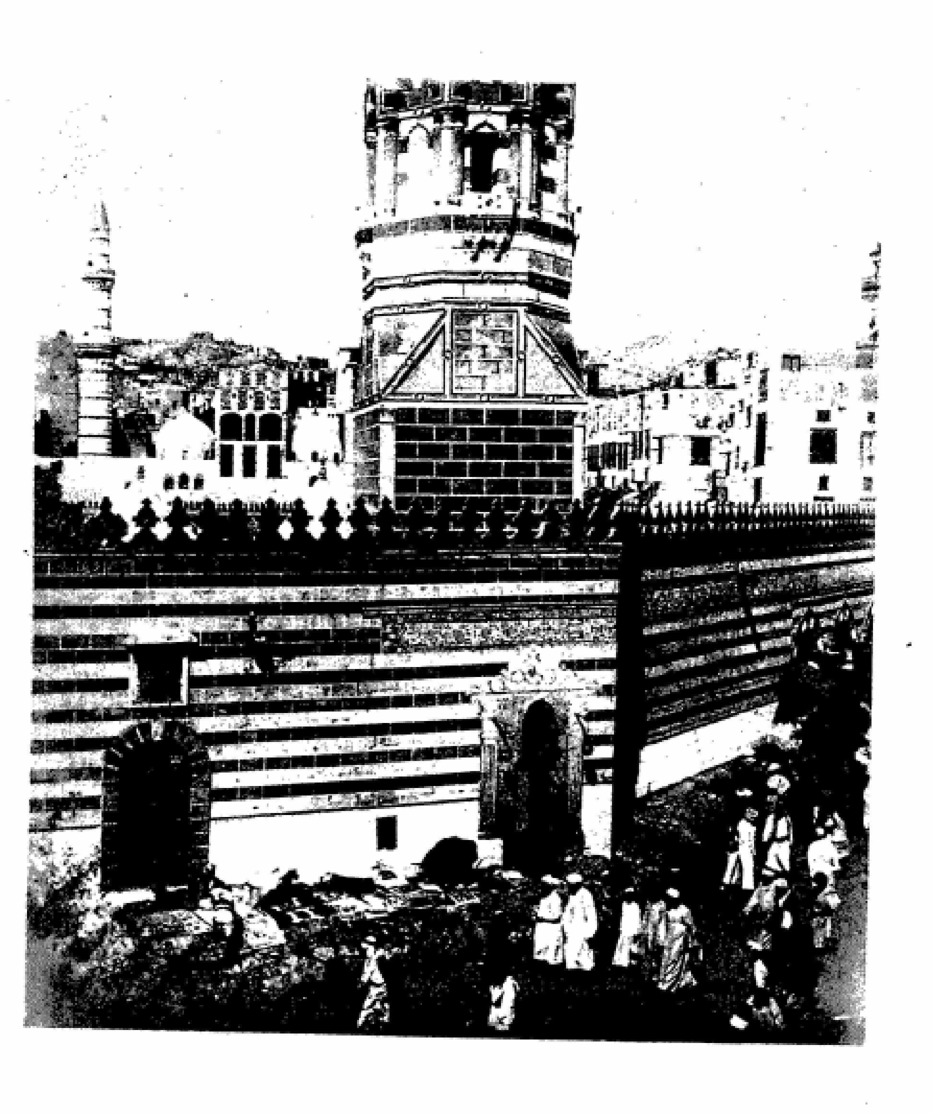
1. PROCESSION DE MARIAGE DANS UNE VILLE ÉGYPTIENNE
2. VOITURE POUR LA PROMENADE
DES FEMMES MUSULMANES A JAÏPUR (INDE)



1\. PROCESSION DE MARIAGE DANS UN VILLAGE (PALESTINE)
2\. CÉRÉMONIE RELIGIEUSE DANS UN CIMETIÈRE (ALGÉRIE)
3\. SACRIFICE DU MOUTON
4\. LE SALUT APRÈS LE SACRIFICE



LA MOSQUÉE DE LA MECQUE ET LA KA'BA
REPRÉSENTÉES SUR UNE BRIQUE DE FAÏENCE SYRIENNE
DU XVII[e] SIÈCLE (MUSÉE ARABE DU CAIRE)

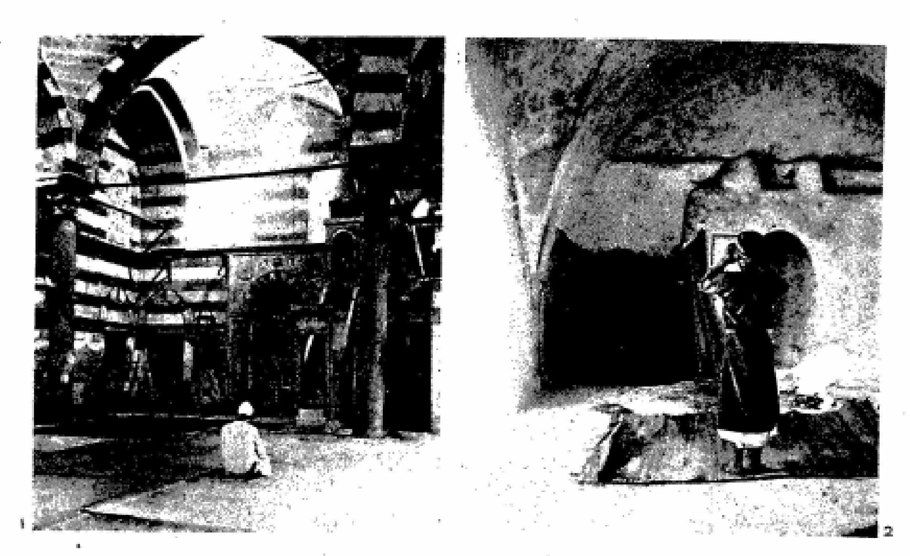


LA MOSQUÉE DE LA MECQUE





1. TOIT A ARCADES DE LA MOSQUÉE DE LA MECQUE
2. VUE GÉNÉRALE DE LA MECQUE



1 2



3

1. PRIÈRE DANS LA MOSQUÉE. — 2. PRIÈRE A LA MAISON
3. PRIÈRE AU DÉSERT

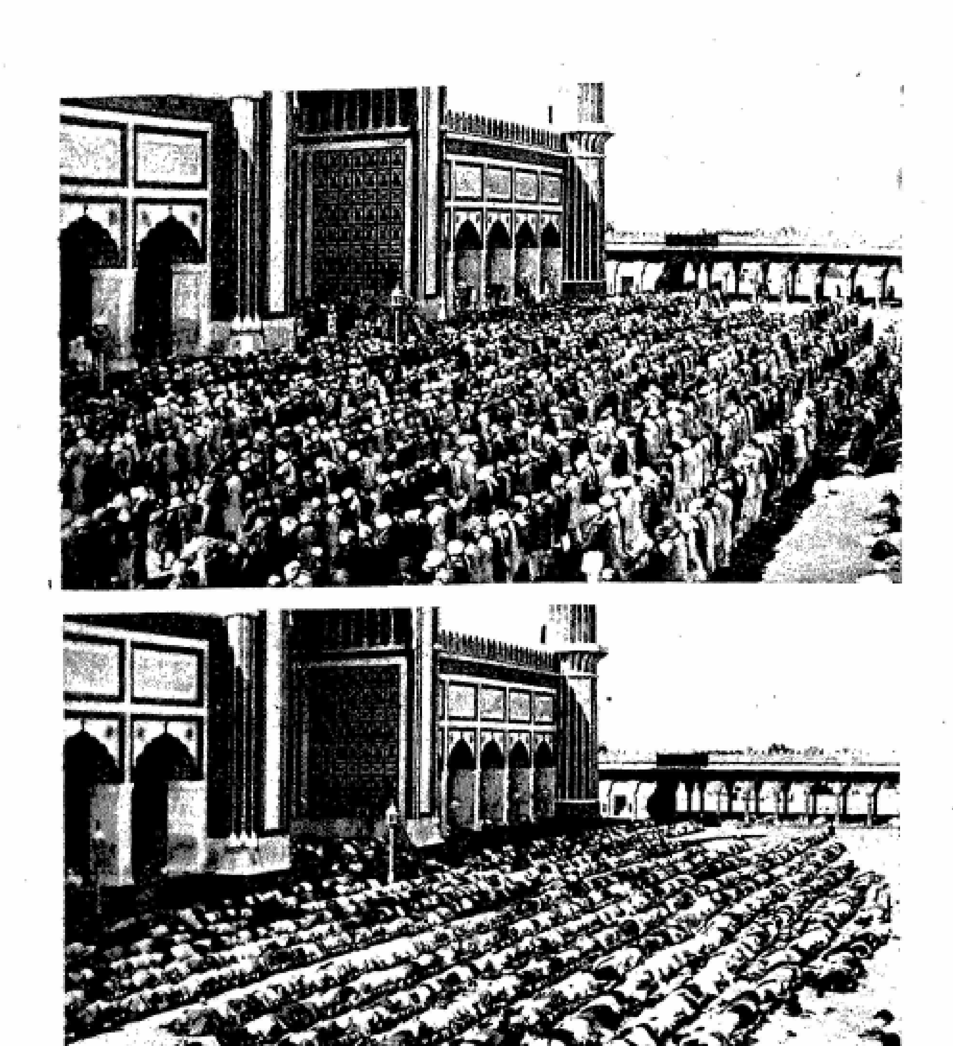


1



2

1. PAYSANS ATTENDANT L'HEURE DE LA PRIÈRE (LE CAIRE)
2. LA GRANDE PRIÈRE TERMINANT LE RAMADAN (ALGÉRIE)



1

2

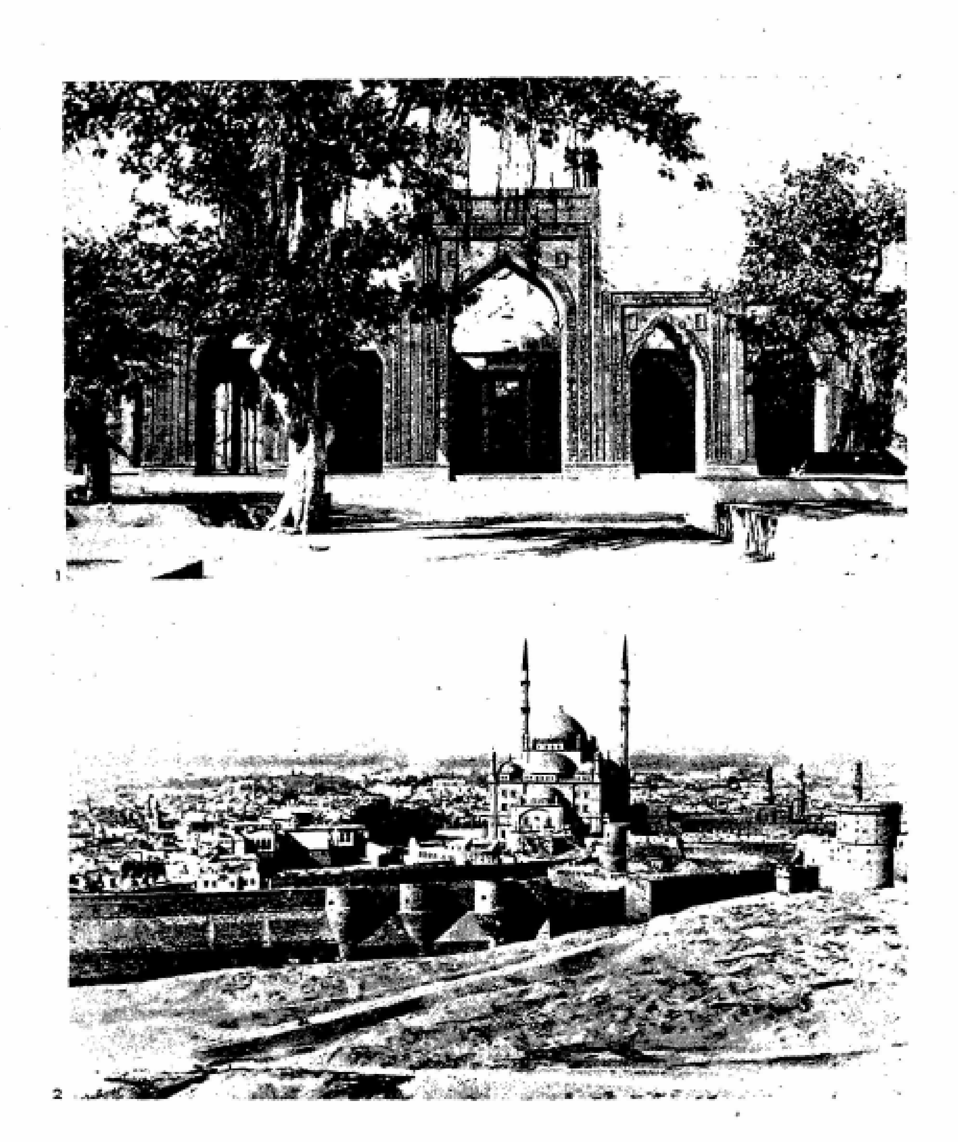
LA PRIÈRE DEVANT LA GRANDE MOSQUÉE
DE DELHI (INDE)

1

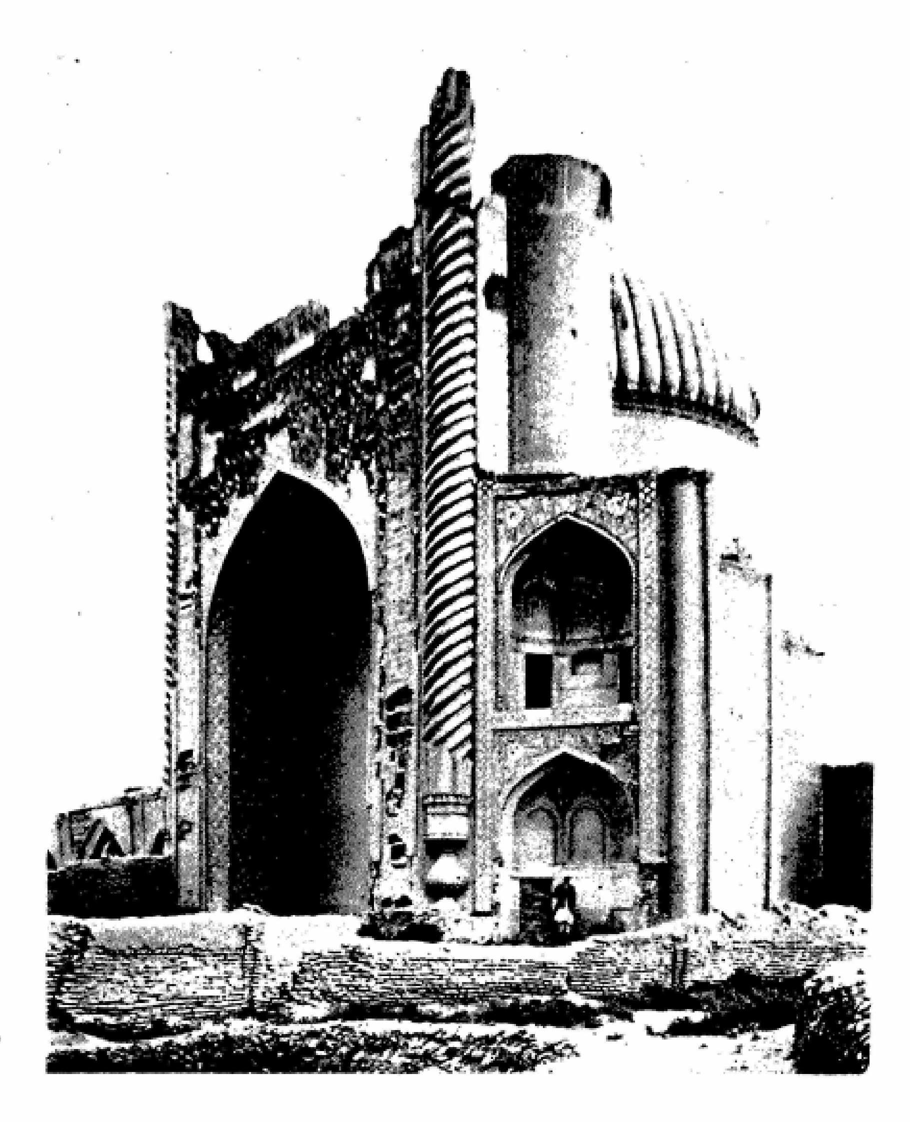


2

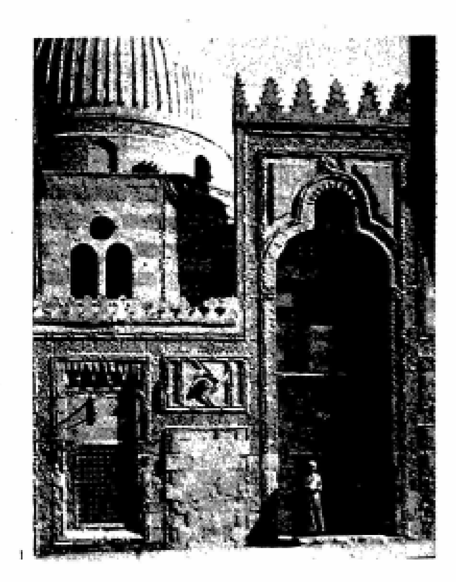
1. LA MOSQUÉE D'OMAR (JÉRUSALEM)
2. GRANDE MOSQUÉE DE KABOUL (AFGHANISTAN)



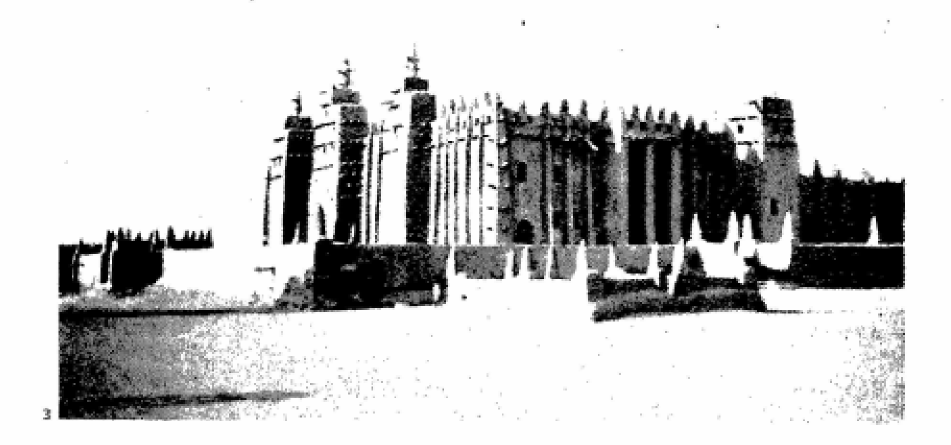
1. MOSQUÉE D'AGMIR (INDE)
2. MOSQUÉE DE MEHEMET ALI (LE CAIRE)



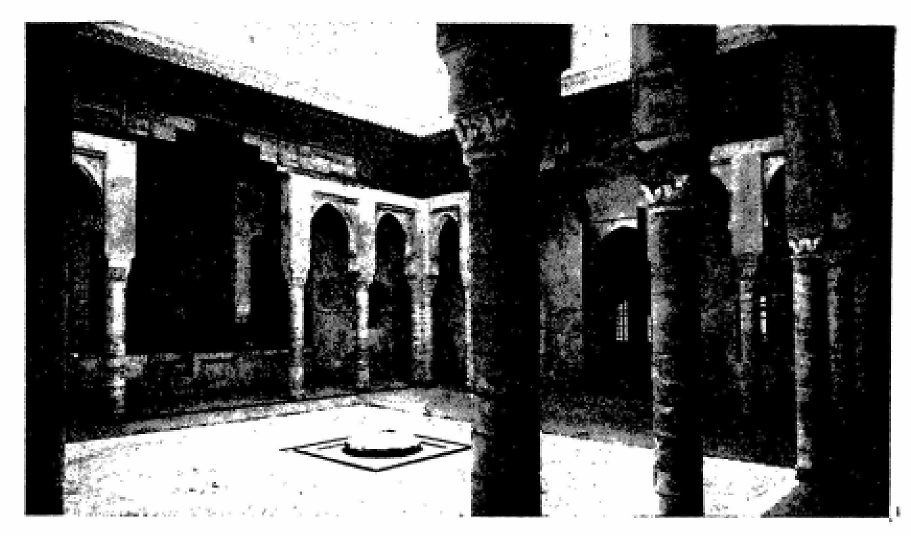
RUINES DE LA MOSQUÉE VERTE
DE BALK (AFGHANISTAN), XV[e] SIÈCLE

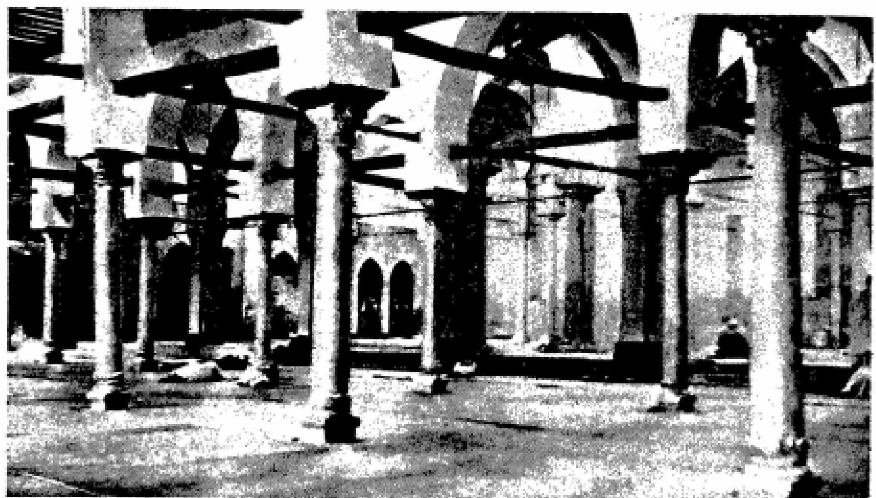






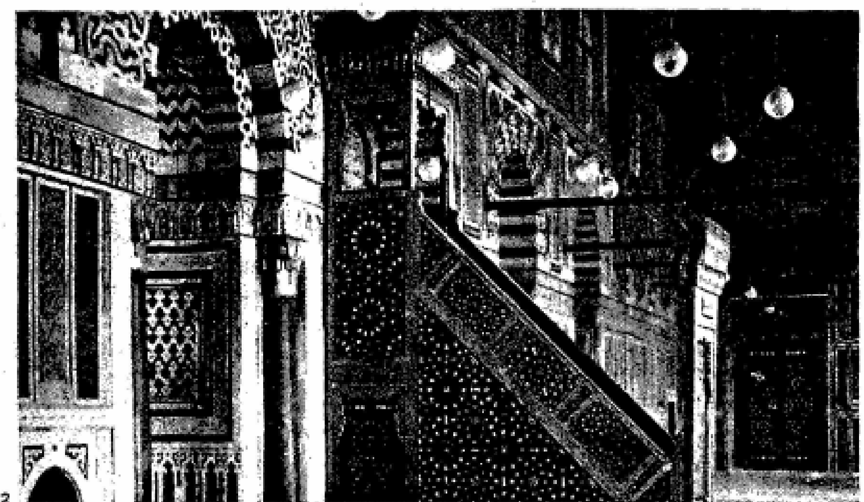
1. PORTE DE MOSQUÉE (LE CAIRE)
2. ENTRÉE DE LA MOSQUÉE DES FEMMES A DELHI (INDE
3. MOSQUÉE DE DJENNÉ (SOUDAN FRANÇAIS)



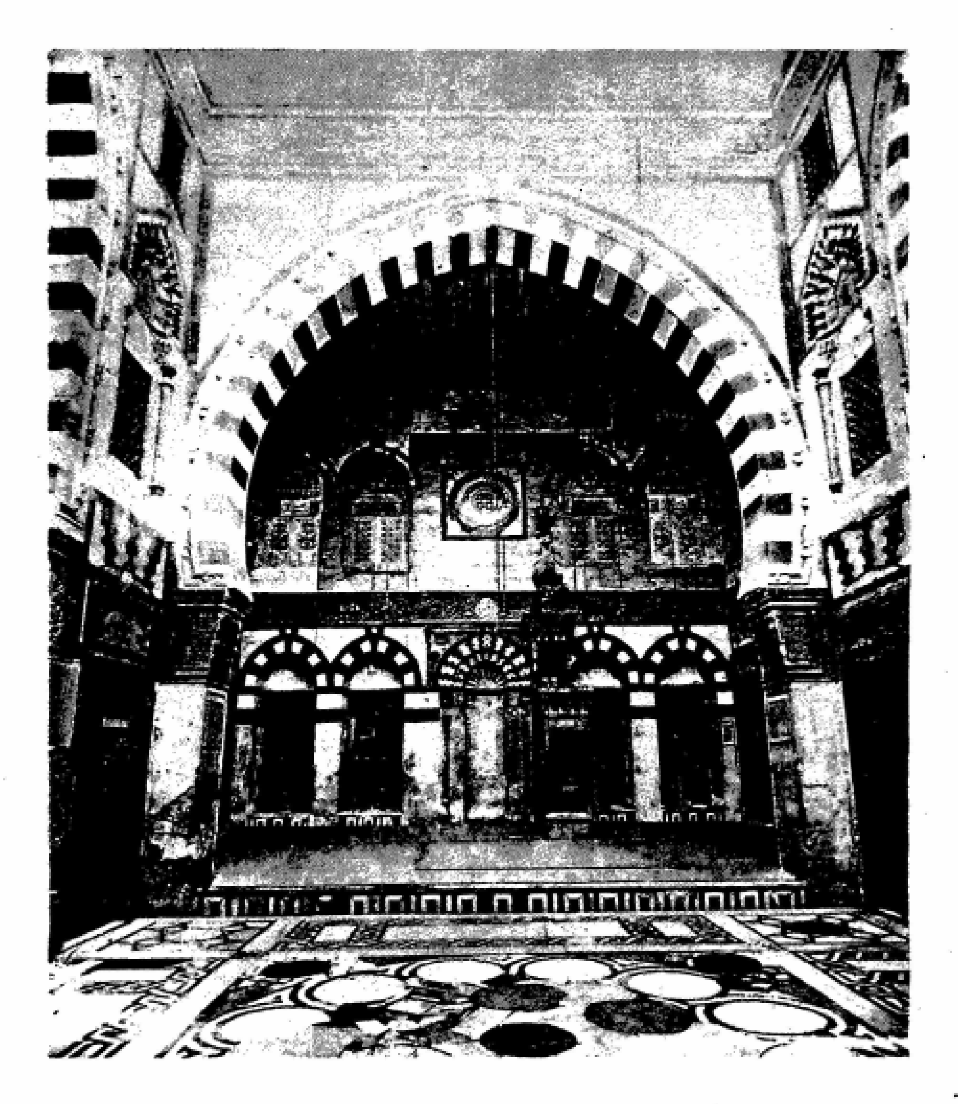


1. COUR DE MOSQUÉE A RABAT (MAROC)
2. INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE EL AZHAR (LE CAIRE)

1


2


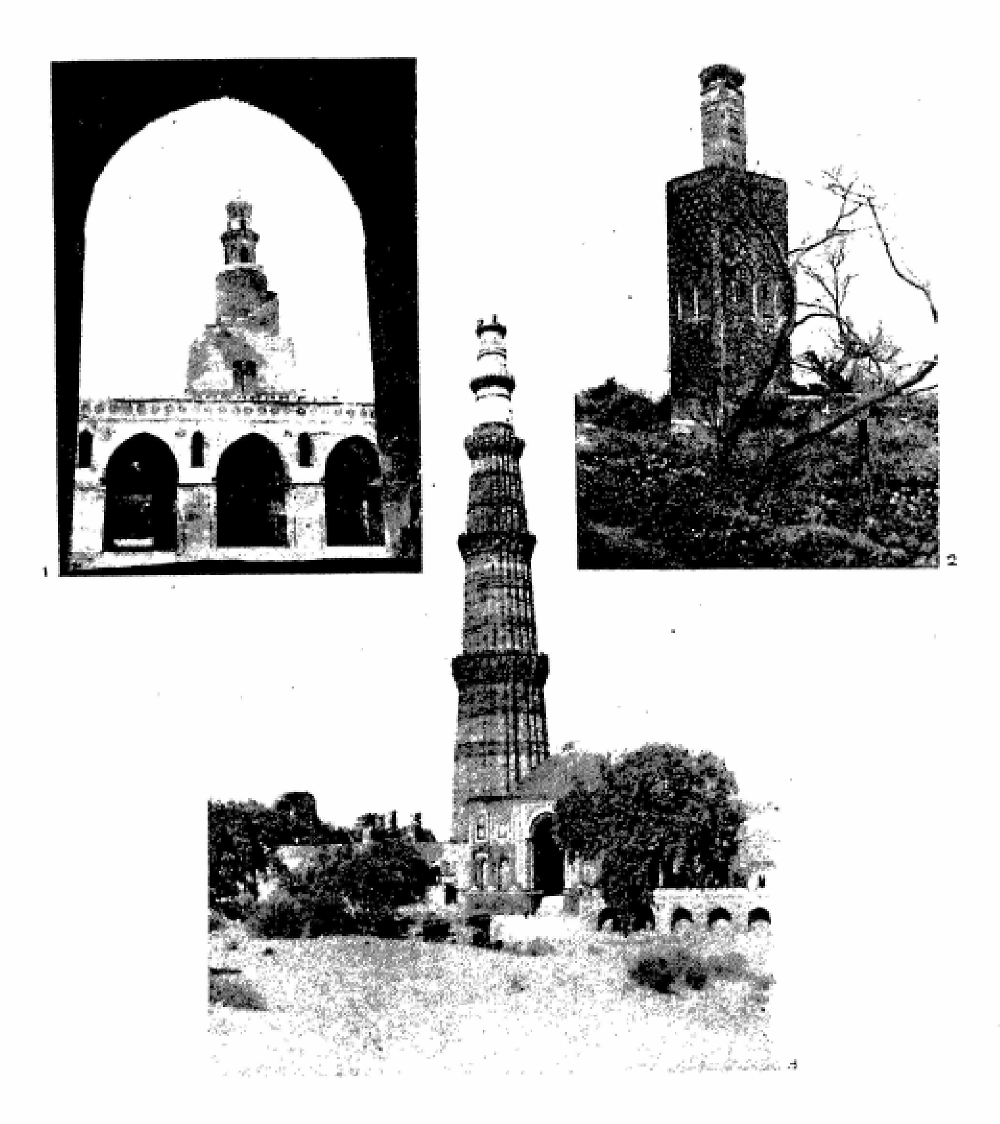
1. INTÉRIEUR DE MOSQUÉE AVEC CHAIRE
2. INTÉRIEUR DE MOSQUÉE AVEC TRIBUNE (LE CAIRE)



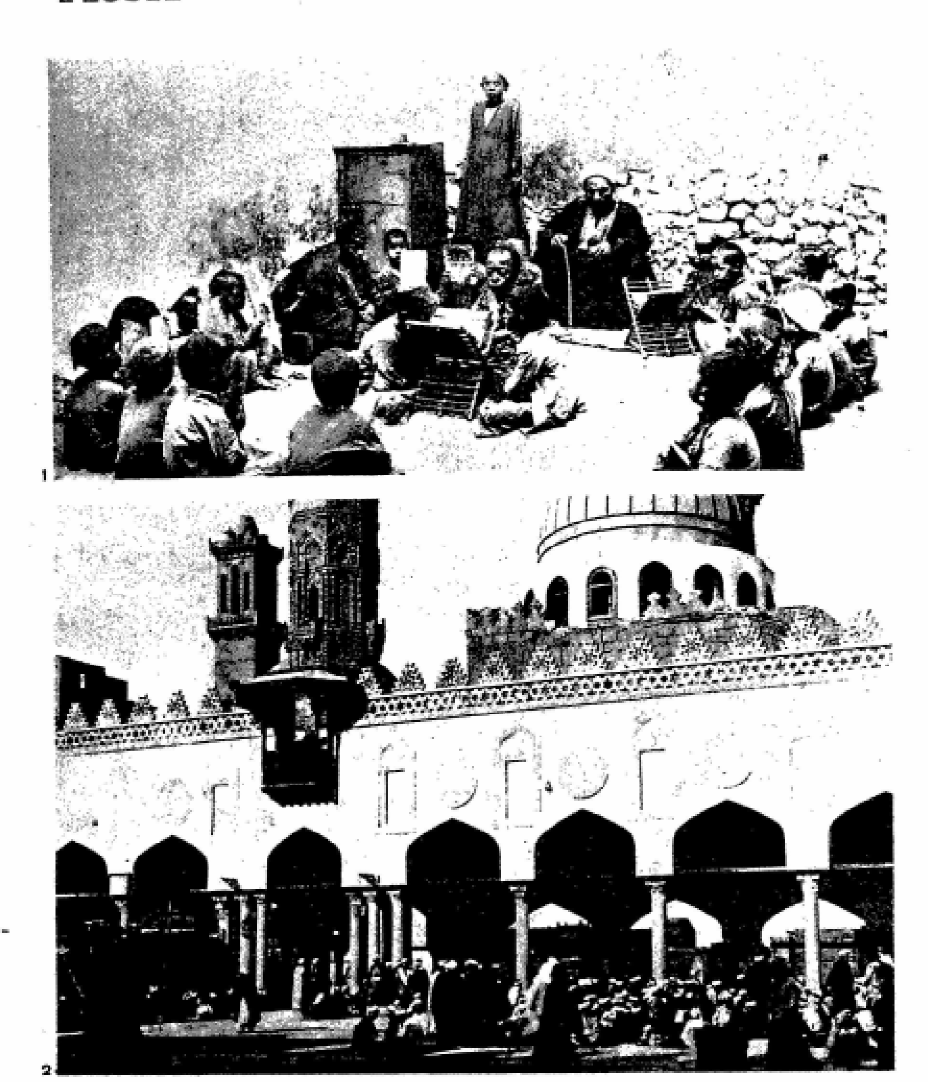
1. INTÉRIEUR DE MOSQUÉE AVEC LE MIHRAB (LE CAIRE)



1. INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DU SULTAN HASAN (LE CAIRE
2. INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE D'OMAR (JÉRUSALEM)
3. INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE GAZNA (AFGHANISTAN)



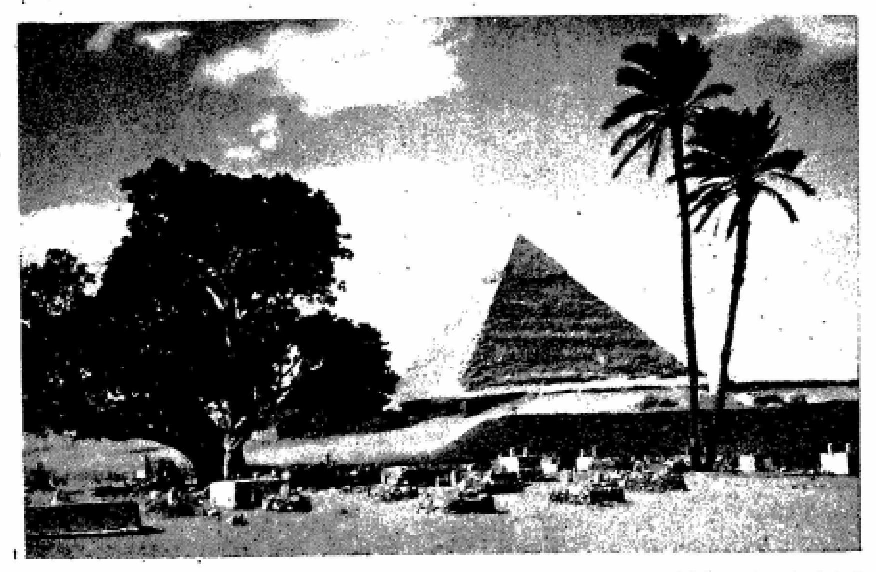
1. MINARET DE LA MOSQUÉE IBN TOULOUNN (LE CAIRE)
2. MINARET DE LA MOSQUÉE DE CHELLAH A RABAT (MAROC)
3. MINARET DU KUTAB A DELHI (INDE)



1. ÉCOLE ENFANTINE (EGYPTE)
2. UNIVERSITÉ EL AZHAR (LE CAIRE)



1. INSTRUCTEUR RELIGIEUX (MOLLAH) AU CAIRE
2. DERVICHE TOURNEUR A BROUSSE (TURQUIE)
3. DISCUSSION RELIGIEUSE A LA PORTE D'UNE MOSQUÉE
LE CAIRE)



1



2

1. CIMETIÈRE BÉDOUIN PRÈS DES PYRAMIDES DE GIZEH (EGYPTE)
2. TROIS TOMBES DANS UN CIMETIÈRE DE BROUSSE (TURQUIE)



1

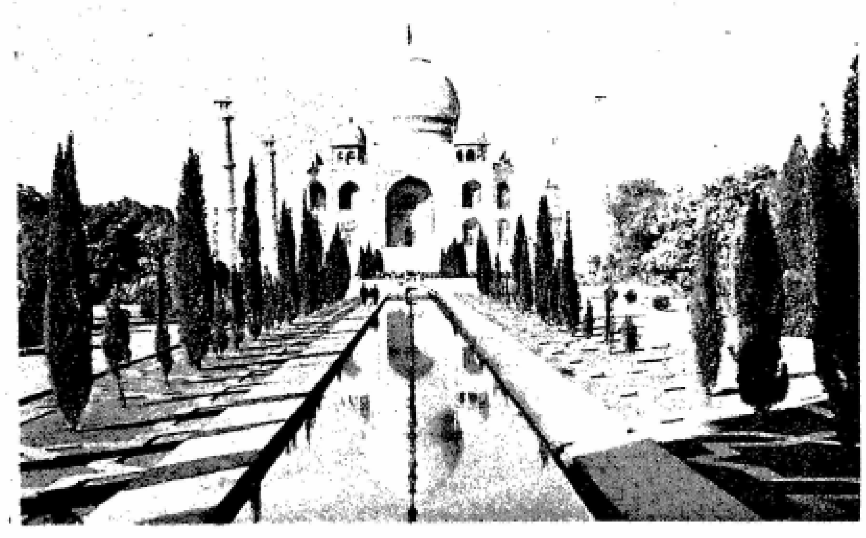


2

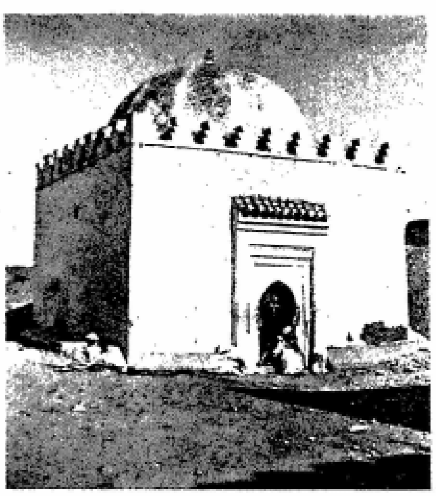


3

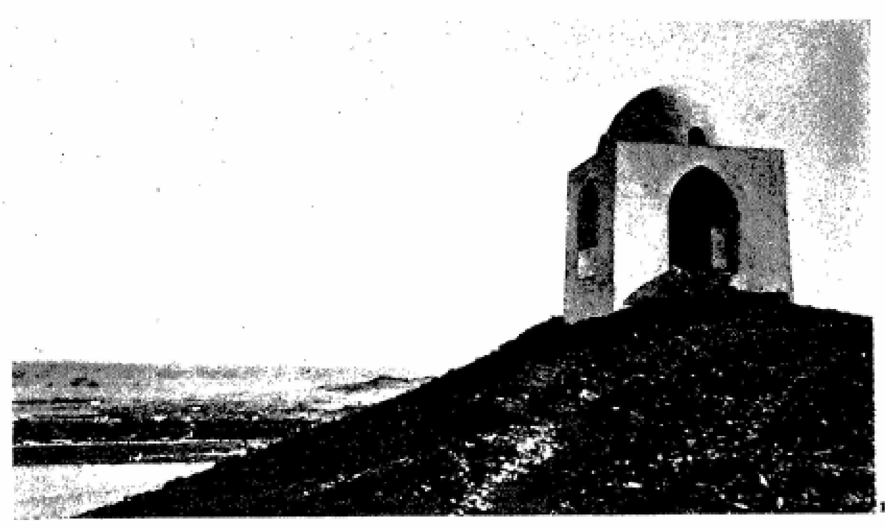
1. TOMBEAU DE KHADIDJA, PREMIÈRE ÉPOUSE DU PROPHÈTE (LA MECQUE). — 2. TOMBEAU D'ABBAS, ONCLE DU PROPHÈTE, PRÈS DE LA MECQUE
3. TOMBEAU DE SUBUKTEGIN A GAZNA (AFGHANISTAN)







1. LE TAG MAHAL A AGRA (INDE)
2. TOMBEAU DES KHALIFES LE (CAIRE)
3. MARABOUT A MARRAKECH (MAROC)

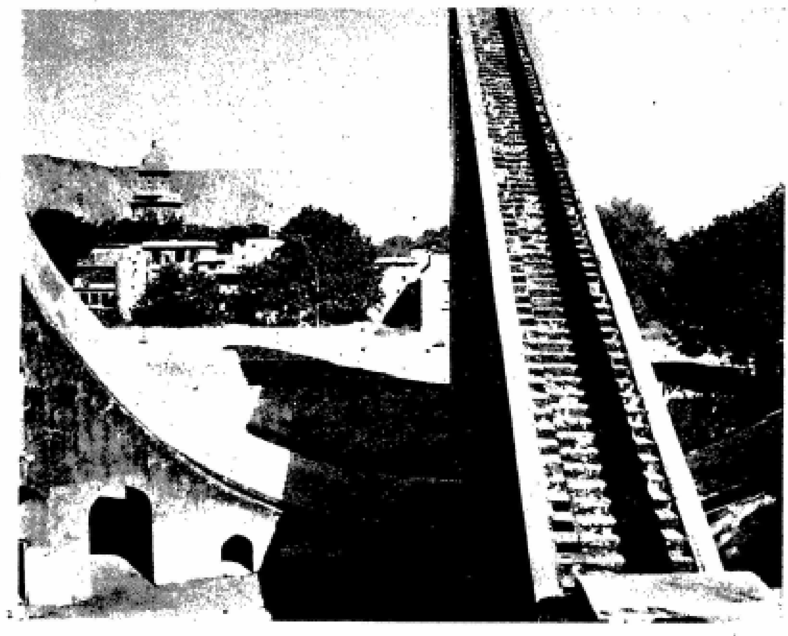




1. TOMBEAU DE SAINT SUR LE NIL
2. TOMBEAU DE SAINT DANS UNE RUE (LE CAIRE)



1



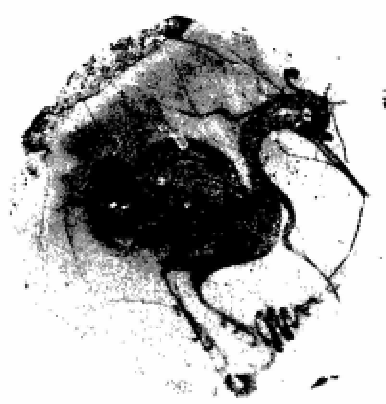
1. ASTROLABE ARABE
2. OBSERVATOIRE DE JAÏPUR (INDE)



المقالة الثانية في طبيعة الدماغ ومنافعه قد يجب على من اراد
معرفة طبيعة العين ان يكون بطبيعة الدماغ عالما اذ كان مبدا ما منه
ومنها فعلها يرجع اليه وانما يعرف الانسان طبيعة الشي اما عن حده واما
خاصته التي هو مخصوص بها فلذلك قد يجب علينا ان نعلم ما حد الدماغ
وما الشي الذي هو مخصوص به فنقول ان كل عضو من الاعضا يحد بحدين
احدهما من عنصره اعني من طبيعته والاخر من نوعه اعني من فعله ومنفعته
والدماغ ايضا لخاصتين اي يحد بحدين احدهما كما ذكرنا من طبيعته وهو
ان نقول ان الدماغ عضو بارد ابرد اعضا البدن وارطبها والحد الاخر
من فعله [illegible] الحاجة اليه وهو ان نقول ان الدماغ ابتدى الحس والحركة
الارادية والسياسة وكلي الحدين خاصان الدماغ دون غيره من الاعضا
[illegible]

MANUSCRIT ARABE DU Xe SIÈCLE
REPRÉSENTANT LE SCHÉMA DES MUSCLES DE L'ŒIL

1

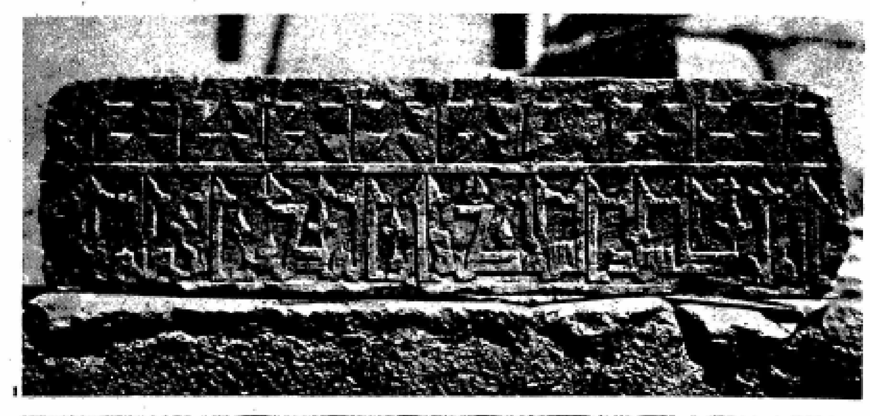


2

1. MANUSCRIT DE L'ÉCOLE DE BAGDAD (XIII[e] SIÈCLE)
2. FAIENCE ÉGYPTIENNE (XIII[e] SIÈCLE)



MINIATURE ARABE DU XII[e] SIÈCLE REPRÉSENTANT
LE SULTAN SALADIN

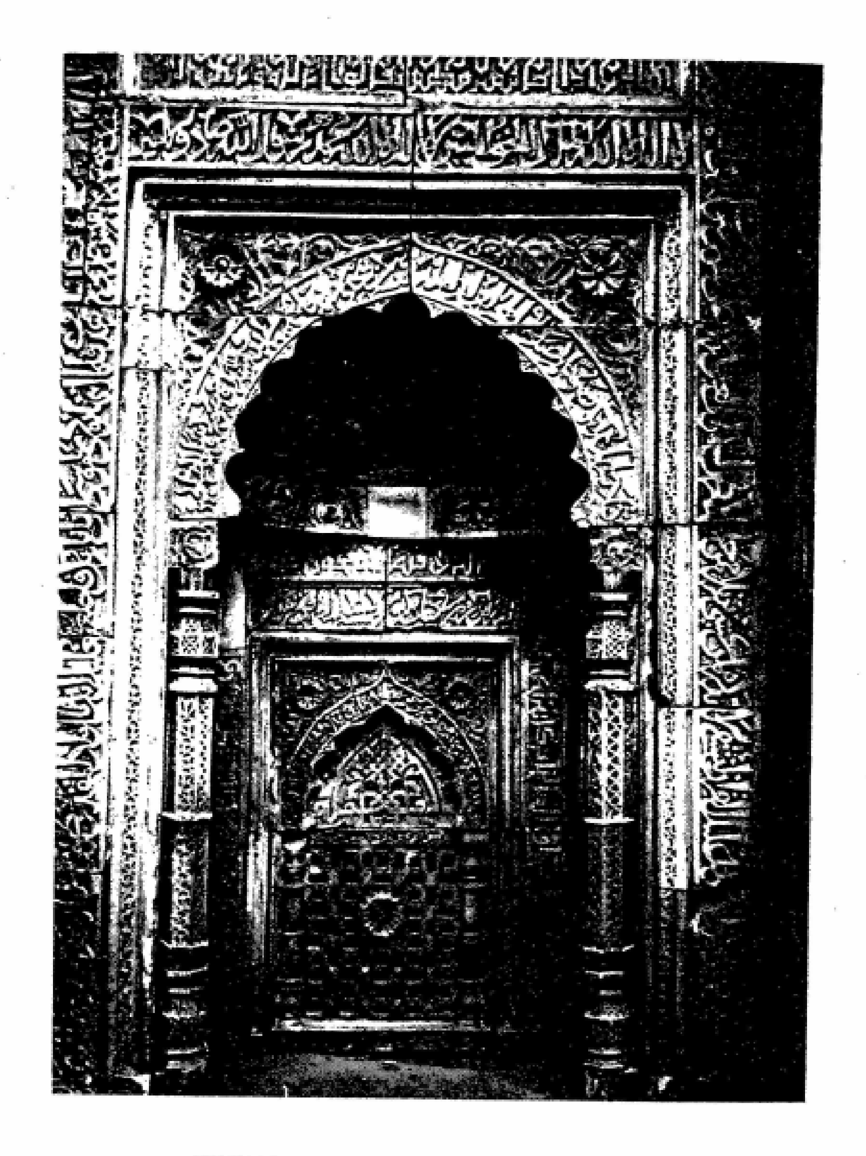
1


2

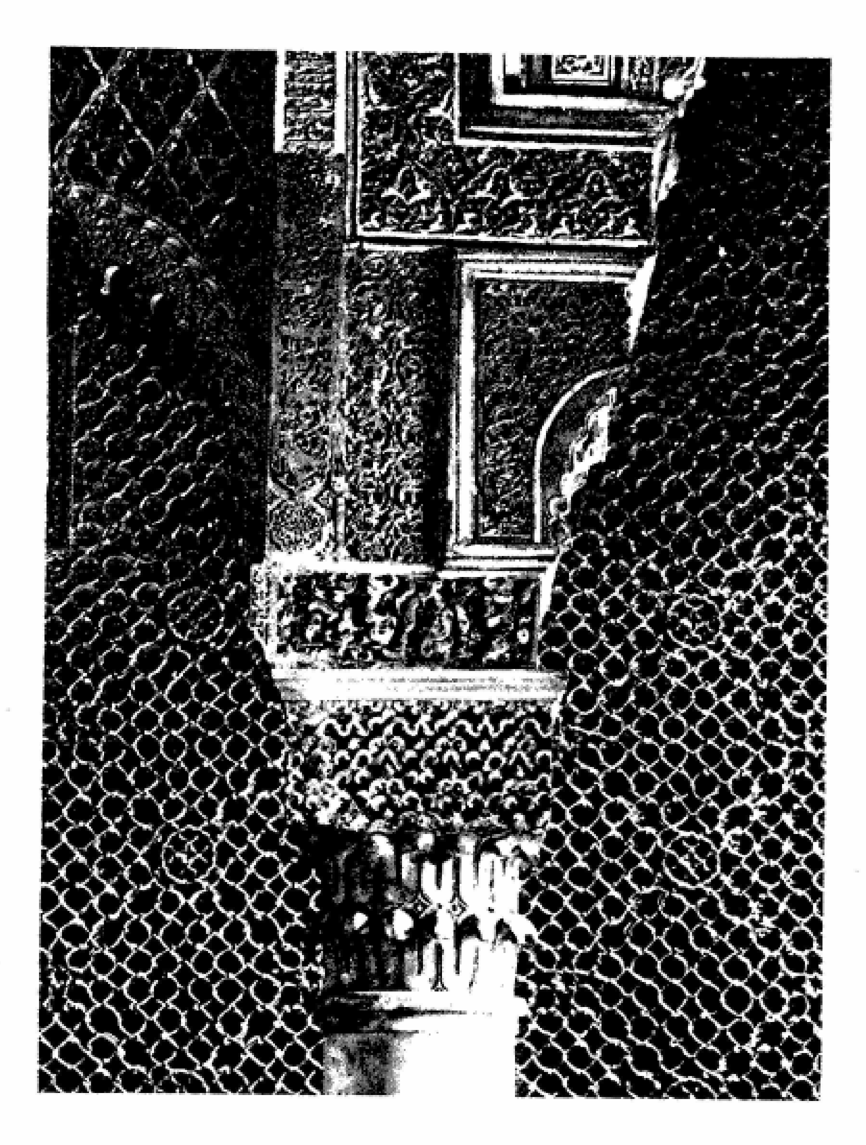

1. INSCRIPTION COUFIQUE PRIMITIVE
2. INSCRIPTION COUFIQUE POSTÉRIEURE
GAZNA (AFGHANISTAN)



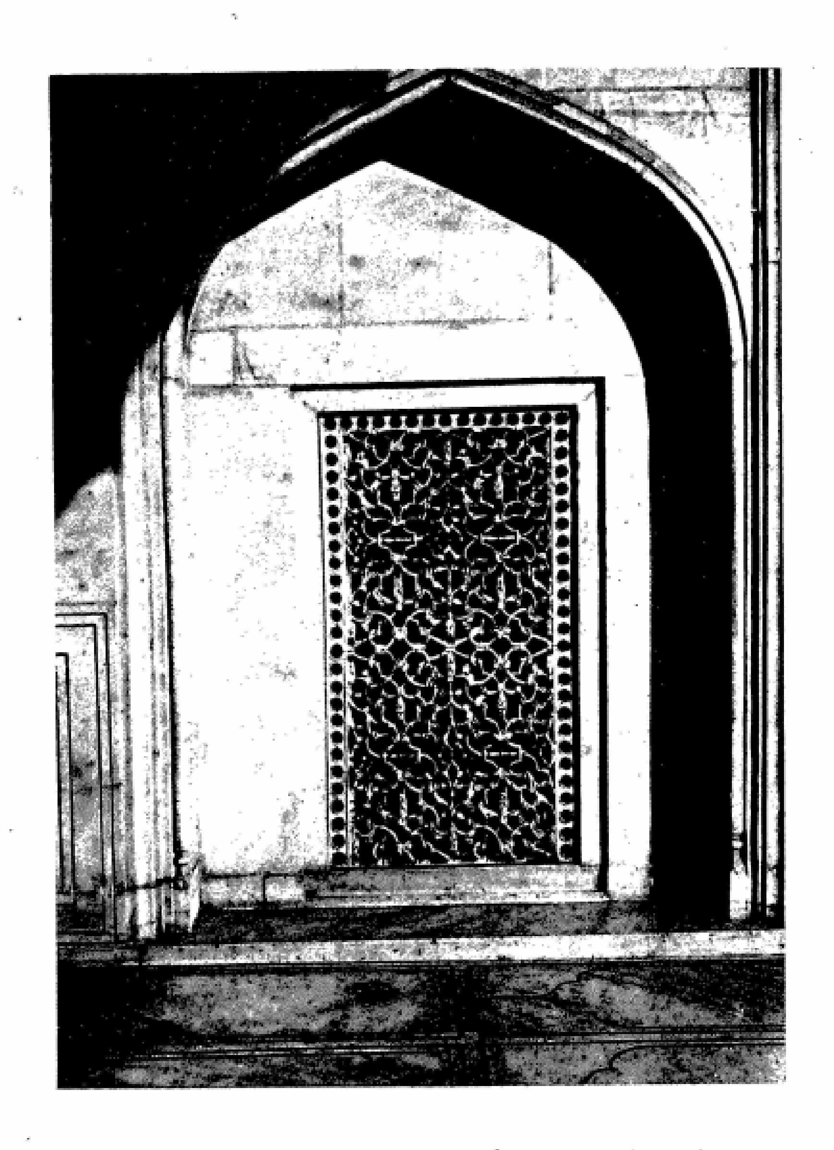
NICHE DE PRIÈRE ÉGYPTIENNE. BOIS SCULPTÉ
DU XIᵉ SIÈCLE



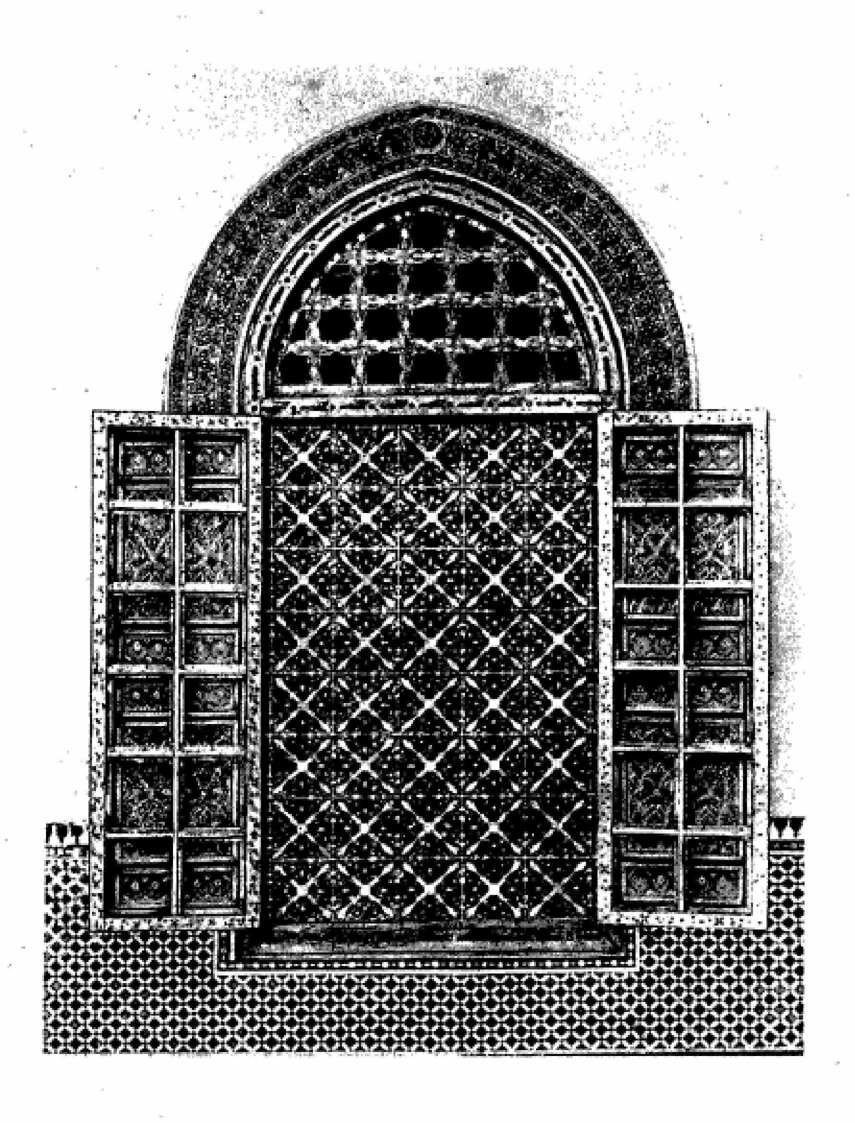
MIHRAB DE TOMBEAU A DELHI (INDE)



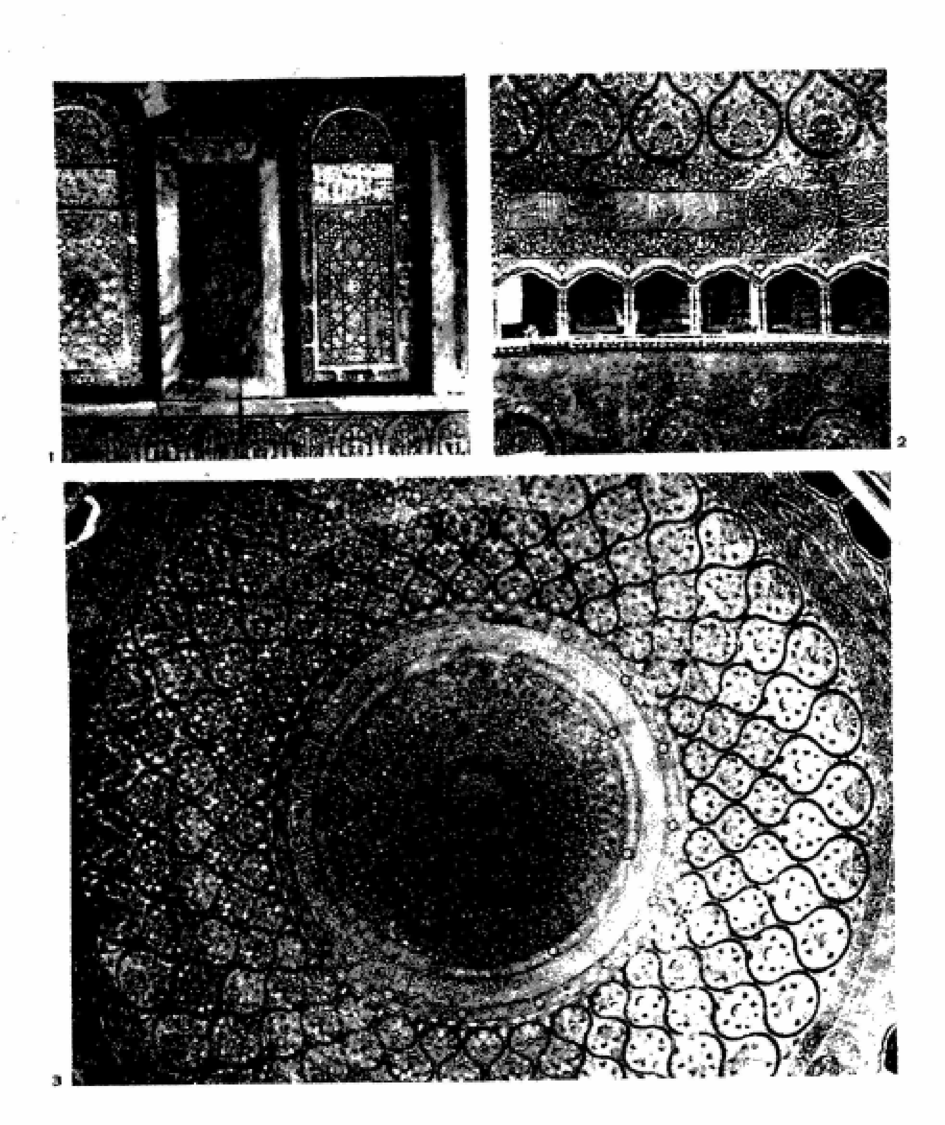
CHAPITEAU EN MARBRE A MARRAKECH (MAROC)



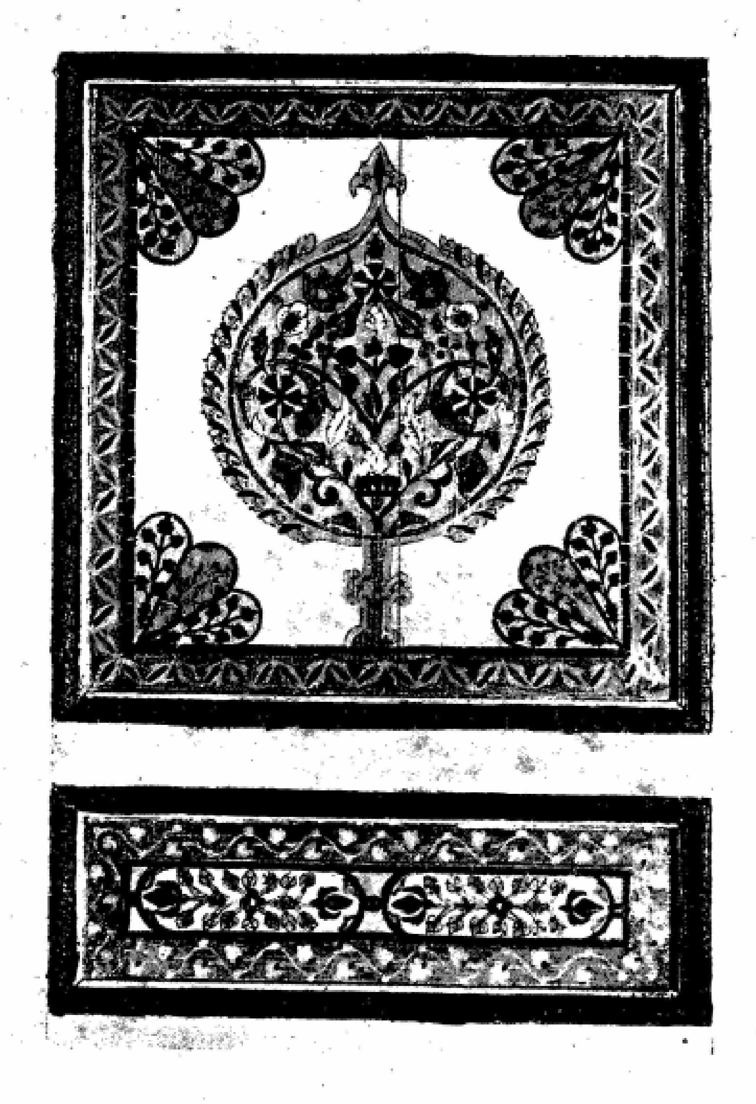
PANNEAU DE MARBRE AJOURÉ A AGRA (INDE)



GRILLE DE FENÊTRE EN FER FORGÉ A FEZ (MAROC)



DÉTAILS DE LA MOSQUÉE D'OMAR JÉRUSALEM) :
1. VITRAUX. — 2. MOSAÏQUES. — 3. INTÉRIEUR DU DOME



VOLET EN BOIS PEINT A MARRAKECH (MAROC)

Cultura Italiana [illegible]

(42)